

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA BONNE
LITTÉRATURE
 PARAISSANT
 LE PREMIER
 DE CHAQUE MOIS **FRANÇAISE**

MAGAZINE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

UNE HAINE DE VILLAGE

AU COMPLET

Par **ARMAND LAPOINTE**

JUILLET.—(POÉSIE.)

SIMPLE AVEU.—(MUSIQUE.)

PENSÉES.....

DE LA MÉDISANCE.

Abonnement, avec prime, - \$1.00 par an

LEPROHON & EDITEURS

25 ST. GABRIEL

MONTREAL CAN.

VIENT DE PARAITRE

LA MARCHE "LAURIER"

— PAR —

Mme MÈDERIC LANGTOT

PROFESSEUR DE MUSIQUE

Bien connu dans le monde musical sous le nom de Madame de Ste-Julie.

Cette magnifique Marche pour Piano se compose de cinq grandes pages sur magnifique papier, sera expédiée à toutes personnes qui nous feront parvenir la somme de **25cts.**

LEPROHON & LEPROHON

LIBRAIRES,

25, Rue SAINT-GABRIEL, - MONTREAL.

SUPERBE PHOTOGRAPHIE DE

L'HON. W. LAURIER

Cabinet-Imperial.

Venant du Studio de Quéry Frères, Montréal.


PRIX : 25c. Franco.

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES,

25, Rue St-Gabriel, MONTREAL.

 Et chez tous leurs Agents.

5 (7)
AVANTAGES AUX ABONNES DE

“La Bonne Littérature Française”

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

10. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
20. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c. le volume.
30. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes ouvrages (valeur moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

☞ Voir le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

VIENT DE PARAÎTRE

L'AMOUR VAINQUEUR

Par JULES DE GASTYNE

Ce magnifique roman commencé par *La Presse* de Montréal et discontinué faute de copie, vient de paraître en brochure, au complet. Tous ceux qui ont commencé ce superbe roman sur *La Presse* sont anxieux de l'avoir en entier et les éditeurs se sont empressés de satisfaire à ce désir.

Prix: 25 cents franco

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, rue St-Gabriel,

MONTREAL.

Une Publication Populaire

QUI MERITE D'ETRE LUE PAR TOUT LE MONDE

La Bonne Litterature Francaise

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au delà de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIAS-
TRE PAR AN AVEC PRIME.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée : "LA BONNE LIT-
TERATURE FRANÇAISE" et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à
400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00
(une piastre).

VOLUMES PUBLIES :

- 1e—Follement Aimée (épuisée).....par Pierre Maël
(*Le même ouvrage sous le nom " Torpilleur 29 ", édition de Paris,
sera envoyé sur réception de 25 cents.*)
- 2e—Les Mystères de Montréal (épuisé).par Aug. Fortier
(*" Mystères de Montréal ", édition sur beau papier, format 1 1/2
sera envoyé sur réception de 50 cents.*)
- 3e—Le Martyr de l'Amour.....par Pierre Zaccone
- 4e—La Roche qui pleure.....par Chs. Valois
- 5e—Le Remords d'un Faussaire.....par H. Du Campfranc
- 6e—Rêves Dorés..... par M. Maryan
- 7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff..... par Marie Maréchal
- 8e—Les Fiançailles de Lorettepar Ph. Saint Hilaire
- 9e—Le Sacrifice d'un Fils..... par Ernest Daudet
- 10e—Le Coureur de Dot.....par H. Du Campfranc
- 11e—Souffrance et Bonheurpar Pierre Maël
- 12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre..... par Eliza Gay
- 13e—Le Roman d'un Crime..... par Etienne Marcel
- 14e—Trahison vaincue par l'Amour.....par Jules Mary
- 15e - La Vengeance du Fiancé..... " "
- 16e—L'Enlèvement Mystérieux.....par Xavier de Montépin
- 17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf.....par Pierre Maël
- 18e—Un Misérable Faussairepar Paul Saunière
- 19e—Martyre d'une Mère..... par Georges Pradel
- 20e—La Charmeuse..... par Jean Raynal
- 21e—Le Vengeur.....par Georges Grison
- 22e—La Mèche d'Or..... par Pierre Sales
- 23e—Le Secret des Orphelins.....par Chas. Deslys
- 24e—Le Mystère du Puits..... par Pierre Sales
- 25e—Un Drame à Trouville.....par Alfred de Bréhat
- 26e—La Belle Hôtesse..... par Louis Letang
- 27e—La Fille du Révolutionnaire.....par Georges Pradel
- 28e—Le Roi de Paris..... par Jules Mary
- 29e—Incendiaire !.....par Pierre Sales

Un numéro spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en
argent ou en timbres-poste aux éditeurs,

LEPROHON & LEPROHON,
MONTREAL.

25, rue St-Gabriel,

UNE HAINE DE VILLAGE

—:0:—

I

Tout le monde se souvient que le mois de juillet de l'année 1849 fut signalé par d'intolérables chaleurs ; personne ne sera donc surpris d'apprendre que, le dimanche 12 juillet 1849, la voiture qui fait chaque jour le trajet d'Auxerre à Avallon roulait avec une lenteur qui dénotait que le conducteur et les chevaux étaient plongés dans une somnolence voisine du sommeil.

Quant aux voyageurs, au nombre de quatre, trois étaient complètement endormis. Cette voiture, qui rappelait assez bien les anciens coucous de la porte Saint-Denis, était divisée en deux compartiments : le premier recouvert d'une capote, contenait le conducteur, petit homme à la peau tannée par le soleil et de la couleur du bronze ; ses yeux clignôtaient sans cesse, et, comme s'ils eussent craint l'éclatante lumière, se tenaient plutôt fermés qu'ouverts ; de temps en temps ses lèvres s'écartaient, et sans desserrer les dents, un sifflement sortait de sa bouche, alternant avec une espèce de cri guttural qui avait pour but d'accélérer la marche de deux chevaux pous-sifs. Mais ce sifflement et ce cri, quoique revenant à des intervalles égaux, étaient purement machinaux et n'exerçaient aucune influence sur l'allure des deux bêtes, qui continuaient de trotter la tête basse et avec une attitude morne empreinte de tristesse.

À côté du conducteur était assis un paysan vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon vert tendre, quelque chose comme le vert des plantes de marais. A coup sûr cette couleur était l'essai de quelque teinturier fantaisiste, et avait dû, par son étrangeté, exciter bien des convoitises. La figure de ce paysan tenait de la fouine et du renard. Jusqu'au moment où le sommeil était venu l'atteindre, le chapeau de paille qui couvrait sa tête avait caché son regard oblique et faux, et un sourire, qui eût été niais s'il n'eût été le résultat d'une volonté énergique, avait dénaturé l'expression de ce visage auquel le sommeil rendait tout le caractère d'astuce, de bassesse et d'envie qui lui était naturel... Malgré son sommeil, l'homme au pantalon vert n'avait point lâché la pipe qu'il tenait fortement serrée entre ses dents ; seulement le fourneau s'était tourné vers le sol, et le tabac s'en échappant brûlait tranquillement sous le nez du fumeur endormi.

Le second compartiment, formant rotonde, contenait trois voyageurs : un bon gros curé à la face rubiconde et rabelaisienne, un percepteur des contributions qui venait faire son versement à Auxerre, tous les deux profondément assoupis ; et un troisième personnage, le héros de cette histoire. Celui-ci ne dormait pas. Il était absorbé dans la lecture d'un livre qui captivait toute son attention. C'était un homme de vingt huit à trente ans, à la figure fine et intelligente, aux yeux à la fois vifs et doux. Ses traits bien accentués, avaient cette chaude couleur qui dénote un long séjour dans les pays aimés du soleil ; il portait les cheveux courts, des mou-taches et des favoris taillés à la russe ; la boutonnière de son vêtement de toile blanche laissait voir le ruban rouge de la Légion d'honneur.

Au premier aspect, on était tenté de le prendre pour un militaire ; il en possédait le regard interrogateur, franc et sincère, qui va droit au but et qui contemple les gens bien en face, n'ayant à cacher ni mauvaise pensée, ni mauvaise action. Cependant pour un observateur attentif, il n'avait ni cette roideur de corps, ni cette rigidité de toilette que l'habitude de l'uniforme donne à presque tous les militaires. Comme nous n'avons aucun motif pour en faire un être mystérieux, disons tout de suite qu'il se nommait Jacques Hervey et qu'il était aide-major démissionnaire.

Jacques Hervey, enfant de troupe, ayant perdu son père et sa mère, avait été adopté par son régiment, et le colonel, reconnaissant à l'enfant des aptitudes merveilleuses, s'était chargé des frais de son éducation. Entré étudiant à l'école de Strasbourg, qui était à cette époque une pépinière de célébrités médicales, il en sortit docteur, à l'âge de vingt et un ans, avec le N^o 1, et fut envoyé à Paris, à l'hôpital du Val-de-Grâce.

Signalé à l'attention de ses chefs par la science précoce qui le distinguait, par un travail obstiné et une énergique volonté de parvenir que tout le monde savait apprécier, il n'est pas douteux que Jacques Hervey ne fût arrivé promptement à une haute position dans le service médical des hôpitaux militaires, lorsque, tout à coup, le jeune docteur demanda à être envoyé, en qualité d'aide-major, à la suite d'un régiment d'infanterie de marine qui partait pour la Guyane.

A cette époque, la colonie française était décimée par une espèce de typhus plus violent encore que la fièvre jaune. Le docteur Hervey, aussi courageux que savant, ne voulut point laisser à un de ses collègues le périlleux honneur d'étudier une maladie nouvelle et de préserver la vie de ses compatriotes de l'invasion épidémique. Ce qu'un autre eût accepté comme un devoir, il le sollicita à titre de faveur, et, comme il n'avait point de concurrent, cette faveur lui fut accordée.

Ses travaux, son dévouement, sa science profonde, furent récompensés, en 1845, par la croix de la Légion d'honneur ; il avait alors vingt-cinq ans. L'année suivante, son temps de service dans les colonies étant accompli, il reçut l'ordre de rentrer en France. Ce ne fut qu'avec regret qu'il quitta la Guyane, et en emportant les sympathies, l'estime et le respect des officiers et des soldats. Il quitta la colonie riche d'études, de matériaux scientifiques et de merveilleux secrets qu'il avait conquis au milieu de cette nature tropicale. A son arrivée en France, on lui donna la direction d'un hôpital militaire dans une ville du Nord. C'était un avancement, il le refusa : la vie tranquille et sédentaire n'était point son fait. Il estimait qu'il pouvait rendre des services plus importants en Afrique ; il voulait étudier cette contrée, qui n'était pas sans quelques points de comparaison avec la colonie qu'il venait de quitter, et, bien que le temps de service qu'il avait fait à la Guyane le dispensât d'un séjour en Algérie, il insista si vivement que le ministre de la guerre ne pût lui refuser le poste qu'il sollicitait.

Il partit pour l'Afrique au commencement de l'année 1847, emportant la promesse formelle d'être nommé major le même jour où il atteindrait l'âge réglementaire.

Bientôt arriva la révolution de 1848 ; le docteur Hervey eut, aux yeux de ses camarades, le tort d'accepter avec trop d'enthousiasme le gouvernement nouveau. Nommé chirurgien-major par un ministre dont le pouvoir fut de courte durée, le docteur Jacques Hervey eut le chagrin de voir sa promotion cassée par un autre ministre, et, aigri par ce qu'il considérait comme une injustice, se croyant dans une situation équivoque vis-à-vis des officiers de son régiment, il prit le parti extrême de donner sa démission et de quitter l'armée. Homme de science et de travaux sérieux, d'une nature trop honnête et trop susceptible, au point de vue de la vraie dignité, pour se livrer à l'intrigue et au charlatanisme, trop pauvre pour attendre la clientèle, trop jeune encore pour qu'elle vint le trouver à son début dans la carrière de médecin civil, la vie parisienne avec ses émotions sans cesse renaissantes, — surtout à cette époque, — ses luttes impitoyables que le succès ne couronne pas toujours, lui parut une sorte d'enfer qui ne convenait ni à son tempérament ni à la vie studieuse qu'il avait menée jusque-là.

Jacques Hervey n'avait ni parents ni famille, et croyait avoir perdu, depuis le jour où il avait donné sa démission, toute idée d'ambition. C'était un temps d'arrêt dans sa vie, un de ces abattements qui conduisent souvent l'homme à la Trappe ou dans la solitude de la vie champêtre. Ses besoins étaient modestes, et pourvu qu'il pût continuer à étudier la nature et à vivre de sa profession, il n'en demandait pas davantage.

Il se recueillit dans le passé, chercha où il irait planter sa tente, et, se souvenant que le hasard l'avait fait naître à Auxerre, il vint faire un voyage dans la vieille cité bourguignonne, et s'enquit d'un village ne possédant point de médecin, parfaitement résolu à y enfouir son existence. Mais la Bourgogne est un pays riche, et la richesse fait naître l'amour de la vie ; là où le superflu existe, l'homme s'attache à l'existence et éprouve le besoin, dans la lutte qu'il a à soutenir contre la maladie et la défaillance morale, de mettre les chances de son côté en appelant à son secours ces deux alliés fidèles : le médecin du corps et celui de l'âme !

Tous les chefs-lieux de canton de l'arrondissement d'Auxerre possédaient plutôt

deux médecins qu'un. Cependant on lui signala la commune de Château-Bernard, située entre Vermanton et Coulanges-la-Vireuse, sur les bords de l'Yonne, comme à peu près privée de médecin, par la raison qu'il n'existait là qu'un officier de santé dont l'ignorance était proverbiale. Sans s'inquiéter de la lutte que lui préparait cette rivalité, et comme il lui importait peu de vivre là ou ailleurs, pourvu qu'il y pût vivre, il chargea le notaire auquel il avait été recommandé, d'écrire à son collègue de Vermanton de louer pour lui, à Château Bernard, une maison habitable, et de lui trouver une domestique.

Ce notaire, homme très obligeant, s'empressa de déférer au désir de son nouveau client, et au moment où nous présentons le docteur Jacques Hervey au lecteur, le médecin allait prendre possession de la maison où l'attendait, toute fière de sa nouvelle condition, une bonne grosse servante choisie par le notaire.

La voiture publique d'Avallon roulait donc, ainsi que nous l'avons dit, avec une lenteur qui rappelait la marche de deux bœufs accouplés sous le joug. Il était dix heures du matin, les chevaux étaient arrivés au sommet du coteau qui laisse apercevoir le bourg de Vermanton, avec son clocher, que couronnait encore à cette époque le coq gaulois, emblème de la monarchie déchue, la toiture des maisons, en briques jaunes et en chaume, s'allumant sous les rayons du soleil de tons incandescents qui ressemblaient à des incendies isolés ; puis, tout au bas, dans la vallée, courant impétueusement entre deux rangées de peupliers ou coulant silencieusement le long des prairies aux bords parsemés d'osiers, de baume fleuri et de myosotis, l'Yonne aux contours capricieux, reluisante comme un miroir.

Dans la voiture, immobile sur le plateau, des ronflements sonores se faisaient entendre ; les chevaux, haletants, s'étaient arrêtés.

Tout à coup, le cri guttural sortit machinalement des lèvres du conducteur, et les deux bêtes reprirent, le plus doucement possible, leur marche de tortue : mais la descente était difficile, et le conducteur n'ayant pas serré la mécanique, le tablier de la voiture vint battre la croupe des deux chevaux et leur imprima une allure inusitée : véhicule, chevaux et gens roulèrent pêle mèle dans un fossé. Le conducteur tomba à droite, l'homme au pantalon vert tomba à gauche en poussant le : " Oh ! malheur ! " expression favorite du paysan bourguignon, et qu'arrachait, non la chute qu'il venait de faire, mais la perte de sa pipe, qui s'était brisée dans l'accident.

Quant aux voyageurs de l'intérieur, le curé et le percepteur des contributions, ils se réveillèrent en sursaut, fort surpris de se trouver mollement étendus dans un fossé. Le docteur Jacques Hervey était déjà sur pied et hors de la caisse de la voiture. Bientôt tout le monde fut debout, et l'on reconnut que personne n'était blessé ; seulement l'équipage était dans un si piteux état que le conducteur dut renoncer à aller plus loin. Tous les voyageurs, sauf l'homme au pantalon vert, s'arrêtaient à Vermanton ; ils firent le trajet à pied. Le paysan marchait seul, derrière le groupe principal. A l'entrée du bourg, il s'arrêta et suivit du regard la direction que prenait le médecin ; après l'avoir vu entrer dans la maison du notaire, il prit à travers champs, et se dirigea d'un pas accéléré vers Château-Bernard, qui se trouvait à six kilomètres sur la droite de Vermanton.

II

Quand il est question d'un notaire, on s' imagine toujours voir surgir un homme de cinquante ans, chauve et porteur de besicles, et, à coup sûr, on se trompe au moins cinquante fois sur cent, car le notariat ne vieillit pas un homme plus promptement qu'une autre profession.

Jacques Hervey, sans partager cette prévention ridicule, attachait cependant à l'idée d'un homme de loi un caractère de sévérité, de gravité et de pédanterie qui était la conséquence des traditions que l'on professe généralement dans l'armée à l'égard de ceux qui, de près ou de loin, sont les interprètes ou les représentants de la loi. Le notaire avec lequel il avait été en relation à Auxerre n'était pas de nature à modifier ses croyances sur ce point. Il fut donc très agréablement surpris quand ayant été introduit dans le cabinet de M^e Fromentin, il se trouva en présence d'un homme de son âge, à la figure enjouée et spirituelle, qui lui fit l'accueil le plus cordial et le plus empressé.

— Monsieur le docteur, lui dit le notaire, je suis ravi de la bonne inspiration que vous avez eue de demander à mon confrère Carpentier de vous adresser à moi, et je demeure votre obligé.

—Comment cela, monsieur ?

—Parce que j'espère bien que votre âge et votre profession m'apportent, dès aujourd'hui, un voisin agréable, ce qui n'est pas à dédaigner à la campagne, et, plus tard, lorsque nous aurons fait connaissance, un véritable ami,—ce qui est une trouvaille précieuse. Etes-vous chasseur, monsieur Jacques Hervey ?

—Oui, monsieur.

—Pêcheur ?

—Chasseur et pêcheur, répondit le médecin en souriant, et même herborisateur.

—C'est parfait ! Si vous le voulez bien, nous chasserons, pêcherons et herboriserons ensemble.

—De grand cœur.

—En attendant, monsieur le docteur, tenez ma maison pour vôtre et allons déjeuner.

—Et vous dites que vous êtes mon obligé ! s'écria le médecin tout émerveillé de ce chaud accueil ; vous voulez gâter un étranger.

—Du tout, du tout ; je veux que mon voisin devienne tout de suite mon ami.

—Serrons-nous la main alors, et que votre désir, qui m'est une grande joie, devienne à l'instant même une réalité.

—A la bonne heure ! Voilà qui est parlé en homme de cœur et en militaire.

Et les deux nouveaux amis se serrèrent cordialement les mains.

A cet instant, un petit bruit se fit entendre derrière une porte qui communiquait du cabinet du notaire dans la salle à manger.

—Entre, Pauline, dit l'homme de loi, et viens faire connaissance avec notre nouvel ami.

La porte s'entr'ouvrit, et une charmante tête de jeune femme, blonde, rieuse et un peu rougissante, se montra dans l'entre-bâillement.

—Entre donc, répéta le notaire en allant au-devant de sa femme, qu'il prit par la main et amena devant le médecin.

—Madame Pauline Fromentin, ajouta-t-il en la présentant, une rusée personne qui a trouvé le moyen d'être maîtresse au logis et de me laisser faire mes volontés.

—Oh ! méchant ! fit la jolie blonde plus rougissante encore.

—M. le docteur Jacques Hervey, continua le notaire, notre voisin bientôt, notre hôte aujourd'hui et notre ami toujours.

—Soyez le bienvenu, monsieur, dit la jeune femme.

—Merci, madame, répliqua le médecin un peu ému, et daignez excuser un sauvage qui, arrivant de l'autre monde, a oublié le langage qu'on emploie avec les belles dames comme vous.

—Eh ! mais, pas si sauvage que ça, monsieur le docteur ! dit madame Fromentin en montrant, entre deux sourires, les plus jolies petites dents du monde.

—A table ! s'écria M. Fromentin. Docteur, offrez votre bras à ma femme.

On entra dans la salle à manger. Le déjeuner fut plein d'entrain et de gaieté ; madame Fromentin en fit les honneurs avec une aisance charmante et de gracieux sourires, qui mirent aussitôt Jacques Hervey à son aise. Il lui sembla qu'il se trouvait, après une longue absence, au milieu d'anciens amis qui fêtaient son retour, et son cœur, qui n'avait point été gâté par les affections, en tressaillit d'aise. Il avait cru s'ensevelir dans une solitude morne, où le cœur et l'esprit ne devaient plus trouver d'aliments, et voilà que, à la porte de cette nouvelle existence, un rayon de chaude amitié—ce qu'il y a de meilleur au monde !—venait se reposer sur lui et faire revivre l'espoir qu'il croyait mort dans son cœur. N'était-ce pas un heureux présage ?

Peut-être le bonheur l'attendait-il dans le coin ignoré de la Bourgogne où il allait enfouir sa vie ! Sous l'impression de ces images heureuses, le regard un peu mélancolique du médecin s'illumina, son front s'éclaircit, les voiles de la pensée se déchirèrent, et le jeune docteur charma ses nouveaux amis par les ressources d'un esprit brillant et cultivé qui s'ignorait presque encore lui-même, tant il avait vécu absorbé par l'étude et éloigné d'affections sincères. Tout en parlant, il avait examiné madame Fromentin, qui prêtait une oreille attentive au récit de ses courses au milieu des forêts de la Guyanne, et il reconnut que, si elle avait de jolies petites dents, sa bouche vermeille et ses grands yeux, d'un bleu sombre, étaient fort agréables à voir et composaient, avec le reste, une figure des plus mignonnes ; ses yeux surtout étaient ravissamment beaux et possédaient

une expression de bonté, de douceur caressante, qui attirait immédiatement toutes les sympathies et faisait naître le désir de posséder son amitié.

Deux choses frappèrent le médecin : l'une fut le touchant accord, la conformité de goûts qui existaient entre le notaire et sa femme. — C'était mieux que la lune de miel de deux jeunes mariés, mieux que l'amour plein d'espérance de deux fiancés... c'était tout cela avec les teintes accentuées d'un bonheur sans nuage, d'une confiance absolue et réciproque, d'une existence dans laquelle les chagrins, les soucis, la maladie n'étaient jamais entrés, tant elle était bien remplie par la jeunesse, l'amour, la santé et toutes les grandes qualités dont était doué ce couple charmant. L'autre fut le luxe de bon goût, le confort, la richesse même, qu'il trouvait dans cette maison.

En entrant, il avait aperçu plusieurs chevaux dans l'écurie ; il avait vu deux voitures sous la remise ; le service de la table était fait par un domestique mâle des mieux dressés et vêtu d'une petite livrée, bien simple, mais élégante et de très bon goût. Cela le surprit ; il ne se figurait point un tel bien être, un luxe si vrai et si bien ordonné dans la vie d'un notaire de campagne. Tout cela le rendit un instant rêveur et réfléchi.

— Qu'avez vous, docteur ? lui demanda M. Fromentin, comme s'il eût été inquiet du nuage qu'il voyait poindre sur le front de son convive.

Jacques Hervey releva sa belle tête, et, contemplant le mari et la femme, il dit :

— En vous voyant tous les deux si bien unis, si parfaitement heureux, j'admire et j'envie ; mais, hélas ! j'envie sans espoir, car la nature est avare de ses dons et ne peut produire un autre homme et une autre femme doués comme vous de tous les bonheurs.

— Vous aurez votre tour, mon ami, répondit M. Fromentin ; fiez-vous à Pauline et à moi pour vous découvrir la petite merveille qui, un jour, sera madame Jacques Hervey. Quant à la fortune, soyez rassuré sur ce point, il n'est pas nécessaire d'avoir, comme nous, quarante mille francs de rente pour être heureux à la campagne. Une bonne femme, une bonne conscience et une bonne santé suffisent pour cela.

— Ainsi, dit le médecin, ce n'est ni la nécessité, ni le besoin de vous créer une position qui vous ont déterminé à venir habiter ce bourg ?

— Non, répondit M. Fromentin ; et pour que vous en soyez bien convaincu, voici notre histoire en deux mots :

Pauline et moi, nous nous aimons dès notre enfance—nos parents étaient bons amis et proches voisins. — A vingt-quatre ans, — elle en avait seize, — je demandai sa main. — « Va passer deux ans à Paris, me répondit-elle, et si tu m'aimes encore à ton retour, je serai ta femme ! » Vous voyez combien ma chère villageoise était sage ! Je revins à l'époque convenu, plus amoureux que le jour de mon départ, et, un mois plus tard, nous unissons nos existences et nos fortunes, les quarante mille francs de rente dont je vous parlais tout à l'heure.

— Voilà deux ans de cela, notre lune de miel dure toujours, — j'espère même qu'elle durera encore bien des années. L'occupation pouvait amener l'ennui, — et l'ennui est une maladie grave, — je me suis fait notaire comme je me serais fait agriculteur, si mes études se fussent portées de ce côté, non pour m'enrichir, mais pour me créer un travail et faire un peu de bien... Ne me considérez pas, cependant, mon cher docteur, pour un parfait notaire ; j'en prends à mon aise, grâce à mon clerc, un piocheur émérite, qui possède son code et son manuel du notariat comme un sous officier possède sa théorie, et de plus un bon compagnon.

De Paris, ni Pauline ni moi n'avons souci : qu'irions-nous y faire ? Le bonheur habite sous notre toit ; c'est un hôte fantasque et capricieux qu'il ne faut pas quitter d'une heure, sous peine de le voir aller demander asile à un voisin plus sage. Et puis, la nature est belle dans toutes les saisons, et l'on ne se lasse jamais de la contempler. Il n'y a que les gens qui manquent de cœur et d'imagination pour trouver la campagne uniforme ; elle est changeante comme les flots ! Qui donc s'est jamais ennuyé dans le contemplation de l'Océan ? S'il en est un, je le plains sincèrement. Celui-là est un être incomplet, un déshérité de Dieu. Si vous n'avez pas laissé votre cœur derrière vous, mon cher docteur, avant six mois vous partagerez mes enthousiasmes.

— Je l'espère, car j'ai résolu de passer ma vie dans le village où le hasard m'a conduit.

— Et où vous saurez, comme nous, peupler votre solitude, afin d'en chasser l'ennui et les regrets. Si, par hasard, au début de cette existence nouvelle, la mélancolie vient vous atteindre, accourez ici ; notre amitié et un peu de musique—un art divin ! — effaceront toute trace de tristesse.

—Ah ! s'écria le docteur, il faut venir au village pour trouver des cœurs comme les vôtres !

—Oh ! nous sommes des villageois perfectionnés, dit le notaire en riant, et tous nos efforts tendent à en augmenter le nombre. L'homme du sol, écrasé par le travail, a besoin d'amitiés, de bons conseils, et surtout d'exemples salutaires ; c'est le devoir de tous les gens de cœur de bien placer les uns et de prodiguer les autres, afin de faire disparaître toute idée de lutte et d'antagonisme entre gens qui doivent être unis comme les doigts de la main. Le jour où ce but sera atteint, la France n'aura rien à envier à aucune autre nation. Et notez bien que je ne fais pas de cette œuvre patriotique un apostolat, mais tout simplement un devoir d'honnête homme et de bon citoyen, ou, si vous l'aimez mieux, la satisfaction d'un besoin égoïste.

—Vous parlez d'or, mon cher notaire, répliqua le médecin, grandement surpris d'entendre un pareil langage dans la bouche d'un notaire de campagne. Je croyais ne plus avoir d'ambition, et vous venez d'en faire naître une dans mon cœur : c'est de vous imiter en toutes choses, et d'être heureux par les moyens que vous avez employés pour arriver à cette douce existence.

—Nous vous y aiderons, monsieur le docteur, dit la belle madame Fromentin ; il vous suffira, si vous le voulez bien, d'ouvrir votre porte à deux battants, le bonheur y entrera tout seul.

—Ah ! madame, avant de franchir le seuil de cette maison, je ne croyais pas à pareil miracle ; maintenant j'ai une foi robuste, et je la dois au spectacle que j'ai sous les yeux, à vos encouragements, à vos bonnes paroles. Merci, madame, et merci également à vous ami nouveau, qui avez tendu la main à un inconnu et l'avez traité en frère. Je n'ose dire que mon cœur est grand et généreux comme le vôtre, mais j'affirme qu'il est loyal et sincère, et que la main que vous avez touchée est la main d'un honnête homme.

—Je le savais, dit M. Fromentin ; mon confrère Carpentier, instruit par l'ami qui vous avait recommandé à lui, m'a appris toute votre existence si bien remplie, et nous vous connaissions comme si vous aviez vécu dix années à nos côtés. En entrant dans cette maison, vous n'étiez pas un étranger pour nous ; vous étiez l'ami des anciens jours revenant au logis après une longue absence. Voilà, mon cher docteur, tout le mystère de cette réception cordiale qui a pu vous étonner un instant, et qui, maintenant, doit vous paraître toute naturelle.

Jacques Hervey contempla ses deux hôtes avec attendrissement ; il chercha dans son cœur l'expression de sa reconnaissance, et, n'en trouvant point de satisfaisante pour exprimer tout ce qu'il ressentait, il tendit l'une de ses mains au notaire, l'autre à madame Fromentin, et leur dit d'une voix émue le seul mot qui lui vint aux lèvres :

—Merci !

A ce moment, le domestique du notaire annonça que la voiture était prête.

—Il est temps de partir, dit M. Fromentin : Château Bernard n'est qu'à six kilomètres d'ici, mais j'ai de bonnes raisons pour que vous preniez possession de votre maison en plein jour et avec mon assistance.

Le docteur Hervey se leva.

—Partons, dit-il, puisque vous tenez à être mon introducteur.

—A bientôt, monsieur le docteur, dit madame Pauline Fromentin.

—Voilà une recommandation bien inutile, madame ; puis je donc avoir un autre désir que celui de revenir ici au plus vite !

Il salua et monta en voiture.

Le cheval partit au grand trot.

III

L'allure vive de l'excellente bête fut bientôt ralenti par M. Fromentin.

—Allons au pas, dit-il, car j'ai bien des choses à vous apprendre. Château-Bernard, que vous allez habiter, appartient corps et âme à une famille ou plutôt à un individu nommé Jean Malicorne. Retenez bien ce nom. Vous n'aurez jamais d'ennemi plus acharné, plus dangereux, plus cruel que celui qui le porte.

—Moi ?

—Vous-même, mon cher docteur, et si vous n'étiez pas l'homme que je suppose, c'est-à-dire sans crainte et sans reproche, je vous dirais : Tournons bride et cherchons un autre refuge, votre place n'est pas à Château-Bernard.

Jacques Hervey, surpris de ce début, fixa vers M. Fromentin un regard interrogateur ; le visage de celui-ci avait une expression sérieuse que le médecin ne lui avait pas encore vue.

—Vous piquez ma curiosité, dit-il au notaire ; apprenez moi bien vite comment ce Jean Malicorne, qui ne me connaît pas, peut être mon ennemi.

—Vous allez le savoir. Vous apprendrez en même temps pourquoi j'ai tenu à vous accompagner à Château-Bernard. Mais, auparavant, il faut que je vous dise tout ce que je sais de la vie de ce Jean Malicorne.

—Je vous écoute.

—Ce personnage, paysan des plus humbles en apparence, — pour ceux qui ne savent pas lire sur le visage humain, — n'est ni maire, ni adjoint, ni conseiller municipal, et, cependant, maire, adjoint, conseillers municipaux et garde champêtre sont à sa dévotion. On dit même que son influence dépasse les limites de la commune et qu'elle s'étend jusqu'au chef-lieu d'arrondissement. Jusqu'à quel point cette assertion est-elle vraie ? je l'ignore. Toutefois, je ne récusé pas complètement son exactitude, car je connais la toute-puissance de l'argent, et Malicorne possède au moins, en propre, six cent mille francs de fortune, sans compter les capitaux qui lui viennent en aide, Dieu sait d'où.

—Et c'est un simple paysan ?

—Un simple paysan, sachant à peine écrire, mais qui joint à la culture de ses vignes le commerce des futailles, le prêt sur consignation de toutes espèces de céréales, la banque et le commerce des biens, et tout cela sans autre livre que sa mémoire.

—C'est tout simplement un phénomène que ce Jean Malicorne !

—Oui, un phénomène dargereux, car tous les moyens lui sont bons pour s'enrichir pourvu que ces moyens, presque toujours déshonnêtes, ne tombent pas sous l'application de la loi pénale. Il y a de par le monde, — à la ville comme à la campagne, — beaucoup de gens dont toute la probité consiste à connaître la loi et à en côtoyer les périls. Mais revenons au personnage qu'il vous importe de bien connaître.

Jean Malicorne a été tour à tour valet de ferme, garçon relayeur et marinier, faisant la conduite des trains de bois flotté que l'on expédie à Paris, de l'Yonne et des pays voisins, profession pénible dans laquelle une maladresse, une distraction, mettent en péril la vie de l'homme, où celui-ci, les pieds dans l'eau pendant tout le voyage, n'a, la nuit comme le jour, d'autre abri que le ciel, d'autre lit que le long train inondé qu'il dirige. Un jour, Malicorne, qui ne se montrait que fort rarement à Château-Bernard, vint s'y installer définitivement ; il loua une maisonnette, un jardin et une vigne, et reprit son premier métier, celui de cultivateur. A coup sûr, ce n'était là qu'un prétexte pour expliquer une aisance dont l'origine a toujours été inconnue. Il était parti pauvre de son village, les professions qu'il avait exercées avaient à peine suffi pour le faire vivre, et il y revenait avec les moyens de se livrer à une petite exploitation. On l'estima homme très habile. Un de ses voisins lui donna sa fille en mariage avec une dot de cinq mille francs ; la fille était avare, âpre au gain comme son mari et désireuse de s'enrichir : ils firent très bon ménage.

Bientôt Jean Malicorne joignit à la culture de sa vigne une concession de pêche ; il se porta adjudicataire, moyennant une somme insignifiante, d'un cantonnement de la rivière, et vint demeurer sur le bord de l'eau, dans une maison entre cour et jardin, soigneusement close et entourée de murs élevés. Là, il était bien chez lui ; nul œil curieux ne pouvait examiner ce qui se passait dans cette maison ; nulle oreille ne pouvait entendre ce qui s'y disait ; la vie des époux Malicorne pouvait au besoin être entourée du plus grand mystère. La femme allait à la terre, le mari passait ses journées sur l'eau, jetant seine, épervier, échiquier, filets et lignes de fond, plaçant et relevant nasses, tramail et verveux ; nul pêcheur n'était ni plus adroit ni plus heureux. Par les nuits sombres, il allait pêcher à la main, et ne craignait pas de plonger dans les trous les plus profonds, pour en retirer les gros poissons endormis le long des pierres ou sous les javelines. Puis, il descendait le cours de l'Yonne jusqu'à Auxerre, offrant son poisson dans les villages et les grandes fermes, causant avec l'un, bavant avec l'autre, se liant facilement avec tout le monde, s'exerçant à une mnémotechnie qui, un jour, devait lui redire la fortune des uns et des autres, leurs besoins, leurs passions, leurs faiblesses et le degré de crédit qu'il pouvait leur accorder ; ou bien il se rendait directement à Auxerre les jours de marché, et cherchait à se lier avec les gros marchands, les com-

merçants de toutes sortes et les gens qui tenaient de près ou de loin à l'industrie du département.

Ce que, pendant quelques années, Jean Malicorne déploya d'astuce, d'adresse, de persévérance, de rourie, ce qu'il classa de faits, d'incidents, d'observations, de noms, de figures, de chiffres dans sa mémoire, ferait la gloire du plus habile diplomate. Un jour, le père de sa femme disparut de sa maison. Vingt-quatre heures après, son cadavre fut retiré de la rivière par un marinier. Cette mort, dans de pareilles conditions, donna beaucoup à réfléchir. Le bonhomme possédait une petite fortune, la vie lui était facile, il était d'humeur joyeuse et de bonne santé : on ne put croire à un suicide. Quant à un accident, il était bien improbable, puisque le père Toinet, — c'était son nom, — tout en buvant un coup à l'occasion, ne se grisait jamais et, de sa vie, n'avait mis le pied dans un bateau.

On jasa un peu sur les causes de cet accident, et les plus hardis ne craignirent pas d'affirmer que Malicorne était coupable ; mais cela fut dit tout bas, timidement, par induction et sans faire trop de bruit ; chacun redoutait l'ancien conducteur de trains de bois, dont on connaissait l'humeur difficile et la force herculéenne. Le défunt n'ayant d'autre héritier que sa fille, personne s'avisait de pousser bien loin les investigations, et les soupçons finirent par s'éteindre. Après la mort de son beau-père, Malicorne s'empressa de vendre les propriétés du vieux Toinet et ce qu'il possédait lui-même ; il fit construire dans sa cour d'immenses hangars fermés, acheta une voiture légère, et se mit à courir les foires, les marchés, à visiter les villages et les fermes, achetant et vendant, pour le compte d'un gros marchand d'Auxerre, disait-il, des futailles vides. Ce commerce, qui a une très grande importance dans notre pays, devint très prospère entre ses mains ; il achetait comptant et vendait à terme, ce qui convenait admirablement à sa clientèle.

Il gagna ainsi peu à peu la confiance des vigneron et des cultivateurs ; il leur avançait parfois de petites sommes sur billets, toujours pour le compte de son gros marchand d'Auxerre, leur servait d'intermédiaire pour la vente de leur vin, des blés, des avoines et des pommes de terre, recevant du vendeur une commission en nature, et de l'acquéreur une commission en argent. Vin, blé, avoine allaient s'engloutir dans ses magasins ; puis, lorsque l'occasion se présentait favorable, il cédait à ses voisins, ou dans les communes environnantes, toujours avec son système de crédit, mais à des prix très élevés, les céréales dont quelques paysans, trop hâtés de faire argent de leurs produits, ont toujours besoin à l'arrière-saison.

Pendant ce temps-là, il buvait de la piquette, se nourrissait du poisson qu'il pêchait à ses heures inoccupées, et de pain noir que boulangeraient sa femme. Celle-ci ramassait, le long des routes, l'herbe qui devait servir à l'alimentation du cheval. Vous ne sauriez imaginer ce qu'une semblable existence peut donner de résultats économiques au bout de l'année ! Accumulez le capital primitif, si modeste qu'il eût été, avec les bénéfices faits par Malicorne depuis la mort de son beau-père, et vous arriveriez à un chiffre de fortune déjà fort satisfaisant pour une ambition ordinaire. Mais Malicorne avait mieux qu'une ambition ordinaire ; l'indépendance ne lui suffisait pas ; il rêvait la domination par la richesse ; il voulait, après avoir été le dernier de son village, le plus pauvre et le plus abandonné de sa commune, en devenir le premier, le plus riche habitant ; il voulait inspirer l'envie, l'admiration, et un autre sentiment qui n'est pas le respect et qui n'est pas non plus la haine : quelque chose comme une crainte respectueuse, une déférence profonde.

Ce désir bizarre existe, peu ou beaucoup, dans l'esprit de bien des gens, — de ceux surtout qui, plus madrés et plus audacieux, sont la lime, lorsque les autres ne sont que le morceau de fer ; c'est la dernière expression de leur ambition, le but de leur vie. Cette royauté des écus tenta si fort Malicorne qu'il ne s'arrêta devant aucune considération pour y parvenir ; il mit en œuvre tous les moyens que lui suggéraient ses goûts rapaces, son énergique volonté et des aptitudes toutes particulières à la science des chiffres et aux transactions commerciales. Il était rusé, il devint habile ; il ignorait la loi, il étudia le code et fut bientôt en état d'en remonter au procureur le plus retors. C'est alors qu'il se fit consignataire des produits du pays, avançant aux producteurs, sur nantissement de céréales, les sommes dont ceux-ci avaient besoin, et trouvant moyen de vendre ces produits à des prix supérieurs à ceux qu'en eussent obtenu les producteurs, tout en ne leur en tenant compte qu'à un prix convenu à l'avance.

Mais il arriva un moment où Malicorne, dont la richesse était un fait de notoriété publique, ne paya plus qu'en billets, envoyant chez un compère, homme de paille, pour l'escompte de sa signature. Celui-ci, parfaitement stylé par Malicorne, dont il était la créature, faisait de l'escompte à la manière d'Harpagon et de Schylock. On revenait chez Malicorne tout désappointé, et Malicorne, simulant une grosse colère, se répandait en invectives contre son vassal, le traitait de gueux et de scélérat, disait de revenir le lendemain, sous prétexte de recourir à son notaire pour avoir des fonds, et finissait par escompter lui-même sa signature à un taux qui paraissait minime relativement aux prétentions exorbitantes de son affidé. De cette façon, il conservait son prestige d'homme utile et gagnait, grâce à son habileté, honneur et profit.

On a beaucoup parlé, depuis dix ans, et l'on en parlera encore bien longtemps, des souffrances de l'agriculture. Il est certain qu'il en est de l'exploitant de la terre comme du commerçant de la ville : tous n'ont pas le même bonheur, tous n'ont pas la même intelligence, le même courage, la même sagesse. On en trouve que le besoin de posséder, l'ignorance, une ambition mal dirigée conduisent à la gêne et de là à la ruine. Sur ceux-là, maître Jean Malicorne jeta son dévolu et se promit d'exploiter à son profit leurs défauts, leurs vices et leurs besoins. A l'un il prêta cinq cents francs, à l'autre mille ; à celui-ci cinq mille, à celui-là dix mille, sans intérêts et par pure obligeance, disait-il ; comme garantie de son prêt, il se faisait vendre à réméré des portions de champs, de bois, de vignes, valant deux ou trois fois la somme avancée ; et si, à l'époque convenue, l'emprunteur n'était pas en mesure de le rembourser, il devenait propriétaire définitif du champ, du bois, de la vigne donnés en gage. A ceux qui criaient trop de se voir ainsi dépouillés, il faisait de belles promesses, donnait à l'un quelques écus, à l'autre une vache de cent francs, à un troisième les grains nécessaires aux semailles ; la ruine arrivait tout doucement pour ces malheureux, et les richesses de Malicorne s'accroissaient chaque jour.

Pour mener à bonne fin toutes ces opérations que la loi ne tolère pas, il avait eu besoin d'un notaire complaisant et d'un prête nom. Il trouva l'un et l'autre en la personne d'un clerc de notaire, qu'il avait connu à Auxerre, et en celle d'un de ses voisins, nature simple, ignorante, naïve, que quelques services avaient attaché à lui avec la reconnaissance et la fidélité que le chien éprouve pour son maître ; l'un était pauvre, mais ambitieux ; l'autre était illettré et désireux de prouver sa reconnaissance.

A celui-là il dit : " L'étude du notaire de Vermanton est à vendre, achetez-la : j'ai cent mille francs à votre disposition. " Le clerc, trop ambitieux, accepta. Mais à la première échéance, n'étant point en mesure de rembourser Malicorne, il subit sa volonté, devint sa créature et compromit gravement sa position.

A celui-ci il dit : " J'ai besoin de toi : va chez le notaire de Vermanton et fais ce qu'il te dira. " Et l'homme y alla, plein de confiance, ignorant qu'il se rendait complice d'actes frauduleux, ou plutôt qu'il était le principal auteur de ces actes, qui devaient le conduire sur les bancs de la police correctionnelle. Un jour, il y a plus de deux années de cela, une plainte fut portée contre les deux complaisants de Malicorne, par un débiteur qui se trouvait complètement dépouillé. Le notaire fut mandé au parquet, et Morisset, l'homme complaisant, fut arrêté. Le notaire dut vendre son étude dans le mois et donner une grosse somme à la partie plaignante pour faire cesser des investigations qui eussent été dangereuses ; quant à Morisset, il fut condamné à un an de prison. Aujourd'hui encore, il cherche à comprendre les causes de cette condamnation.

Malicorne avait si habilement manœuvré auprès de ces deux hommes, il avait fait de si belles promesses que ni l'un ni l'autre ne le dénoncèrent et que le principal, le seul coupable même, eut les bénéfices de l'impunité ; son nom ne fut même pas prononcé dans les débats. Vous comprendrez, mon cher docteur, comment tous ces détails, et bien d'autres, sont venus à ma connaissance, lorsque vous saurez que ce fut moi qui achetai l'étude du notaire démissionnaire. Je trouvai là des papiers, des notes, des correspondances, des actes qui me livraient le secret de la fortune de Jean Malicorne et des moyens qu'il avait employés pour l'acquiescer. Jean Malicorne ne tint point les promesses qu'il avait faites à mon prédécesseur, et celui-ci, désespéré, ruiné, quitta le pays et alla se réfugier à Paris, où il exerce le pénible métier d'agent d'affaires. Morisset, grâce à l'influence de son patron, sortit de prison au bout de six mois ; il est revenu à Château Bernard, où Malicorne le fait vivre d'un travail sans repos ni trêve : sa condamnation l'a mis complètement à la discrétion du vieux coquin, qui en abuse étran-

gement. Lorsque je fus nommé notaire à Vermanton, Malicorne vint me voir et tâta le terrain, comme on dit. Je lui montrai son dossier et en même temps la porte, le prévenant que l'un serait déposé en lieu sûr, et que des instructions étaient données pour qu'il n'eût point à franchir l'autre une seconde fois.

Malicorne s'en alla la tête basse ; mais il est vindicatif et méchant, et s'il ne m'a pas fait loger une balle dans le corps, c'est qu'il redoute les indiscretions de ce fameux dossier. Il me craint et me hait ; moi, je suis parfaitement tranquille. Vous savez maintenant, mon ami, pourquoi j'ai tenu à vous accompagner, pourquoi j'ai voulu que votre première entrée à Château Bernard se fit de jour et en ma compagnie. J'avais à cœur d'assurer, par ma présence, votre repos et votre tranquillité. Je veux que Malicorne sache bien que votre personne est sacrée et qu'il y aurait autant de danger pour lui à vous attaquer que d'attenter à ma vie. Jacques Hervey ouvrit la bouche pour interroger le notaire.

—Je devine votre question, dit celui-ci, et je vais y répondre. Vous êtes surpris de trouver en cet homme un ennemi ; c'est bien cela, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Mon Dieu, la raison est bien simple. Jean Malicorne a un fils, et ce fils est officier de santé à Château-Bernard.

—Je commence à comprendre.

—Vous connaissez le père, je vais vous faire connaître le fils. C'est le digne descendant d'un malhonnête homme. Prosper Malicorne à aujourd'hui trente ans environ ; je l'ai connu au collège d'Auxerre, il y a une quinzaine d'années ; c'était le plus fameux cancre du collège. Vaniteux, paresseux, débauché, ignorant, il possédait tous les vices, et nul ne lui a jamais connu la moindre qualité. Il avait hérité de la force musculaire de son père, mais il était lâche et poltron, et on ne le conservait au collège que parce qu'il y jouait le rôle de délateur.

Détesté des élèves, méprisé des maîtres, il se vengeait du dédain et du mépris par un luxe qui nous écrasait tous. A un âge où le collégien porte encore des souliers lacés et des bas bleus, Prosper Malicorne chaussait des bottines vernies et avait une chambre en ville, où il passait ses jours de sortie en compagnie de drôlesses et de quelques mauvais sujets de la ville qui s'étaient mis à sa solde. Les jours de rentrée, il apportait au collège des cigares et des livres orduriers, qu'il glissait dans les pûitres de ses voisins, et il s'empresait de dénoncer ceux-ci aux professeurs. Son père, d'une avarice sordide pour lui-même et les gens qui l'entouraient, était d'une prodigalité folle pour son fils ; il voulait en faire un monsieur, un bourgeois, un personnage, quelque chose qui lui fit honneur dans sa vieillesse et qui lui apportât ce qui lui avait toujours manqué : la considération ! Prosper Malicorne, mal élevé, grossier et brutal, ayant tous les instincts pervers, ne devait point donner à son père les satisfactions que celui-ci en attendait.

Un jour, à la suite d'un grand scandale, il fut mis à la porte du collège, et toute l'influence du vieux Malicorne pour obtenir la réintégration de son fils fut inutile. Malicorne, qui connaissait la puissance de l'argent, envoya son fils à Paris, et le fit admettre dans une de ces officines dont le but est de transformer les sots en gens d'esprit, les ignorants en savants.

—Je veux parler de ces industriels qui entreprennent le baccalauréat en substituant, devant les examinateurs, de jeunes professeurs maltraités par la fortune, aux élèves ignorants. Exploitation odieuse, métier infâme que la loi ne punit pas, et qui, cependant, est bien autrement coupable que certains débits pour lesquels on se montre fort sévère.

Grâce à cette substitution, Prosper Malicorne put obtenir son premier grade universitaire ; mais les autres étaient plus difficiles à conquérir ; toute substitution de personne était impossible, et le futur grand homme dut se contenter, après quatre années d'études, — c'est de débauches que je devrais dire, — du titre fort modeste d'officier de santé. Il revint à Château-Bernard, où le père Malicorne lui acheta la clientèle et le cabinet d'un vieux médecin, que l'âge obligeait à la retraite. Jean Malicorne ne fut pas longtemps à s'apercevoir que son fils n'était qu'un âne, mais il se garda bien de le laisser voir ; il se dit qu'il ne se ferait jamais soigner par son fils si, par hasard, la maladie venait l'atteindre, et cependant il jura en même temps qu'aucun médecin ne viendrait à Château-Bernard faire concurrence à son cher héritier ; il se croyait assez

fort, assez puissant, pour briser les résolutions les plus énergiques et paralyser les efforts les mieux combinés.

Jusqu'à présent, ses machinations tortueuses ont parfaitement réussi ; il a appelé à son aide la médisance, la calomnie sourde, les persécutions souterraines, les menaces insidieuses, l'influence que lui donne sa grande fortune, la crainte qu'il inspire à certaines gens, et son fils est demeuré maître de la situation. Depuis trois ans, quatre médecins sont venus s'établir à Château-Bernard ; tous les quatre ans ont dû, après quelques mois de séjour, abandonner la partie, et chercher un pays plus hospitalier. La lutte devant laquelle ceux-ci ont dû fuir va se renouveler par votre présence ; j'espère, je suis convaincu même que vous en sortirez vainqueur ; je vous y aiderai de toutes mes forces. Je compte bien que lorsque les Malicorne et toutes leurs créatures sauront que je suis de vos amis, ils hésiteront à entamer une guerre bien sérieuse contre vous. Attendez-vous cependant à quelques escarmouches, mais n'en prenez nul souci et marchez droit devant vous, comme doit le faire un homme de cœur qui méprise les investives des sots et les menaces des envieux impuissants. Si jamais les choses prenaient un caractère de gravité, comptez sur moi ; mon intervention aurait bientôt raison de tous ces gens-là.

—Je vois, dit le docteur Hervey en souriant, que je suis fatalement condamné à la guerre ; toutefois, celle qui m'attend ici ne m'effraye pas plus que celles que j'ai déjà subies. J'avais, il est vrai, espéré une existence calme, placide, l'existence d'un homme qui n'a plus d'ambition et, par conséquent, plus d'ennemis. Je comptais sans les passions humaines qui, partout et toujours, amènent la lutte et rappellent à la créature qu'elle est née pour le travail et non pour le repos. Eh bien, va pour la lutte, mon cher notaire, et croyez que tous les Malicorne de la terre ne me feront pas dévier d'une semelle de la voie que je veux suivre. Aussi bien, la bataille me rendra-t-elle l'énergie dont plus d'une fois j'ai déjà eu besoin dans ma vie, et que je croyais avoir perdue.

La route que parcouraient les deux personnages faisait en cet endroit de la route un brusque détour qui les mettait en face du village. Château Bernard, jusque là masqué par un petit bois et des coteaux aux pampres jaunis, leur apparut tout à coup planté sur le versant de la colline et se mirant dans l'eau de la rivière, qui lui faisait une ceinture toujours verte. Sur la rive gauche de l'Yonne, et juste en face du village, le sable de la grève se montrait fin et doré. C'était l'endroit où la rivière se franchissait à gué dans les basses eaux. Un peu plus haut, se voyait la maison du passeur, tout entourée de vignes, s'appuyant sur un gros noyer qui semblait la recouvrir sous ses branches comme un immense parasol.

—Vous voilà chez vous, docteur, dit M. Fromentin.

—C'est une vraie surprise ! Je n'osais espérer quelque chose de semblable.

M. Fromentin fit claquer son fouet ; le cheval prit un trot relevé et entra dans le village de cette allure crâne qui convient à un cheval de bonne maison.

La voiture s'arrêta à la porte de la principale auberge de Château-Bernard.

—Pourquoi ne venez vous pas en voiture jusqu'à ma maison ? demanda le docteur Hervey.

—Vous allez le savoir en écoutant ce que je vais dire à l'aubergiste ; c'est l'âme damnée de Malicorne.

A ce moment l'aubergiste, qui avait entendu le roulement d'une voiture, apparut sur le seuil de sa maison. Il vint en toute hâte au-devant du notaire.

—Votre serviteur, monsieur Fromentin, dit-il en ôtant sa casquette.

—Bonjour, Gendronneau.

—J'espère, messieurs, que vous ne venez pas ici pour un testament ?

—Non ; je viens tout simplement amener chez lui mon ami, M. le docteur Hervey, votre nouveau médecin.

—Ah ! monsieur est médecin ! fit l'aubergiste en regardant sournoisement le docteur.

—Oui, répliqua M. Fromentin, et même ancien chirurgien-major de l'armée. Vous pouvez maintenant vous donner le luxe d'être malade, vous êtes sûr de ne pas mourir.

—Nous avons déjà Prosper Malicorne. C'est-y pas un bon médecin ?

M. Fromentin se mit à siffler un air de chasse.

—Sans compter, continua Gendronneau, M. Leduc, M. Boulanger, M. Courtois et M. Lavigne, qui n'ont jamais pu s'accoutumer dans le village.

—Après ? fit le notaire.

—Dame ! c'est peut être bien assez d'un médecin pour Château-Bernard, où l'on n'a point l'habitude d'être malade.

M. Fromentin regarda l'aubergiste fixement et lui dit :

—Vous aviez une très jolie fillette de six ans. Est-ce qu'elle n'est pas morte l'hiver dernier d'une fièvre typhoïde ?

L'aubergiste pâlit.

—Vous voyez donc bien, reprit M. Fromentin, que vous avez besoin d'un médecin ici ! Donnez une demi botte de foin à mon cheval pour l'amuser. Je repars dans un quart d'heure.

Il prit le bras du docteur Hervey et se dirigea vers la maison de celui-ci.

Gendronneau était resté à la même place.

—Vous avez été cruel avec cet homme, dit Jacques Hervey ; le souvenir que vous avez évoqué l'a atterré.

—Bah ! ces gens-là sont de la race des fauves ; il faut les brûler au fer rouge pour les assouplir. Avant cinq minutes, celui-ci sera chez Malicorne et lui répétera notre conversation. C'est le but que je voulais atteindre.

Ils s'arrêtèrent devant une maison fermée par une grille. Dans la cour, quatre tilleuls très touffus faisaient ombre autour d'eux ; à droite, se trouvait un pavillon qui communiquait avec la maison au moyen d'une galerie couverte. Ce pavillon se composait de trois pièces : une antichambre assez vaste, le cabinet du docteur Hervey et son laboratoire ; à gauche, de l'autre côté de la cour, l'écurie et la remise. Derrière la maison, un jardin.

—Entrez, dit M. Fromentin, je vais vous faire les honneurs de votre maison.

Il entrèrent.

IV

Nous laisserons un instant le docteur Hervey visitant sa maison en compagnie de M. Fromentin, pour faire plus ample connaissance avec la famille Malicorne, dont le notaire de Vermonton a déjà esquissé la physionomie. Jean Malicorne habitait une maison sur le port, à quelques pas de la rivière. Cette maison et ses dépendances étaient encloses de murs assez élevés qui ne permettaient pas de voir ce qui se passait dans l'intérieur. C'était un amas de constructions irrégulières, faites à différentes époques, sans autre souci que d'obtenir dans un espace donné, le plus de logement possible.

Quand, par hasard, la grande porte était ouverte, on apercevait, dans un étroit espace encadré de magasins, de celliers et d'appentis, toutes espèces d'engins de pêche qui séchaient au soleil ou qui étaient accrochées à de gros clous ; puis de vieux tonneaux vides en gerbes, des tas de bois flotté, des pièces de bois à moitié équarrées, des troncs d'arbres ravis à la rivière, des perches de bateliers et de conducteurs de trains, des gaffes, des crocs, des avirons, de la vieille ferraille, des cordages ; tout cela, au premier aspect, paraissait placé sans ordre et complètement au hasard. Cependant, en y regardant une seconde fois, il était facile de reconnaître que ce désordre était plus apparent que réel. et qu'un certain soin avait été apporté dans l'agglomération successive de toutes ces choses. Le maître avait dû classer dans sa mémoire le chiffre ou le poids de ces objets, afin qu'aucun d'eux n'en fût distrait sans sa permission.

Ce pâté de constructions était isolé de toute autre maison : à droite, par une rue qui conduisait dans le village ; à gauche, par des écuries et quelques bâtiments aux toitures inclinées jusqu'à terre, où les relayeurs remisaient leurs chevaux et déposaient les harnais ; au fond, par un grand jardin qui allait rejoindre une de ces ruelles perdues comme on en trouve souvent dans les villages ; mais sur toutes les façades, sur la rue, dans les bâtiments de gauche, au bout du jardin, il y avait des issues mystérieuses qui communiquaient avec l'intérieur de la maison de Malicorne, et ces issues étaient parfaitement entretenues, ce qui prouvait qu'elles avaient leur raison d'être et qu'on y passait fréquemment.

Le jour où son fils était revenu de Paris pour exercer la médecine à Château-Bernard, Jean Malicorne avait fait abattre un pan de la muraille qui donnait sur la rue ; on avait percé une porte et une fenêtre, et deux chambres, qui devaient servir à l'officier de santé pour recevoir sa clientèle, avaient été édifiées à l'intérieur ; mais Prosper

Malicorne n'en continuait pas moins de vivre en commun avec son père et sa mère. Juste au moment où l'homme au pantalon vert, après avoir vu le docteur Hervey entrer chez le notaire, quittait Vermanton pour revenir à Château-Bernard, la famille Malicorne était réunie dans une espèce de cuisine qui leur servait de salle à manger ; c'était l'heure du second repas. Ces trois personnages offraient à l'œil de l'observateur des types divers et réellement curieux à étudier.

Madame Malicorne, née Julienne Toinet, était âgée de cinquante ans ; elle paraissait en avoir soixante-cinq, tant le travail l'avait usée, flétrie, racornie et ratatinée ; son cou, son visage, ses mains et ses bras étaient sillonnés par des rides profondes comme des entailles faites à l'aide d'un instrument tranchant, et la couleur de sa peau, brûlée par le hâle et le soleil, avait les tons rouges de la brique ; elle avait été blonde ; mais sous l'action incessante de l'âpre atmosphère, les rares cheveux qu'elle possédait encore prenaient les teintes jaunes de la filasse que les marchands placent à la porte de leur boutique pour servir d'enseigne. Ses paupières étaient bridées, et l'œil, sous cette double peau, que le temps avait rendue rigide et parcheminée, semblait avoir perdu la faculté de se mouvoir dans l'orbite. Tenez pour certain que l'œil bridé est l'indice des plus mauvais sentiments. Ses lèvres — les lèvres d'un avaro — étaient minces et décolorées ; sa bouche n'avait plus de dents, et son menton, osseux, maigre et pointu, ressemblait au menton de Polichinelle.

Julienne Malicorne portait les vêtements sordides des femmes qui travaillent aux champs ; ses pieds ne connaissaient pas d'autres chaussures que les sabots, qu'elle usait sans brides, par économie. On l'eût prise, avec ses habits qui dataient de sa jeunesse, pour une pauvre du village. Mais à la campagne il ne faut pas juger les gens au costume, et souvent les haillons cachent la fortune.

Depuis que son fils exerçait sa profession de médecin, madame Malicorne n'allait plus aux champs ; elle bornait ses occupations à la culture de son jardin, aux soins du ménage et à la cuisine, à l'entretien des vêtements de son mari, au raccommodage des bas de son fils, dont elle brossait les habits et vernissait les bottes. C'était une domestique que rien ne rebutait et qui ne demandait pas de gages. Les jours de lessive elle s'adjoignait une femme de peine qu'elle faisait travailler seize heures par jour, moyennant quinze sous de salaire, du pain cuit depuis deux semaines et un peu de caillé. Enfin, elle trouvait du temps pour filer, s'occuper de la basse-cour et vendre par le village le poisson que son mari pêchait chaque matin, à l'heure où le soleil se levait, et celui que, le soir, il trouvait dans ses nasses et dans ses verveux. Puis, lorsque la nuit commençait à poindre, on la trouvait sur les bords des routes, le long de la rivière, le tablier relevé, ramassant de l'herbe pour ses lapins et ne craignant pas, elle, la femme de l'homme le plus riche du canton, de rapiner, dans le champs voisin, des poignées de luzerne qui devaient servir à la pâture de ses bêtes.

Le jour où, sur les observations de son fils, madame Malicorne avait abandonné le travail des champs, Jean Malicorne avait chargé de ce soin Andoche Morisset, le condamné, comme on l'appelait dans le pays, l'homme complaisant qui avait été son préte-nom dans les actes frauduleux que Malicorne avait imposés à l'ancien notaire de Vermanton. Cet homme, repoussé par tout le monde, à cause d'une condamnation qui s'était trompée de route, subsistait la volonté de Jean Malicorne et lui servait à la fois d'aide pour la pêche, du conducteur du bac dont Malicorne était propriétaire, et de domestique pour la culture de ses vignes. Ce triple travail était payé trois cents francs par an, un pain de douze livres par quinzaine, le logement dans la petite maison située en face du bourg, sur la rive gauche de l'Yonne, et la jouissance d'un jardinet dépendant de cette maison. Andoche Morisset n'était pas marié.

Jean Malicorne avait dix ans de plus que sa femme. Il portait ses soixante ans mieux que bien des gens portent leur jeunesse. Il était grand, osseux, large d'épaules, velu comme un fauve, et, chose bizarre, très blanc de peau ; sa tête, presque rasée, ressemblait à celle du bouledogue ; la lèvre inférieure était pendante et laissait voir des dents jaunes, pointues, mal rangées ; les dents de l'hyène ou du chacal. Mais ce qui était extraordinaire dans sa physionomie, c'était son regard froid, atone, toujours fixe et presque immobile ; ses yeux, bleu faïence, avec de petits points blancs, ressemblaient aux yeux d'un trépassé et exerçaient, à cause de leur fixité et de leur profondeur, je ne sais quelle impression douloureuse, une espèce de magnétisation pénible dont ceux qui traitaient d'affaires avec lui connaissaient tout le pouvoir.

En maintes circonstances, et afin d'être débarrassés au plus vite de cette immobilité de la pupille qui faisait mal à voir, ses clients se rendaient à discrétion. Jean Malicorne connaissait cette puissance, et il en abusait chaque fois que l'on tentait de discuter avec lui ou de sortir de ses griffes. Quand son intérêt ou sa rapacité n'étaient pas en jeu, il prenait des allures de bonhomme, se promenait sur le port les mains derrière le dos, coiffé d'un chapeau de paille couleur marron, vêtu d'une veste de toile bleue et d'un pantalon de même étoffe.

On ne l'appelait que monsieur Malicorne ; lui, tutoyait tout le monde. Quant à Prosper, son fils, c'était la personnification de la sottise, de la nullité et de l'infatuation ; il possédait les aillures d'un tambour-major en bourgeois, avec l'amour-propre d'un don Juan de village, auxquels venaient se joindre les traditions et les habitudes des mauvais lieux du quartier latin. Il tenait de son père et de sa mère les défauts de ceux-ci et ceux que leur extrême faiblesse pour lui avait fait naître ; mais il n'avait ni leur courage, ni cette ardeur au travail qui, chez un homme de bonne éducation, peut le sauver de ses mauvaises passions. Il passait ses journées à jouer au billard chez Gendronneau, ou à dormir étendu sur un canapé ; le soir, il courait après les petites paysannes dans les champs. L'absence de tout autre médecin dans le canton obligeait les gens malades à recourir à lui ; mais, à coup sûr, on ne le faisait qu'à contre-cœur et pour ne point se mettre mal avec le père, dont on redoutait les vengeances. L'ignorance de Prosper Malicorne était de notoriété publique ; lui-même ne se faisait aucune illusion sur sa valeur.

Il ne faisait, il est vrai, mourir personne, mais il n'avait jamais guéri un seul malade. Toute sa pharmacopée se bornait à des remèdes de bonne femme que sa mère lui enseignait, à quelques pilules de mie de pain malaxées avec de l'axonge, et à des lochs d'une innocuité parfaite, qu'il faisait venir tout préparés de chez le pharmacien d'Avallon. Prosper Malicorne avait conservé les habitudes de luxe de toilette de sa jeunesse ; il s'habillait selon les indications de la dernière gravure de mode, se chaussait de bottes vernies, portait une grosse chaîne d'or avec des breloques, un diamant à sa cravate et une énorme bague chevalière à son doigt, — toutes choses qui faisaient l'admiration des dames de Château-Bernard et lui ouvraient le cœur des Vénus campagnardes. Les jeunes messieurs du village crevaient de dépit de ne pouvoir déployer un luxe semblable, et, dans l'impossibilité de rivaliser avec un astre aussi éblouissant, se contentaient du rôle modeste de satellites. Prosper avait sa cour, ses flatteurs, ses complaisants ; il régnait à Château-Bernard par quelques libéralités de café et la fascination que son luxe exerçait sur le beau sexe.

Le fils avait pour lui la jeunesse et les femmes ; le père tenait les hommes par la bourse, l'influence que donne toujours une grande fortune et les liens de parenté qui, par sa femme, l'unissaient à presque toutes les familles du village. L'un et l'autre, par des moyens bien différents, s'étaient constitués les maîtres, les tyrans de ce petit coin de la Bourgogne. Ils n'étaient pas aimés, mais on les craignait, on les redoutait, on avait besoin d'eux, et cela avait suffi pour leur donner une puissance occulte dont nul ne songeait à s'affranchir. Plus d'un village, en France, voit s'accomplir dans son sein ce singulier phénomène d'audace extrême d'une part, de pusillanimité, de faiblesse, de lâcheté de l'autre. Prosper Malicorne pouvait plaire aux Margots de village, mais il n'avait rien, comme aspect, de ce qui charme les femmes intelligentes. Il était grand et fort, mais commun de tournure, trivial de gestes et de langage. Ses yeux manquaient d'expression, sa lèvre était lippue, sa figure était bouffie, son nez visait à l'incarnat, ses mains et ses pieds étaient lourds, épais, larges, — canailles en un mot. L'aspect général de sa personne offrait une grande ressemblance avec ces bonshommes en baudruche qu'on craint toujours de voir éclater. C'était une espèce d'Hercule gonflé de viande, de vin bourguignon, de bière et d'alcools de toutes sortes. Le cœur et le peu d'intelligence que lui avait octroyés la nature s'étaient atrophiés dans des excès de table qui se renouvelaient chaque jour.

Tel était, au physique et au moral, l'homme avec lequel le docteur Hervey allait entrer en lutte. Madame Malicorne servait son mari et son fils, et trouvait, tout en allant et venant, le moyen de prendre son repas ; il est vrai que ce repas était d'une frugalité qui ne pouvait s'expliquer que par l'avarice sordide de cette femme. Il consistait en carottes cuites à l'eau et assaisonnées seulement de poivre et de sel. Le pain qu'elle mangeait était tellement dur qu'il eût déchiré ses gencives, dégarnies de dents ;

elle le tirait d'une cruche remplie d'eau, dans laquelle il trempait depuis le matin. Pour boisson, elle buvait un liquide aigre provenant de la fermentation de fruits gâtés par le temps ou la piqure des insectes. Harpagon était un prodigue comparé à madame Malicorne ! Jean Malicorne et son fils mangeaient silencieusement.

—Tonnerre ! s'écria tout à coup Jean Malicorne, que fait donc cet animal de Flageolet ? Il devrait être arrivé depuis une demi heure.

—Où l'as tu donc envoyé ? demanda la femme.

—Moi ? nulle part ; seulement j'ai profité de ce qu'il allait à Auxerre pour lui donner une commission.

—Sérieuse ? fit Prosper.

—Très sérieuse ! répondit Jean Malicorne en regardant fixement son fils.

—Tu as peut-être tort ; ce Flageolet est un mauvais drôle qui ne m'inspire aucune confiance.

Malicorne père haussa les épaules.

—Allons donc ! dit il, crois-tu que tu vas m'apprendre à connaître les hommes, toi ? Pour un garçon qui a reçu de l'éducation, tu es bien ignorant, puisque tu ne sais pas encore qu'on ne fait pas d'un honnête homme un mouchard.

Prosper rougit ; ces paroles flétrissaient sa conduite au collège d'Auxerre.

—Il fallait me dire tout de suite, répliqua-t-il d'un ton de mauvaise humeur, que tu avais quelqu'un à faire espionner. Et encore ton choix me paraîtrait-il mauvais, car Flageolet est homme à se vendre à tous les maîtres.

Jean Malicorne eut un gros éclat de rire

—Tu perds la tête, mon garçon ! Sache bien une chose : c'est que, lorsqu'on s'est vendu à moi, il n'y a pas de danger qu'on songe à se vendre à un autre. Et puis, celui vers qui j'ai envoyé Flageolet n'est point, que je suppose, en état d'acheter les gens qui m'appartiennent.

—Qui est ce donc, Jean ? demanda madame Malicorne.

Jean Malicorne ne répondit pas à sa femme, et continuant de s'adresser à Prosper, il dit :

—Devine un peu, pour une fois.

—Est ce que cela me regarde ? fit dédaigneusement l'officier de santé.

—Plus que tu ne le crois, grand bêta ! Supposerais-tu, par hasard, que Jean Malicorne, ton père, a besoin de faire espionner les gens avec lesquels il est en relation d'affaires ? Apprends donc que, lorsqu'il s'agit d'argent, il me suffit de regarder un homme dans le blanc des yeux pour le forcer à me dire la vérité.

—Le fait est que tu es un fier homme ! dit la femme Malicorne, qui professait pour son mari une considération mêlée de respect.

—Alors, dis-moi vers qui tu as envoyé Flageolet, répliqua Prosper, cela m'évitera la peine de chercher.

Malicorne tendit l'oreille vers la cour.

—Tu vas le savoir tout à l'heure ; j'entends marcher du côté des écuries ; c'est Flageolet, sans doute. Julienne, va ouvrir la porte de communication.

V

Jean Malicorne ne s'était pas trompé.

L'homme au pantalon vert, Athanase Picou, dit Flageolet, garde champêtre de la commune de Château-Bernard, apparut à la porte de la cuisine, suivi de Julienne Malicorne.

—Entre, dit le terrible Jean, et bois un coup si tu as soif.

En même temps, il versa du vin dans un verre et le plaça devant Flageolet.

Celui-ci passa sa langue sur ses lèvres.

—Ce n'est pas de refus, dit-il. A votre santé, la compagnie !

Et il vida le verre.

—Parle, maintenant, dit Jean Malicorne.

Le garde champêtre s'essuya la bouche avec le revers de sa main et prit la parole.

—Faut donc vous dire, monsieur Malicorne, que, hier, après avoir déposé mon procès-verbal contre ces Parisiens qui viennent ici dépenser leur argent et pêcher *vo*tre poisson avec des engins prohibés, je me suis mis en quête du médecin.

— Quel médecin ? demanda Prosper.

— Celui là qui veut vous faire concurrence, monsieur le docteur.

Ce : *monsieur le docteur*, dans la bouche de Flageolet, était d'une habileté inouïe.

— Ah ! fit Prosper avec indifférence.

— Maintenant que tu sais de quoi il s'agit, tais-toi et écoute, dit Jean Malicorne.

Flageolet continua :

— C'était difficile, puisque je ne savais pas son nom et que je ne l'avais jamais vu. J'ai donc été faire un tour chez le cousin de ma femme, qui est quelque chose chez le commissaire de police, et je lui ai conté mon affaire, là, adroitement.

— Puisque ça intéresse l'autorité, qu'il m'a dit, nous allons voir sur le registre des hôtels s'il n'y a pas quelque médecin de Paris arrivé à Auxerre.

— C'est très malin, ce que tu as fait là, interrompit Malicorne, et le cousin de ta femme est un garçon intelligent ; je le recommanderai. Continue.

— A force de feuilleter, nous avons fini par trouver qu'un M. Jacques Hervey, docteur en médecine, arrivant de Paris, était descendu à l'hôtel Lafontaine. C'était-il celui que je cherchais ? Peut être que oui, peut-être que non ! Mais comme les médecins ne voyagent guère, ce devait être oui. Me voilà donc parti pour l'hôtel Lafontaine. J'avais mon plan dans ma tête.

— M. Jacques Hervey, un médecin de Paris ? que je demande.

— Il dîne, me répond la servante ; faut il l'appeler ?

— Non, que je dis ; je reviendrai un peu plus tard ; mais, pour ne point me tromper, je voudrais bien le voir un brin.

— Regardez à travers les carreaux de la salle à manger, c'est le monsieur brun qui a des moustaches et un ruban rouge à sa boutonnière. Un beau garçon !

— Et c'était lui ? fit Malicorne.

— Oui, monsieur Malicorne.

— Diable !

— Qu'est-ce qui te préoccupe ? demanda l'officier de santé à son père.

— Tu n'as donc pas entendu ? répondit celui-ci : jeune, décoré et beau garçon !

— Eh bien ?

Jean Malicorne frappa sur la table avec impatience.

— Ah ça ! s'écria-t-il, tu ne comprends rien ! S'il est jeune et décoré, c'est qu'il a du talent ; s'il porte des moustaches, c'est qu'il a sans doute appartenu à l'armée ; s'il est beau, les femmes se mettront de son côté.

Prosper eut un sourire d'une inconcevable fatuité.

— Et moi donc ? dit-il.

Et il se dressa debout, prit une pose de trois quarts, mit les pouces dans les entournures de son gilet et développa son torse, aux proportions d'athlète forain.

Madame Malicorne contemplant son fils avec tout l'orgueil d'une mère intelligente.

— Beau corps, oui ! murmura à part lui Jean Malicorne, mais de cervelle point !

— Je n'en ferai qu'un bouchée, de ce Parisien, reprit Prosper, et il sera trop heureux de me céder la place, comme l'ont fait les Leduc, les Courtois et les autres.

— S'il n'y avait que toi !... dit Malicorne.

Et s'adressant à Flageolet, qui était resté impassible, il ajouta :

— Va, mon garçon.

— Vous n'aviez dit, monsieur Malicorne, de ne pas le quitter d'une semelle, et je vous ai obéi.

— C'est très bien.

— Je me suis assis sur le banc qui est à la porte de l'hôtel, comme si j'attendais quelqu'un, et lorsque le Parisien s'est montré dehors, je l'ai d'abord suivi de l'œil pour ne pas me faire remarquer.

— Et après ?

— Après, il s'est lui-même assis à la porte du café des Halles et a fumé son cigare. Je n'ai pas bougé. Enfin, à huit heures, il est allé au bureau de la voiture d'Avallon ; j'y suis entré derrière lui. Il retenait une place pour Vermanton ; ça m'allait ; j'en ai retenu une aussi, moi. Puis nous sommes revenus, à deux pas l'un de l'autre, vers l'hôtel Lafontaine, où il est rentré et d'où il n'est plus sorti. Moi, voyant ça, j'ai été souper et je me suis couché. Ce matin, nous nous sommes retrouvés au bureau de l'Avallonnaise, rue du Pont. Il y avait là le curé et le percepueur de Vermanton ; ils

sont montés dans l'intérieur avec le Parisien. Je me suis assis à côté de Beau-Soleil, le conducteur ; ça me permettait de voir sans être vu. Il faisait une chaleur à cuire les poissons dans la rivière ; tout le monde dormait, sauf le Parisien. Ils sont solides tout de même, ces gars de Paris ! Ça ne craint ni le chaud, ni le froid ! Celui là est bronzé comme les marinières de l'Yonne, il n'a pas fermé l'œil. Nous voilà donc en Gréau, sur la montagne, descendant doucement. Tout à coup, la guimbarde à Beau-Soleil, les chevaux et les voyageurs dégringolent dans un fossé. Personne de blessé ! Quelle chance ! Ah ! si... ma pauvre bouffarde, sauf votre respect, qui a été m-se en miettes. Oh ! malheur ! que je fais, une pipe de deux sous et si bien culottée ! La voiture était démolie. Nous descendons à pied jusqu'à Vermanton, et là je vois le monsieur décoré entrer chez le notaire.

— M. Frometin ?

— Oui.

Jean Malicorne laissa échapper une sourde exclamation.

— Je prends à travers champs et je vas me mettre de l'autre côté de la route, sur la Chesnaye. De la hauteur, je voyais la maison du notaire. Si le Parisien continuait son voyage, il devait passer à mes pieds et je pouvais le suivre sans qu'il s'en doutât. J'attends une bonne demi-heure, personne ! Il y avait dans le champ le petit de la Camuzet, la sœur du grand barbu que vous connaissez bien, qui gardait ses oies. " Veux tu gagner deux sous ? que je lui dis. — Tout de même. — Alors, va-t'en chez le notaire, et tâche de savoir s'il est chez lui, et ce qu'il y fait." Voilà mon gamin parti. Il revient un quart d'heure après. " Le notaire déjeune avec un monsieur d'Auxerre, qu'il me dit, et le cocher prépare la voiture. — Merci, petiot, " Je lui donne deux sous, et je prends mes jambes à mon cou pour venir vous conter tout ça. Bien sûr que le notaire et le Parisien ne vont pas tarder à arriver.

— Sapré mille diables ! s'écria Jean Malicorne, ils se connaissent donc !

Flageolet, en homme prudent, garda le silence. Il savait qu'il est souvent utile aux faibles de ne rien voir et de ne rien entendre.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire ? demanda Malicorne fils.

Jean Malicorne était d'une humeur de boudelogue.

— Toujours ce notaire ! murmura-t-il en se levant de table ; ça finira mal !

Son fils allait l'interroger de nouveau ; il s'empressa d'empêcher une question indiscrète, en disant à Flageolet, après avoir fouillé dans sa poche :

— Tu as agi avec beaucoup d'intelligence. Voilà dix francs, et surtout motus ! Tu m'entends, n'est-ce pas ?

Le garde champêtre fit glisser sans bruit les deux pièces de cinq francs dans sa poche, et, après avoir incliné sa tête de fouine, il dit :

— Merci, monsieur Malicorne.

— Décampe, maintenant.

Flageolet allait sortir par la cour.

— Pas par là, dit Malicorne, va-t'en par le jardin : il est inutile qu'on te voie.

Madame Malicorne était dans la cour, donnant à manger à ses bêtes.

Prosper prit la parole

— Je voudrais bien savoir pourquoi tu as peur du notaire de Vermanton ? demanda-t-il à son père.

Mais Malicorne n'était point disposé à faire des confidences à son fils.

— Toi, dit-il, va dormir, et laisse-moi tranquille. Sache seulement une chose, c'est que si Fromentin et M. Hervey sont liés ensemble, cela est autrement grave que le talent, la décoration et la jeunesse de ton concurrent.

Puis il tourna le dos à son fils, prit son chapeau et s'en alla sur le port.

Dès qu'il fut dehors, son attitude et sa figure se transformèrent ; il courba ses larges épaules comme si l'âge ou la fatigue l'eût érasé, mit les mains derrière son dos, ferma à demi les yeux et prit l'air taciturne et ennuyé des vieillards : le lion cachait ses griffes, le terrible Malicorne se faisait agneau !

Il se dirigea vers son bateau ; qui était attaché dans une partie de la rivière où le courant ne se faisait pas sentir ; tout à coup, Gendronneau surgit à ses côtés.

— Il y a du nouveau, monsieur Malicorne, dit l'aubergiste à mi-voix.

— Ah !

— Oui ; il est arrivé.

—Qui ça ?

—L'autre médecin.

—Je le savais.

Gendronneau demeura stupéfait.

—Veux-tu que je te dise qui l'a accompagné ici ? reprit Malicorne.

—Dame !...

—C'est Fromentin, le notaire de Vermanton ; ils sont venus en voiture.

—Vous êtes sorcier, tout de même !

—Peut-être.

—Alors, je n'ai pas besoin de vous dire que le médecin et le notaire sont une paire d'amis ?

—Non. Si cela t'intéresse, je t'apprendrai même qu'ils ont déjeuné ensemble à Vermanton.

Gendronneau, l'officieux, se grattait l'oreille ; il avait été devancé par quelqu'un. Mais par qui ? Cela l'intriguait.

—Ecoute, Gendronneau, reprit Malicorne : à partir d'aujourd'hui, je te défends de mettre les pieds dans ma maison, et je t'ordonne de dire de moi tout le mal que tu voudras. Te voilà bien à ton aise ; même quand nous nous rencontrerons dans le pays, tu seras libre de ne pas me saluer. Comprends-tu ?

—Pas trop, dit l'aubergiste.

—Parlons d'autre chose, alors. Tu sais, au moins, que ton billet de douze cents francs échoit le 15, c'est-à-dire dans trois jours ?

—Oui, monsieur Malicorne ; mais vous m'avez promis de le renouveler.

—J'ai changé d'avis, dit froidement l'usurier en plongeant son regard terne sur Gendronneau.

Celui-ci était tout anxieux et baissait la tête sous ce regard fascinateur.

—Vous ne voudriez pas me ruiner ! s'écria-t-il avec effort.

—Pourquoi es-tu si bête ?

—Mon Dieu ! vous savez bien que je ferai tout ce que vous voudrez.

—Eh bien ! fais ce que je te dis et comprends à demi-mot. Lorsqu'on t'entendra dire du mal de moi, lorsqu'on verra que tu ne me parles plus, tu n'inspireras aucune défiance, et les langues marcheront devant toi, tu apprendras beaucoup de choses et tu viendras me les redire, pas dans ma maison, bien entendu, mais sur la rivière quand j'y serai seul à pêcher. Si tu n'es point un sot, dans huit jours tu seras bien avec le médecin et sa domestique, et...

Malicorne fit un geste de dépit comme s'il était fâché d'être contraint de développer sa pensée, puis il ajouta :

—M'as-tu compris, maintenant ?

—Oui, monsieur Malicorne.

—C'est heureux, vraiment !

—Et mon billet ? demanda timidement l'aubergiste.

—Viens ce soir me signer un renouvellement. Tu sonneras à la porte de Prosper. Bonjour.

Malicorne entra dans son bateau et le poussa au large. Son front était plissé ; il était facile de reconnaître que le personnage cherchait quelque odieuse combinaison. Il prit la longue perche avec laquelle les marinières conduisent si habilement leurs bateaux et disparut bientôt derrière les sinuosités d'un petit bois qui longeait cet endroit de la rivière.

Si quelqu'un eût été caché derrière les joncs, il eût entendu Malicorne se dire à lui-même :

—Il faut que, dans deux mois, Prosper soit marié avec Adrienne.

Qu'était-ce donc que cette Adrienne ?

C'est ce que nous saurons bientôt.

VI

L'homme, si vaillant, si intelligent qu'il soit, a parfois des jours de nostalgie et de découragement qui le font horriblement souffrir. Les causes les plus fréquentes de cet état d'affaïssement de l'esprit, de cette douleur morale, sont la solitude et l'isolement.

Le vieillard qui n'attend plus rien de la vie s'habitue facilement à cette solitude, à cet isolement : il renferme le présent dans le passé et vit de souvenirs. Mais à trente ans, le passé est encore bien jeune, le cœur a des aspirations vers l'inconnu, l'esprit a besoin d'aliments robustes, et les pensées ambitieuses assiègent le cerveau.

C'est ce qui arriva à Jacques Hervey.

L'isolement qui se faisait autour de lui l'épouvantait un peu, et sa pensée, qu'il croyait éteinte, se réveilla tout à coup avec d'inexprimables exigences ; la gloire qu'il avait répudiée, l'éclat d'un nom que son mérite pouvait rendre illustre, lui apparurent avec tous les éblouissements, toutes les satisfactions qu'ils apportent avec eux. Cependant Jacques Hervey n'était point homme à se laisser envahir par d'inutiles regrets ; il se dit que l'isolement ne durerait pas toujours, que la gloire était difficile à conquérir et plus difficile encore à conserver, que l'éclat d'un nom illustre ne valait point une existence modeste, utile et bien remplie. Il eut recours à cette suprême panacée qui guérit toutes les maladies morales : le travail, et s'y plongea avec cette ardeur et cette décision qu'il apportait dans tous les actes de sa vie. Il fit venir de Paris ses livres, ses nombreuses collections, et s'occupa de leur faire dans sa maison une place digne de ses compagnons aimés qui remplissent si bien la solitude d'un penseur et d'un savant. Tout cela lui prit une quinzaine de jours, pendant lesquels il ne sortit de chez lui que le matin, à l'aurore, pour faire de longues promenades sur les bords de l'Yonne ou pour aller à Vermanton rendre visite à ses amis Fromentin.

Cette réclusion volontaire intriguait fortement les Malicorne.

Le fils semblable à ces coqs de basse-cour qui sont sans rivaux, chantait victoire, prenaient des poses de dindon conquérant.

Le père se taisait et se demandait, à part lui, par quel moyen il pourrait entrer dans cette existence qui semblait vouloir se refuser à la publicité ; il avait rencontré plusieurs fois Jacques Hervey herborisant, ce matin, sur les bords de la rivière, et son regard avait essayé de l'espèce de magnétisation dont il se savait doué ; mais le médecin avait passé indifférent devant ce regard inquisiteur, et Malicorne avait reconnu en lui un de ces lutteurs sérieux qu'il n'est pas facile d'intimider et d'abattre.

—Oh ! j'aurai raison de toi ! s'était dit maître Jean, et je te rendrai la vie si difficile qu'il faudra bien que tu déguerpiques.

Il mit en œuvre mille petits moyens qui devaient, dans ses prévisions, irriter un homme comme le docteur Hervey et lui faire prendre en haine la résidence qu'il s'était choisie.

Par son influence, tous les fournisseurs de Château Bernard entamèrent une petite guerre contre le nouveau venu.

Le boulanger envoyait du pain brûlé ou n'en envoyait pas du tout ; le boucher faisait semblant d'oublier les commandes de la domestique du docteur Hervey, et quand celle-ci se présentait pour emporter la pièce convenue, elle avait été prise par la servante du maire, celle de l'adjoint, celle du curé ou par madame Malicorne. On se confondait en excuses, et trois jours après les mêmes scènes se renouvelaient ! La pauvre servante, une brave fille de Vermanton, en pleurait de dépit et inventait toutes sortes de combinaisons pour cacher la vérité à son maître et lui trouver à dîner.

Jacques Hervey s'aperçut, malgré les supercheries de l'honnête paysanne, de l'ostacisme qui pesait sur lui.

—Ne vous faites pas de souci, ma bonne Suzanne, lui dit-il, on veut nous prendre par la farine, mais on n'y réussira pas. Je vais me rendre à Vermanton et prier M. Fromentin de m'envoyer ses fournisseurs deux fois par semaine ; nous mangerons le pain un peu dur, mais cela m'est indifférent. On vous refuse des légumes dont tous les jardins regorgent, nous en ferons pousser dans le nôtre, qui est très grand ; cherchez un jardinier. Je prierai aussi mon ami Fromentin de m'envoyer des poules et des lapins, et dans quelques mois nous aurons une basse cour respectable et des œufs frais tous les matins.

Quand M. Fromentin apprit du docteur ce qui lui arrivait, il dit :

—C'est une guerre ridicule et stupide ; nous allons y mettre bon ordre ; mais elle se renouvellera sous une autre forme, ne vous en préoccupez pas plus que de celle-ci. Le jour où les Malicorne se dévoileront, j'interviendrai.

Suzanne, la servante, s'enquit d'un jardinier ; on lui en désigna un. Elle alla chez lui et le pria de venir mettre en état le jardin du docteur Hervey.

—J'irai demain matin, dit le jardinier.

Mais le lendemain, il ne vint point.

Elle alla chez un autre.

Celui-ci prétextait, pour refuser, que tout son temps était employé, et qu'il lui était impossible de donner une heure par jour à M. Hervey.

—Vous êtes tous des brigands ! dit Suzanne ; je saurai bien me passer de vous.

Et comme c'était une fille forte et courageuse, elle se mit à remuer la terre, à semer, à sarcler, à arroser, tant et si bien que bientôt le jardin du docteur produisit les meilleurs légumes de la contrée.

Jacques Hervey ne voulut point laisser à ses ennemis la gloire d'un triomphe passager ; il se rendit chez le maire.

Cet officier municipal était un simple cultivateur, homme faible, à peu près illettré, qui ne voyait et ne pensait que par les yeux et la cervelle de Jean Malicorne, de qui il recevait le mot d'ordre dans toutes les circonstances où l'intérêt de celui-ci était en jeu.

—Je viens, monsieur le maire, vous faire ma visite, dit le docteur Hervey ; ce pays est charmant, et j'ai l'intention d'y passer ma vie.

M. le maire de Château-Bernard était fort embarrassé.

Il se tira d'affaire en offrant à Jacques Hervey de se rafraîchir.

—Merci bien, dit le médecin, j'ai des habitudes de sobriété qu'il m'est impossible de changer. Ce qui me plaît surtout dans votre village, monsieur le maire, ajouta le docteur en souriant, c'est la façon dont on y pratique l'hospitalité. J'ai beaucoup voyagé, et nulle part je n'ai vu rien de semblable ; c'est merveilleux dans son genre ! Seulement, faites savoir à vos administrés, je vous prie, que je n'entends point me mettre en guerre contre des habitudes qui, si j'en crois ce qui m'a été dit, sont invétérées, et que j'ai pris toutes mes mesures pour n'être ni importun, ni gênant. Je désire même qu'on ne s'aperçoive de ma présence à Château Bernard que lorsqu'on aura besoin de moi.

Cette fine raillerie gênait furieusement l'édile villageois.

Ces grands yeux noirs qui le regardaient bien en face, pétillants et pleins de feu ; ce sourire dans lequel il y avait un peu de malice, mais qui ne savait pas être méchant ; cette physionomie ouverte, franche, loyale et imposante par son caractère mâle et sympathique, tout cela, et peut-être un peu le ruban rouge qui brillait à la boutonnière de son interlocuteur, intimidait le paysan et le mettait mal à l'aise. Mais il est rare que la prudence extrême de l'homme du sol ne vienne pas tout à coup à son aide quand il se croit dans une situation embarrassée. En pareille circonstance, il use d'un moyen qui, selon lui, fait diversion à toute fausse situation : il interroge au lieu de répondre.

—*C'est-y pas* que vous êtes médecin ? demanda-t-il à Jacques Hervey.

—J'ai cet honneur, répondit celui-ci, et tout à fait à votre disposition en cas de maladie.

—Oh ! je ne suis pas malade !

Jacques Hervey le regarda pendant quelques minutes.

—Pas pour le moment, dit-il ; je le connais.

Son interlocuteur cherchait une petite vengeance et crut l'avoir trouvée.

Il prit un air narquois et dit :

—Et si j'étais malade, je me ferais soigner par Prosper Malicorne, qui est un enfant du pays.

Mais il ne devait pas avoir le dernier mot.

—En ce cas, repartit le docteur Hervey du ton le plus sérieux, dites-lui qu'il prépare ses lancettes, car, avant huit jours, vous aurez une attaque d'apoplexie.

Il salua et sortit.

Le paysan était tout interloqué ; il avait grande envie de courir après le médecin pour lui demander s'il disait vrai ; mais celui-ci était déjà loin.

—C'est pour me faire peur, sans doute, murmura le maire.

Pendant qu'il se gratta l'oreille, se tâta des pieds à la tête et se rendit chez Prosper Malicorne.

Celui-ci visitait ses malades.

—Qu'est ce qu'il y a de nouveau ? demanda Jean Malicorne en voyant la mine pitoyable de son voisin.

—Il y a que je suis menacé d'une apoplexie.

—Qui t'a dit ça ?

—Le médecin ; pas votre fils, l'autre.

—Pas possible !

—Si vraiment.

—Et à quel propos ?

Le maire raconta la visite de Jacques Hervey.

—Il s'est moqué de toi et de nous, mais nous le repincerons.

—C'est peut-être un malin ; il est décoré.

—Décoré ! fit Malicorne en haussant les épaules, qu'est-ce que ça nous fait ? Est il médecin, seulement, ce M. Jacques Hervey ?

—Dame ! puisqu'il le dit !

—Belle raison !

Malicorne réfléchissait.

—Je tiens ta vengeance ! s'écria-t-il tout à coup.

—Ma vengeance !

—Oui, ta vengeance, puisqu'il s'est moqué de toi. Après ça, tu feras comme tu voudras ; ça ne me regarde pas, et je m'en lave les mains.

—De quoi donc ?

—C'est toi qui es maire et non moi, et si, plus tard, on te fait des reproches de la préfecture, si l'on te destitue, tu n'auras pas à te plaindre, tu auras été averti.

Le paysan contemplait, tout ahuri, la figure méchante de l'usurier.

—Pourquoi me destituerait-on ?

—Est ce que je le sais, moi ! Je ne suis pas maire ! Mais si je l'étais, il me semble qu'il serait de mon devoir de ne pas laisser le premier venu exercer la médecine sans savoir s'il est médecin. Lui as-tu seulement demandé ses papiers, son diplôme, à ce Parisien qui se moque des autorités ?

—Non !

—Eh bien ! va te promener et ne me romps point la tête de tes affaires. Tu en sais plus long que moi apparemment ; pourquoi viens tu me demander des conseils ? Je n'en donne jamais. Si ce monsieur n'est qu'un intrigant, tant pis pour toi. Après tout, il est peut être dans son droit. De quoi te mêles tu ? Pourquoi exigerais tu qu'il te montre ses papiers ? Voilà une singulière prétention.

Le pauvre maire suait à grosses gouttes.

—Mais, monsieur Malicorne...

—C'est peut-être l'instituteur qui t'a conté ces sornettes ? Dame ! il est savant, c'est son métier. Ecoute ce qu'il te dira.

Et, tout doucement, il mit son voisin à la porte.

Son but était atteint.

Le maire s'en alla en se demandant si l'initiative de ce conseil provenait de lui ou de Malicorne.

Il existait une telle confusion dans ses idées, Jean Malicorne avait si audacieusement parlé pour et contre, qu'il ne put résoudre la question et que, dans la crainte d'être désavoué par ce t éminent personnage, par ce tyran qui savait si bien abuser des autres et se tirer habilement des situations les plus mauvaises, il se rendit immédiatement chez l'instituteur, mais ne lui dit pas un mot des insinuations de Malicorne.

Il lui posa cette importante question des pouvoirs administratifs.

L'instituteur la résolut en faveur du maire.

—A Paris, dit-il, c'est la préfecture de police qui, tous les ans, publie la liste des médecins qui ont le droit d'exercer leur profession dans le département de la Seine ; or, en province, les maires ont toutes les attributions du préfet de police, en outre de celles qui tiennent à la municipalité proprement dite, donc, vous avez le droit, je crois, d'exiger de M. Hervey la justification de sa qualité de docteur en médecine ou d'officier de santé.

— Mais comment m'y prendre ?

—Il faut lui écrire.

—Faites la lettre, et je vais la signer. Vous l'enverrez par le garde champêtre.

La lettre fut écrite et signée séance tenante.

Pendant M. le maire de Château-Bernard était toujours fort inquiet à l'endroit de l'apoplexie dont l'avait menacé Jacques Hervey.

—Si c'était vrai ! se dit-il.

Et cette idée s'agrandissant dans son cerveau, il prit le parti de se rendre le jour même à Auxerre pour consulter un médecin un peu plus savant que Prosper Malicorne.

Nous le laisserons voyageant sur la route d'Auxerre pour revenir à Jacques Hervey.

En sortant de chez le notaire, il se dirigea vers la demeure du curé ; celui-ci se reposait à l'ombre, sous d'épais tilleuls qui ornaient son jardin.

—Monsieur le curé, dit notre ami, je me nomme Jacques Hervey, et je suis venu me fixer à Château-Bernard pour y exercer la médecine.

—J'ai entendu parler de vous, monsieur, et je suis flatté de votre visite ; je vous en remercie.

—Attendez, monsieur le curé, reprit Jacques Hervey en souriant. L'accueil qui m'a été fait ici n'est pas des plus sympathiques ; vos excellents paroissiens ont même eu l'idée assez bouffonne de m'affamer, pour me faire fuir sans doute. On dit même que votre servante est du complot, mais je ne puis le croire. Toutefois, il se pourrait que mes ennemis inconnus eussent fait entrer une pauvre fille, plus faible que mal intentionnée, dans la petite guerre qu'on organise contre moi, et je viens vous en aviser.

—Que m'apprenez-vous là, monsieur ? s'écria le vieux curé.

—La vérité ! on me refuse des aliments sous prétexte que les servantes du pays ont tout retenu à l'avance.

—Laissez moi vous répondre en vous priant de considérer ma maison comme la vôtre, et en vous offrant la meilleure place à ma table ; je ne veux plus m'y asseoir sans vous avoir pour convive. Cela dit, permettez-moi d'appeler ma servante et d'éclaircir cette affaire.

—Et moi, monsieur le curé, permettez que je refuse votre offre aimable et tout éclaircissement : je refuse l'une, parce que j'ai pris des mesures pour n'avoir rien à demander aux gens du pays ; je m'oppose à l'autre, parce que je ne veux rien savoir. Aussi bien le but de ma visite n'est-il pas tout entier dans ce que je viens de vous dire. Je vais compléter mes aveux. J'ai supposé,—et j'en suis certain maintenant,—que vous exercez de l'influence dans ce village. Eh bien ! si l'occasion s'en présente, apprenez, je vous prie, à ceux de vos paroissiens dont vous avez l'oreille, que, quoi qu'on fasse et quoi qu'il arrive, je ne quitterai pas Château-Bernard. Mon père était Catalan, ma mère était Bretonne, c'est vous dire que j'ai hérité d'eux d'un grand défaut,—qui peut être quelquefois une qualité,—l'entêtement.

—J'approuve votre résolution, dit le curé, et je suis heureux, pour mon compte, d'une énergie,—je ne dirai pas comme vous un entêtement,—qui me donne un voisin de votre valeur, et j'insiste pour que, au moins aujourd'hui, vous partagiez mon dîner.

Le docteur Hervey, qui dînait ce jour-là à Vermanton, renouvela ses excuses et prit congé.

Le curé était de bonne foi et ne subissait point l'influence des Malicorne ; ceux-ci devaient donc être promptement édifiés sur l'inutilité de leurs souterraines persécutions.

Le soir de ce jour là, vers huit heures, la voiture qui avait conduit M. le maire au chef-lieu du département s'arrêta à la porte de l'instituteur ; le cheval était en sueur.

Le maire entra comme une bombe chez son secrétaire.

—Monsieur Mennegault, lui dit-il, j'espère que vous n'avez pas envoyé chez M. Hervey la lettre de ce matin ?

—Mais si, monsieur.

—Oh ! quel malheur !

Nous renonçons à exprimer tout ce qu'il y avait de regret et de dépit dans cette exclamation.

—N'était-ce pas votre ordre, monsieur le maire ? demanda l'instituteur.

—Si, mais...

—Mais, quoi ?

—Cet homme est plus que médecin, il est sorcier !

—Qui vous a dit cela ?

—C'est le docteur Briand, d'Auxerre.

—Vous êtes donc allé le consulter ?

—Oui.

—A propos de la lettre ?

—Non. Et voici ce qu'il m'a dit : " Avec un médecin aussi remarquable que le docteur Hervey, vous n'avez pas besoin de venir me consulter, il en sait plus long que moi.—Et Prosper Malicorne ? lui ai-je demandé.—C'est un âne bête, il n'est même pas digne de porter la trousse du docteur Hervey. "

—Diable ! fit le prudent instituteur, voilà une chose qui n'est pas bonne à répéter tout haut.

—Oui, c'est vrai ; vous avez raison, Mennegault.

Et, dans la crainte d'en trop dire, il rentra chez lui.

Mais là attendait un nouveau déboire.

Le docteur Hervey avait reçu la fameuse missive, et il avait répondu en envoyant son acte de naissance, son diplôme de l'école de Strasbourg, sa nomination d'aide-major, ses états de service et son brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

Pour la première fois de sa vie, M. le maire de Château Bernard douta de la haute sagacité dont, jusque-là, il avait cru que son compère Jean Malicorne était doué, et il se promit d'être plus circonspect à l'avenir.

Mais quelle puissance pouvait avoir cette promesse à côté de la ruse, de l'audace et de l'influence de l'ancien conducteur de trains de bois ?

VII

Dès les premiers jours de son installation dans sa maison, le docteur Hervey avait reçu la visite de l'aubergiste Gendronneau, qui était venu lui faire des offres de services pour du vin, des liqueurs et du poisson.

Jacques Hervey, qui se souvenait de sa première entrevue avec Gendronneau et qui ne pouvait voir en lui autre chose qu'un émissaire envoyé par les Malicorne, refusa net et sur un ton qui aurait dû décourager l'aubergiste ; mais celui-ci revint à la charge.

—Les affaires vont mal, dit-il ; j'ai perdu mes pensionnaires, de braves messieurs de Paris qui faisaient marcher mon auberge, et que les tracasseries de M. Malicorne et du garde champêtre ont fait fuir. Je me trouve avoir deux feuillettes d'excellent vin vieux des Riceys ; si monsieur le docteur voulait me les acheter, il me rendrait un bien grand service.

Au nom de Malicorne. Jacques Hervey avait ouvert l'oreille.

—Que n'allez-vous offrir votre vin à M. Malicorne ? Il est fort riche, dit-on, et ne refusera pas de vous obliger.

Gendronneau crut que le docteur Hervey donnait dans le piège qu'il lui tendait.

—Lui ! s'écria-t-il, c'est un vieux pingre, un grippe-sou, un fripon ! Il est sans pitié pour les pauvres gens et s'est enrichi par un tas de coquinerics qui auraient dû le mener aux galères. Aujourd'hui, il est millionnaire et ne craint plus rien : on ne touche pas aux gens riches ! Et pour quelques écus que je lui dois, il me menace de me mettre à la porte de mon auberge.

—Oui-da ! pensa à part lui Jacques Hervey, voilà un drôle qui me prend pour un sot !

Et, s'adressant à Gendronneau, il lui dit :

—Monsieur Gendronneau, je ne suis point ennemi d'une honnête gaieté, et j'aime les plaisanteries spirituelles, un peu gauloises même ; mais la vôtre passe toutes les proportions. Apprenez une chose, et tâchez surtout de ne pas l'oublier, c'est que je sais lire aussi couramment sur la figure d'un homme comme vous que dans un livre ; or, votre figure me dit que vous mentez audacieusement. En voilà assez. Retournez vers ceux qui vous envoient, et dites leur bien que le moyen est usé et qu'il faut autre chose pour gagner ma confiance et s'introduire dans ma maison. Buvez frais, monsieur l'aubergiste, mais ne jouez pas la comédie, vous n'y avez aucune vocation.

—Diable d'homme ! murmura Gendronneau en regagnant tout penaud son logis, il n'y a pas moyen de le mettre dedans !

Irrité de ces succès, Malicorne, mis au courant de cette conversation par l'aubergiste, prit le parti d'agir sur Suzanne, la servante, l'utile auxiliaire de Jacques Hervey.

Toutes ces filles sont intéressées, se dit-il, et j'en aurai raison avec de l'argent.

Il se trompait encore cette fois.

Suzanne était très attachée à son maître, et pour rien au monde n'eût voulu le quitter.

Chaque fois qu'elle passait devant la porte de l'aubergiste, Gendronneau lui faisait des compliments, et Suzanne, qui n'était point fâchée d'entendre dire qu'elle était avenante et belle, souriait et montrait ses dents blanches.

Un jour, ce fut madame Gendronneau qui l'aborda.

—Eh ! bonjour, jolie Suzon, lui dit elle, j'ai un beau fromage et de la crème aussi fraîche que votre œil ; ne les voulez-vous point pour votre monsieur ?

—Si fait, dit Suzanne, si vous voulez me les vendre.

—Entrez, nous allons arranger ça.

Suzanne entra.

Prosper Malicorne, caché dans la salle de billard, écoutait la conversation.

Madame Gendronneau commença par verser dans deux verres un peu de vin cuit et en offrit à Suzanne.

—C'est moi qui l'ai fait, dit-elle, c'est une vraie liqueur de demoiselle.

Il est tellement d'habitude, dans la campagne bourguignonne, de s'offrir de ces sortes de régalis que Suzanne n'osa point refuser.

—Il a l'air d'un bien brave monsieur, votre maître, et gentil tout plein.

—Oh ! oui, dit Suzanne.

—C'est une bonne place que vous avez là ?

—Très bonne : deux cent quarante francs de gages par an et pas trop d'ouvrage.

—Ah ! jour de Dieu ! mais c'est pour rien. Je donne ça à ma servante, qui ne sait que laver la vaisselle, cirer les souliers, servir à table et faire les lits. Vrai, vous méritez mieux que vingt francs par mois, et, si vous voulez, je me charge de vous en faire obtenir trente.

—De M. Hervey ? demanda Suzanne, qui ne devinait point encore l'intention de madame Gendronneau.

—Dame ! peut-être bien, s'il tient à vous ; sachant qu'une autre personne vous les offre, peut-être vous les offrira-t-il lui-même.

—Une autre personne ?

—Oh ! très comme il faut, et chez laquelle il y aurait moins encore à travailler.

—Comme ça, il faudrait quitter M. Hervey ?

—Oui.

Suzanne prit son panier.

—Merci, madame Gendronneau, dit-elle, je ne suis point intéressée ; j'aime mieux gagner deux cent quarante francs chez M. Hervey que trois cent soixante chez M. Malicorne. Bien le bonjour.

Et elle se sauva.

—Et votre crème, ma petite ! cria madame Gendronneau.

Mais Suzanne était déjà loin.

Jusqu'alors le docteur Hervey était resté sans clientèle. Un fait, en apparence insignifiant, vint changer cette situation.

En descendant la rivière de l'Yonne, et à un kilomètre de Château-Bernard, il existait une très belle maison bourgeoise, entourée d'un immense jardin clos de murs. Plusieurs fois, se promenant sur les bords de la rivière, Jacques Hervey avait remarqué cette délicieuse habitation. Un jour même, des cris joyeux l'avaient involontairement attiré vers la grille, et, à travers des massifs d'arbustes et des caisses de fleurs, il avait aperçu se roulant et jouant sur le gazon, deux petits enfants et une charmante jeune femme, leur mère. Ce groupe était d'un effet ravissant ; il plongea Jacques Hervey dans une profonde rêverie. Malgré lui, sa solitude lui revint à la pensée, et un soupir de regret s'échappa de ses lèvres. Une voix d'homme se fit entendre, et le médecin, honteux de sa curiosité, s'empessa de continuer sa promenade, rêvant toujours de ces beaux enfants rieurs et de cette jeune femme qui se mêlait à leurs joyeux ébats.

La maison appartenait à M. Laroche, un riche marchand de bois, le rival, comme fortune, de Jean Malicorne ; mais la sienne était due au travail, à l'intelligence, à l'activité, à la probité la plus absolue, et cette différence avait créé entre lui et Malicorne un mur infranchissable. La jalousie et l'envie, qui étaient dans le tempérament de Malicorne, l'avaient poussé, pendant plusieurs années, à une guerre de sauvage contre M. Laroche ; il avait mis tout en œuvre pour ruiner le crédit et la considération du marchand de bois. Heureusement pour celui-ci, il était de fer, et les dents de Jean Malicorne ne purent l'entamer. Au surplus, la position exceptionnelle de M. Laroche le

mettait à l'abri des petites infamies du tyran de Château Bernard. Il exploitait de grands bois dont il était propriétaire ou fermier, et expédiait ces bois vers Paris ; ses relations avec les habitants du chef-lieu de la commune étaient complètement nulles. Il ne faisait que de courtes et rares apparitions dans le village, et l'on pouvait affirmer que, depuis plus de dix ans, il ne l'avait pas traversé dans son entier. Son industrie lui permettait d'utiliser beaucoup de bras et de rendre de grands services à la population, de faire du bien même ; et il le faisait sans faste, sans ostentation, sans bruit, sans arrière-pensée. De ses voisins, des habitants du village et de leurs petites passions, il ne s'occupait guère, ne disait du mal de personne, était bon, obligeant, affectueux, et passait sa vie au milieu de sa famille, en voyage ou avec quelques amis, étrangers au pays, qu'il réunissait le plus fréquemment possible dans sa maison. Les gros bonnets du village jaloussaient ce genre de vie, cette grande indépendance, cette fortune dignement acquise, mais il s'en moquait comme d'une noix vidée et suivait tranquille et heureux, la voie qu'il s'était tracée.

Un matin, une des domestiques de M. Laroche s'en vint sonner à la porte de M. Prosper Malicorne.

— Que voulez-vous ? dit brutalement celui-ci en reconnaissant la servante du marchand de bois

— Ah ! monsieur, je souffre horriblement d'une dent, et je viens vous demander de l'arracher

— Est-ce que vous n'êtes pas domestique chez M. Laroche ?

— Si, monsieur.

— Eh bien ! allez trouver son médecin à Vermanton ; moi, je n'arrache les dents que de mes clients.

— Mais, monsieur, je vous payerai !

— Allez à Vermanton.

— C'est impossible, madame est seule à la maison...

— Allez au diable, alors.

Prosper Malicorne mit la pauvre fille à la porte.

Elle revint toute pleurante à la maison de son maître, et dit à madame Laroche ce qui lui était arrivé.

— Je voudrais bien, Rose, vous faire conduire à Vermanton, mais tout le monde est dans les bois ; prenez patience jusqu'à ce soir.

— Ah ! madame, que je souffre !

— Attendez donc, reprit madame Laroche après un instant de réflexion, est-ce qu'il n'y a pas un second médecin à Château Bernard ? Je suis bien certaine d'avoir entendu dire qu'un docteur de Paris était venu s'y établir.

— Madame veut-elle me permettre de retourner au bourg ?

— Certainement, Rose. Vous irez au bureau de la poste, et là on vous dira où demeure le nouveau médecin.

C'est ainsi que Jacques Hervey commença sa clientèle.

— Monsieur, lui dit la servante, je suis domestique chez M. Laroche, le marchand de bois qui demeure au port Michaud, en descendant la rivière.

— Ah ! oui, cette jolie maison dont la façade est à moitié cachée par des massifs d'arbres, avec une grille qui donne accès sur l'Yonne ?

— C'est cela, monsieur ; et je viens vous supplier de m'arracher une dent malade.

— Vous n'avez pas besoin de me supplier pour si peu de chose, mon enfant, dit Jacques Hervey en souriant, asseyez-vous.

Il prit sa trousse et extirpa la dent.

— Voilà qui est fait, dit-il.

— Ah ! monsieur, s'écria la servante, vous valez mieux que M. Malicorne.

Jacques Hervey, par dignité, ne crut pas devoir demander la cause de cette exclamation.

— Combien vous dois je, monsieur ? demanda Rose.

— Rien, mon enfant.

— Bien vrai ?

— Bien vrai ! répéta le docteur Hervey.

Quand madame Laroche vit sa servante revenir, toute souriante, elle devina ce qui était passé.

—Eh bien ! Rose, comment est-il, ce nouveaux médecin ?

—Ah ! madame, un beau monsieur, l'air très comme il faut, doux, souriant et très adroit.

—Est-il jeune ou vieux ?

—Oh ! jeune ! avec des grands yeux comme ça (elle montrait son doigt), de jolies, moustaches noires et une main petite et blanche comme... celle de madame. Et puis il a comme qui dirait un morceau de ruban rouge à sa boutonnière.

—Jeune ! décoré ! et médecin à Château-Bernard ! voilà qui est étrange, pensa madame Laroche. Et combien vous a-t-il demandé ? ajouta-t-elle tout haut.

—Rien, madame.

—J'espère que vous lui avez offert de le payer ?

—Oui, madame ; mais il a refusé mon argent et m'a reconduite jusqu'à la porte avec un beau sourire. Ah ! ma foi, j'avais envie de l'embrasser !

—Parce qu'il est beau garçon ?

Rose rougit.

—Oh ! non, madame.

Lorsque, le soir, M. Laroche rentra chez lui, sa femme lui apprit ce qui était arrivé à la servante.

—Ce Prosper Malicorne est une brute, dit M. Laroche ; malheureusement son père exerce une réelle influence à Château-Bernard, et je crains bien que le nouveau médecin ne soit contraint d'abandonner la partie, comme l'ont fait ses devanciers.

—Mais cette tyrannie est intolérable ! As-tu déjà entendu parler de ce M. Hervey ?

—Oui ; je crois même l'avoir aperçu le long de l'Yonne. Il est fort distingué et très sympathique d'aspect.

—Jeune ?

—C'est un homme de trente ans environ.

—Rose prétend qu'il est décoré.

—Je n'ai pas remarqué cela ; mais s'il est décoré, c'est une preuve qu'il a de la valeur comme médecin. J'ai envie d'aller lui rendre une visite.

—Tu feras d'autant mieux qu'il n'a voulu accepter aucun argent de Rose, et que cette fille ayant dit qu'elle était à notre service, nous sommes un peu ses obligés.

—Eh bien ! j'irai demain, après déjeuner, à Château Bernard. Tu feras dire à Pierre qu'il attelle. Je ne me suis jamais vengé des scélératesses de Jean Malicorne parce que j'étais assez fort pour n'avoir rien à craindre de lui ; mais, aujourd'hui, si le concurrent de son fils est l'homme que nous supposons, je me ferai un vrai plaisir de jouer un bon tour au vieux misérable en recommandant M. Hervey.

—Je t'approuve, dit madame Laroche, non parce que ce sera une vengeance, mais parce que ce sera juste et bon.

—Je ferai même mieux, ajouta M. Laroche, enchanté du bon esprit qu'il trouvait chez sa femme : comme il me paraît impossible que ce médecin soit un aventurier, je l'inviterai à dîner pour un jour de la semaine. S'il est bon compagnon, aimable homme, nous trouverons en lui une agréable compagnie pour les soirées d'hiver, qui sont parfois un peu tristes. Le veux-tu ?

—De grand cœur. Aussi bien n'est-il point indifférent, quand on a des enfants de trouver tout près de soi un médecin capable. J'ai pleine confiance dans le nôtre, mais il demeure à sept kilomètres d'ici, et, dans un cas pressant, c'est bien loin.

—Alors, c'est convenu, dit M. Laroche, je l'inviterai pour jeudi.

VIII

A Paris, où chacun vit pour soi et chez soi, très indifférent aux souffrances d'autrui, surtout lorsqu'elles sont inconnues, on ne se préoccupe des nombreuses épidémies qui surgissent à chaque saison et qui font un si grand nombre de veuves et d'orphelins que lorsqu'elles se présentent au foyer domestique ; mais au village, où la vie privée n'existe pas, tant les maisons sont de verre, tant, comme on dit vulgairement, les murs ont des oreilles, ces épidémies sont des deuils publics, des calamités dont on ne peut jamais fuir la vue.

Le lendemain du jour où nous avons laissé M. et madame Laroche conversant ensemble, un fléau terrible : le choléra ! s'abattait sur les communes riveraines de l'Yonne depuis Vermenton jusqu'à Champs.

A huit heures du matin, deux enfants et un homme de soixante ans mouraient à Château-Bernard, frappés par l'épidémie ; à midi, on comptait, dans le village, trente-cinq malades. Un des premiers atteints avait été la fille aînée de M. Laroche, une belle enfant de dix ans. La mère était folle de douleur devant l'état désespéré de sa fille, dans un état qui s'aggravait encore à chaque minute.

En un clin d'œil, le cheval fut attelé à la voiture, et M. Laroche parcourait avec une rapidité vertigineuse la distance qui le séparait du bourg.

Les commères, sur leurs portes, causaient déjà de la peste qui, disaient-elles, s'était abattue sur le village. Les plus craintifs s'étaient enfermés chez eux, croyant ainsi fuir le danger. On rapportait des champs, sur une civière, un homme qui avait été pris du choléra en travaillant dans les vignes.

M. Laroche sauta plutôt qu'il ne descendit de sa voiture et entra chez Jacques Hervey.

—Monsieur, lui dit-il sans prendre le temps de saluer, venez, ma fille se meurt.

Tout le monde sait qu'il n'existe point de pharmaciens dans les campagnes, et que les médecins de village sont à la fois médecins et pharmaciens.

—Quel âge a votre fille, monsieur ?

—Dix ans !

—Les symptômes de sa maladie ?

—Vomissement, dysenterie, teintes verdâtres sur le corps.

—Depuis combien de temps ?

—Une heure environ.

Le docteur Hervey prit une boîte qui contenait différentes fioles, et monta dans la voiture.

—De toute la vitesse de votre cheval, monsieur s'il vous plaît.

M. Laroche n'avait pas besoin de cette recommandation.

En traversant le village, Jacques Hervey vit le vigneron qu'on ramenait chez lui sur une civière.

—Cet homme a le choléra, dit-il ; il sera mort avant une demi-heure.

M. Laroche pâlit.

—Est-ce donc aussi la maladie dont ma fille est atteinte ?

—Oui, monsieur.

—Le danger est le même que pour cet homme ?

—J'espère, monsieur, que nous arriverons à temps.

—Et dans ce cas ?

—Je vous réponds de sauver votre enfant.

Malgré la panique qui régnait dans le village, dix minutes plus tard tous les habitants savaient que M. Laroche était venu en toute hâte chercher le nouveau médecin : l'un des siens était donc atteint de la terrible maladie. Jean Malicorne ne fut pas le dernier à l'apprendre, et un éclair de haine traversa son immobile regard.

M. Laroche et le docteur Hervey étaient arrivés au port Michaud.

Le père entraîna le médecin, et ils entrèrent tous les deux dans la maison.

—Ah ! monsieur, s'écria madame Laroche tout en larmes, sauvez ma fille.

Le médecin contempla l'enfant, et, avec ce bon sourire qui lui était habituel, il dit à la mère :

—Espérez, madame !

Il prit une des fioles, versa de son contenu une cuillerée environ, et la fit avaler à l'enfant.

Puis, pendant une demi-heure, il frictionna la poitrine et le ventre de l'enfant avec un liquide qu'il prit dans sa boîte, et il renouvela la cuillerée de breuvage, frictionna de nouveau pendant le même espace de temps et fit avaler une troisième cuillerée.

Pendant tout ce temps, pas un mot, pas un bruit ne s'étaient fait entendre dans la chambre.

—Eh bien ! monsieur ? demanda la mère tout anxieuse.

—Il y a une heure, répondit Jacques Hervey, je vous ai dit : "Espérez, madame" ; et maintenant je vous dis : Soyez joyeuse, votre fille est sauvée !

Une mère peut seule comprendre la joie qu'éprouva madame Laroche en entendant ces paroles.

Dans son enthousiasme, elle prit les deux mains de Jacques Hervey et les embrassa.

—Oh ! madame, dit-il, vous allez me donner de l'orgueil.

—Je viens de contracter une grande dette envers vous, monsieur, dit à son tour M. Laroche, mais j'espère pouvoir m'acquitter un jour.

—Je crois, au contraire, monsieur, que c'est moi qui serai votre débiteur. Mais ne parlons plus de cela. Pouvez-vous me faire reconduire chez moi en voiture ?

—Tout ce que vous voudrez.

Jacques Hervey laissa ses prescriptions et promit de revenir le soir.

—Cette visite n'est qu'une satisfaction que je veux vous donner, dit-il, car je suis sûr de la guérison radicale de l'enfant.

Il rentra au plus vite chez lui.

Durant le trajet, il vit trois ou quatre paysans qui le regardaient curieusement et semblaient vouloir l'interroger. A la porte de Gendronneau, il rencontra Prosper Malicorne, pérorant au milieu d'un groupe ; ses auditeurs ne paraissaient rien moins que rassurés.

—Attelez vite le cheval à la voiture, ma bonne Suzanne, dit-il à la servante, je pars pour Vermanton. Je crains que l'épidémie ne se soit étendue jusque-là.

Il franchit en vingt cinq minutes les six kilomètres qui le séparaient de ses amis.

Le bruit de sa voiture attira madame Pauline Fromentin à sa fenêtre.

—Soyez le bienvenu, monsieur le docteur, lui dit-elle ; vous déjeunez avec nous ; je fais mettre votre couvert.

—Impossible, chère madame, répondit-il. Où est votre mari ?

—A l'étude.

—Excusez-moi, je suis pressé.

Il entra chez le notaire.

—Mon cher ami, lui dit-il, le choléra vient de se déclarer à Château Bernard d'une façon très grave.

—Je le sais, répliqua M. Fromentin, et vous me voyez un peu soucieux pour ma femme, je ne sais comment lui apprendre que la même épidémie règne ici. J'ai envie de l'emmener à Auxerre chez une de mes parentes ; mais si je lui dis la cause de ce départ, elle ne voudra pas me quitter.

—C'est pour cela que je suis venu. Gardez votre femme avec vous, ne quittez point Vermanton, et vivez comme par le passé sans rien changer à vos habitudes : je répons de votre vie et de la sienne. Si l'un de vous éprouve la moindre indisposition, qu'il boive trois cuillerées à café, espacées d'heure en heure de la liqueur que voici, et n'ayez nulle crainte, ni pour madame Fromentin ni pour vous. En cas d'appréhension trop grande de madame Fromentin, envoyez moi chercher ; mais, je vous le répète, soyez sans inquiétude.

—Vous êtes certain, mon ami, qu'il n'y a pas de danger pour ma femme à rester ici ?

—Avec ceci, je vous l'affirme. Vous savez que j'ai habité la Guyane, la terre classique de la peste, du vomito negro, de la fièvre jaune, du typhus et du choléra, toutes choses qui se ressemblent furieusement. Eh bien ! là, je me suis inoculé toutes ces maladies, les unes après les autres, et je me suis assuré par moi-même de la valeur de ce médicament.

—Vraiment ! vous avez fait cela ?

—N'était-ce pas mon devoir ? dit simplement Hervey, comme s'il eût été étonné de la question de son ami.

—C'est mieux que du devoir, c'est de l'héroïsme ! Mais vous ne repartirez pas avant de déjeuner.

—Je repartirai tout de suite. Je dois être à Château Bernard et non ailleurs. A propos, connaissez-vous M. Laroche qui demeure au port Michaud, à un kilomètre de Château Bernard ?

—Oui ; c'est un galant homme et un homme de bien.

—Merci ! A bientôt, cher ami. Présentez mes excuses à madame Fromentin, et dites-lui que je ne lui pardonnerais jamais si elle doutait de ma parole.

—Elle n'en doute pas, mon bon docteur, dit une petite voix flûtée dans l'entre-bâillement de la porte, et je vous remercie d'avoir pensé à vos amis.

—Tu nous écoutais donc ? demanda M. Fromentin à sa femme.

—Non, mais j'ai entendu tout de même. A bientôt, cher docteur ; je fais mieux que vous aimer, je vous admire !

Jacques Hervey revint à Château Bernard avec la même rapidité qu'il en était parti.

Son premier soin fut de se mettre à la disposition du maire pour soigner gratuitement tous les pauvres du village atteints de l'épidémie.

—Faites établir une ambulance à la mairie, dans une grange, où vous voudrez, et, aidé de quelqu'un de bonne volonté, je soignerai tous vos malades.

—Et vous les guérirez ?

—Je guérirai tous ceux qui ne seront pas dans un état désespéré.

—Mais personne ne voudra se laisser emporter hors de sa maison !

—Eh bien ! dit Jacques Hervey, venez avec moi ; votre qualité de maire vous donne le droit d'entrer partout ; nous visiterons toutes les pauvres habitations, et quand nous y trouverons un malade, je lui donnerai mes soins.

Le maire hésitait et ne répondait pas.

Le docteur Hervey se mépît sur la cause de cette hésitation.

—Craindriez-vous la contagion ? demanda-t-il.

—Dame !...

L'idée ne lui en était pas venue jusqu'alors, mais il s'y accrochait, ne voulant pas avouer au médecin que ce qu'il redoutait le plus, c'était la colère de Malicorne.

—Je répons de votre vie ! Songez, monsieur, que vous êtes magistrat, le premier de la commune, et que votre devoir vous oblige à faire ce que je vous demande.

Le maire avait pris enfin une détermination.

—Eh bien ! non, là ! c'est impossible ! dit-il tout à coup.

—Ah ! race maudite ! race de poltrons et de lâches ! s'écria Hervey exaspéré. Dieu t'avait faite pour regarder le ciel, et tu préfères rester courbée vers la terre ! Le législateur t'a fait citoyen, et tu conserves les instincts égoïstes du serf ! Demain, il y aura cinquante veuves et cent orphelins dans ce village. Que leur répondrez-vous quand les unes viendront demander leurs maris et les autres leurs pères ?

Les yeux du médecin lançaient des flammes.

L'homme se réveilla chez le paysan ; le vieux sang gaulois parla en lui.

—Monsieur le médecin, dit-il, je ne vous comprends pas très bien, mais je ferai ce que vous voudrez ; marchons.

A la porte ils trouvèrent Jean Malicorne.

Sa haute taille s'était redressée, ses larges épaules se développaient dans leur puissante carrure ; ses yeux froids, incisifs, immobiles, contemplaient avec leur tenace fixité le malheureux maire dont la figure s'empourprait sous ce regard fatidique.

Malicorne ressemblait au génie du mal.

Le maire s'arrêta comme fasciné.

—Hâtons-nous, monsieur, dit Jacques Hervey, chaque minute qui se passe aggrave le danger.

En ce moment il aperçut Malicorne.

—Ah ! je comprends, ajouta-t-il. Celui-là vous domine, et vous tremblez devant lui ! Eh bien ! j'irai seul !

Il fit quelques pas et se trouva en face d'une femme qui pleurait sur le seuil de sa porte.

—Pourquoi pleurez-vous, ma brave femme ? demanda le docteur Hervey.

—Ah ! mon bon monsieur, répondit-elle, mon mari va rendre l'âme !

—Voulez-vous que je le soigne ? Peut-être pourrais-je le sauver.

—Vous êtes donc médecin ?

—Oui.

—C'est que notre médecin, c'est M. Malicorne, et il ne serait point content tout de même si nous en prenions un autre.

—Vous préférez laisser mourir votre mari à mécontenter M. Malicorne ?

—A la grâce du bon Dieu !

—Pauvres gens ! murmura Jacques Hervey. Comment vaincrai-je cette résistance ?

Il crut avoir une inspiration heureuse et courut chez le tambour de ville.

—En pareille circonstance, pensa-t-il, tout est permis, et les scrupules sont hors de saison.

—Prenez votre caisse, dit le médecin, et allez lire cet avis dans toutes les rues du village.

En même temps il écrivit quelques lignes sur un feuillet de son carnet, qu'il déchira et remit au crieur public. Celui-ci le prit et lut ce qui suit :

— Le docteur Hervey offre de donner ses soins, gratis, aux habitants malades de Château Bernard, pendant toute la durée de l'épidémie cholérique. ”

— C'est bien, monsieur, dit le tambour de ville, je pars dans cinq minutes.

Jacques Hervey rentra chez lui un peu plus tranquille ; il avait la conscience d'avoir accompli un devoir.

Le tambour de ville quitta son tablier de sabotier, prit sa caisse et partit.

Au moment où il sortait de chez lui, il rencontra Jean Malicorne.

— Où vas-tu, Patouillet ? demanda l'usurier.

L'homme, sans mot dire, mit dans la main de Jean Malicorne l'avis qu'il était chargé de publier, et, assujettissant sa caisse sur sa cuisse, il s'appêta à faire le roulement ordinaire.

— Tu es bien pressé, mon garçon, fit observer Malicorne.

— C'est que la chose est pressante, monsieur.

— Oui-da ! Eh bien ! veux-tu, mon garçon, que je te donne un bon avis, à toi qui es chargé si souvent d'en transmettre aux autres ?

— Je veux bien, monsieur Malicorne.

— Combien te rapporte ta place de tambour de ville ?

— Quatre-vingts francs par an, sans compter l'affichage et les avis particuliers.

— Et tu y tiens, n'est-ce pas ?

— Dame ! vous comprenez, j'ai deux enfants, et les sabots ne rapportent guère !

— Eh bien ! rentre chez toi et allume ta pipe avec ce papier. Crois-moi, c'est un bon conseil que je te donne là.

— C'est bon, monsieur Malicorne, c'est bon ! J'ai compris.

— Ça prouve en faveur de ton intelligence, mon garçon.

— Cependant, il y a une difficulté.

— Laquelle ?

— C'est que j'ai reçu cinq francs.

— Cinq francs ! s'écria l'avare, tu ne mens pas, au moins ?

L'homme leva la main en l'air.

— Je le jure, monsieur Malicorne.

— C'est un bon métier que le tien !

— Oh ! tout le monde n'est pas généreux à la façon de M. Hervey.

— Tu crois ? Eh bien ! voici cinq francs comme ça tu ne perdras rien.

— Merci bien, monsieur Malicorne ; mais comment m'y prendrai-je pour les rendre moi-même ? cela n'est pas facile, hein ?

Malicorne réfléchit un instant.

— Enveloppe la pièce blanche dans le papier et fait porter le tout chez M. Hervey par Pierrot, ton fils. Tu sais où demeure le Parisien ?

— Oui, monsieur Malicorne.

— Surtout prends garde à ta langue !

Cinq minutes plus tard, un enfant de dix ans, aux cheveux jaunés par le soleil, à la figure toute barbouillée, remettait à Suzanne un papier chiffonné renfermant une pièce de cinq francs.

— Qu'est ceci ? demanda le docteur Hervey, en recevant le pli sali par les doigts de l'enfant.

La pièce d'argent roula sur le parquet.

Il la ramassa un peu surpris et jeta les yeux sur le papier : c'était la feuille qu'il avait détachée de son carnet.

Il éprouva quelque chose comme un mélange de rage, de désespoir et de vengeance ; mais cette sensation fut de courte durée.

— Eh bien ! non ! s'écria-t-il, je ne céderai pas ! Et nous verrons si ce rustre enrichi sera vainqueur jusqu'au bout !

L'arrivée inattendue d'un des personnages de ce récit allait changer les conditions de la lutte.

IX

Ce personnage n'était autre que M. Laroche.

En le voyant entrer dans son cabinet, Jacques Hervey crut à une aggravation dans l'état de l'enfant, et il éprouva la plus douloureuse de toutes les angoisses : s'il s'était trompé, s'il avait trompé un père de famille ! C'était bien autrement grave à ses yeux que l'animosité de Malicorne !

— Comment se trouve votre fille, monsieur ? lui demanda-t-il vivement.

— Très-bien, docteur. Si bien qu'à son réveil elle a demandé à manger et à se lever. Aussi n'est-ce point elle qui motive ma visite, mais bien vous.

— Moi ?

— Vous-même, monsieur. Je vous ai dit, ce matin, que j'espérais pouvoir m'acquitter un jour envers vous de la guérison miraculeuse de mon enfant ; je ne croyais pas l'occasion si proche. Je veux commencer dès aujourd'hui.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Dans toute autre occasion, j'entrerais dans de longs détails qui vous expliqueraient ma démarche, — nous y reviendrons un jour ; — en ce moment, les instants sont précieux, et il faut aller droit au fait. Jean Malicorne est mon ennemi, je sais qu'il est aussi le vôtre. Il m'a fait, pendant dix ans, une guerre abominable ; j'étais fort et n'avais besoin de personne, il n'a pu m'abattre. Dans l'intérêt de son fils, il a dû entamer contre vous une guerre d'une autre nature, plus dangereuse encore, parce que vous avez besoin de tout le monde. Vous y succomberiez comme ont succombé trois ou quatre de vos confrères qui avaient eu l'idée de venir s'établir ici. J'ai résolu qu'il en serait autrement. J'espère que votre grand mérite et mon concours seront suffisants pour cela. Ce n'est point, monsieur, ma protection que je viens vous offrir ; vous ne me croyez pas, j'espère, capable d'une pareille impertinence ; un homme comme vous n'a pas besoin d'être protégé. C'est l'union d'un savant que l'on persécute, et d'un homme qui se croit assez puissant pour opposer un contre-poids à cette persécution que je vous propose. L'acceptez-vous ?

— Ah ! monsieur, s'écria Jacques Hervey, très ému de cette marque de sympathie, vous avez une manière d'acquitter vos dettes qui doit vous faire bien des amis.

— Et des ennemis aussi, dit M. Laroche en souriant ; mais de ceux-ci je ne me préoccupe guère, ne les craignant pas. Vous acceptez, c'est convenu ; mais cette ligne serait puérile si, dès ce moment, elle ne se traduisait pas par des faits. J'occupe environ cinquante ouvriers qui habitent le bourg. Voulez-vous être leur médecin, et, à titre de rémunération de vos soins, accepter de moi la somme annuelle de deux mille francs, et cela sans compter la clientèle de ma maison ?

Le docteur Hervey serra la main de M. Laroche.

— Vous n'avez jamais douté de ma réponse ! lui dit-il.

— Oh ! tenez pour certain que, dans ce marché, c'est encore moi qui suis votre obligé.

— Voilà qui me paraît difficile à prouver.

— Et cependant je vais le faire. Je paye mes ouvriers au mois ; comme ce sont de bons travailleurs et des pères de famille, je les paye même en cas de maladie, ce qui arrive souvent à cause des accidents. Evitez, par vos soins, à chacun d'eux, un chômage de dix jours par an, et, au lieu de faire un sacrifice, je réaliserai un gain. Etes-vous convaincu, monsieur le docteur ?

— Je suis un mauvais calculateur, monsieur Laroche, mais je sais une chose, c'est que la haine de Malicorne m'a procuré le plus grand bien qu'un homme puisse envier sur terre : de grandes et sincères amitiés, la vôtre et celle de M. Fromentin.

— Le notaire de Vermanton ?

— Oui.

— Je le tiens en haute estime, et tous les honnêtes gens professent à son égard la même opinion que moi. Maintenant, docteur, que nous sommes d'accord, partons ; vos fonctions vont commencer tout de suite ; il me manque cinq ouvriers aujourd'hui, je crains qu'ils ne soient atteints du choléra.

— C'est par là qu'il fallait débiter ! s'écria le médecin, conduisez-moi bien vite chez eux.

Les deux nouveaux amis sortirent.

—Nous allons probablement rencontrer quelques résistances, dit M. Laroche, mais ne soufflez mot et laissez-moi agir ; il n'est pas un de mes hommes que je ne connaisse sur le bout du doigt.

Dans la première maison où ils entrèrent, le père était mort, la femme agonisait ; l'aëule, une femme de soixante-douze ans, immobile et froide comme la statue de la Douleur, cachait dans ses bras la tête d'un enfant de cinq à six ans ; des yeux de la vieille femme coulaient des larmes qui semblaient se congeler sur ses joues ridées.

—Il est trop tard, dit Jacques Hervey après avoir jeté un coup d'œil sur ce triste tableau.

M. Laroche s'adressa à l'aëule :

—Bonne mère, lui dit-il, prenez courage, je n'abandonnerai ni vous ni votre petit-fils.

—Emmenez-le, répondit la vieille ; quant à moi, c'est fini, je ne survivrai pas à mes enfants.

—Dans une heure je repasserai ici.

Les deux hommes sortirent.

—Auriez-vous pu les sauver ? demanda M. Laroche à Jacques Hervey.

—Il y a deux heures, oui !

Ils entrèrent dans une seconde maison.

Là, un homme d'une force athlétique luttait contre la maladie. Semblable à ces chênes centenaires que l'ouragan frappe sans les abattre, il se roidissait contre le terrible fléau et ne voulait pas mourir.

—Tiens bon, mon vieux Renaud, dit M. Laroche, voici monsieur, un habile médecin, qui vient à ton aide.

Le malade se cramponnait au lit.

—Un médecin ! s'écria la femme.

—Allez, docteur ! dit M. Laroche.

Jacques Hervey agissait déjà.

—Bon Jésus ! que dira M. Malicorne ? ajouta madame Renaud tout éplorée.

—Vous me l'enverrez, madame Renaud, dit M. Laroche.

—C'est que...

—Eh bien ?

—Nous lui devons au moins cinquante francs.

—Je les payerai pour vous.

—Il nous mettra à la porte de cette maison qui lui appartient.

—Je vous logerai.

La femme se tut, mais sa crainte ne semblait pas apaisée.

—C'est Prosper Malicorne qui soignait votre mari ? demanda M. Laroche.

—Oui, monsieur.

—Et sa dernière visite date de quand ?

—Il y a une heure.

—Il n'a rien ordonné ?

—Si, vraiment Ceci.

Elle montra des pilules qui étaient dans une soucoupe sur la cheminée.

M. Laroche les prit et les passa à Jacques Hervey.

—Voyez donc de ce que c'est, lui dit-il.

Le docteur Hervey, tout en soignant le malade, mit une de ces pilules sous sa dent.

—De la mie de pain et du saindoux.

—Pas possible !

—Goûtez vous-même.

—Ah ! l'abominable idiot ! Et c'est un pareil cuistre qui prétend vous évincer de Château Bernard ? Non ! non ! mille fois non ! Cela ne sera pas !

Il s'adressa au malade, qui était un peu plus calme :

—Écoute-moi, Renaud, lui dit-il ; ce matin, à sept heures, ma fille était mourante ; comme toi elle avait été atteinte du choléra ; M. Hervey l'a soignée, et en ce moment tout danger a disparu ; elle est sauvée. Il en sera ainsi de toi. Veux-tu vivre ?

—Oui ! dit énergiquement le malade.

—Eh bien, ferme ta porte à Prosper Malicorne, et je réponds de tout ! Tu m'as compris, n'est-ce pas, et tu sais ce que vaut ma parole ?

—Oui.

Madame Renaud leva les bras au ciel, son appréhension était grande.

—Ah, mon Dieu ! dit elle.

—Tenez-vous donc tranquille, ma brave madame Renaud, et n'ayez crainte. Malicorne ne dévore que ceux qui ne savent pas se défendre. Avec ceci, — il montra les fameuses pilules, — je vous réponds que nous sommes maîtres de lui.

—Je reviendrai ce soir, dit Jacques Hervey au malade. Ne vous tourmentez pas, suivez mes prescriptions et dans trois jours vous travaillerez.

—Bien vrai ?

—Je vous l'affirme.

La même scène ou à peu près eut lieu chez les trois autres malades.

L'énergique volonté de M. Laroche, l'autorité qu'imposait la tranquille sérénité du médecin et son assurance obtinrent partout le même résultat.

—Que voulez-vous faire des pilules de M. Prosper Malicorne ? demanda Jacques Hervey à M. Laroche, lorsqu'ils se trouvèrent seuls dans une rue du village.

—Ces pilules, répondit le marchand de bois, c'est notre salut et notre sécurité à tous.

—Comment cela ?

—Ce soir, Malicorne père recevra un billet ainsi conçu :

“ M. Laroche a l'honneur de prévenir M. Malicorne que les pilules prescrites par M. Prosper Malicorne à Renaud et aux autres malades atteints du choléra sont entre ses mains, et qu'à la première agression directe ou indirecte de M. Malicorne contre M. Laroche ou ses amis, au nombre desquels se trouve M. le docteur Jacques Hervey, ces pilules seront soumises à l'analyse d'un chimiste, et le rapport de celui ci, avec le nom de l'officier de santé qui les a ordonnées, publiées dans les journaux d'Auxerre. ”

J'espère que cette nouvelle épée de Damoclès, suspendue sur la tête de son fils, le déterminera à cesser les hostilités.

—J'en doute, répondit Jacques Hervey. De pareils hommes ne se reconnaissent jamais vaincus. Toutefois, je conviens que la précaution est bonne, et que la crainte du ridicule nous donnera quelques mois de répit.

—Je n'en demande pas davantage pour vous créer une clientèle, mon cher docteur, et quand ce résultat sera obtenu, vous pourrez mépriser complètement les sourds agissements de votre ennemi.

—J'avais bien raison de vous dire, ce matin : C'est moi qui serai votre débiteur !

—Entre nous, que je sois votre débiteur ou que vous soyez le mien, la chose ne tire pas à conséquence. Créancier ou débiteur, ma conduite est toute tracée à l'avance et ne déviara plus d'une ligne. A demain, n'est-ce pas ?

—A demain !

Après avoir exécuté la promesse qu'il avait faite à l'aïeule et s'être occupé des derniers devoirs à rendre aux deux décédés, M. Laroche se mit à parcourir le village et entra chez tous les gens qu'il connaissait, et à tous il disait :

—Ma fille allait mourir, et M. Hervey l'a guérie ; quatre de mes ouvriers étaient atteints du choléra, et, soignés à temps par M. Hervey, le danger a disparu. Faites comme moi, faites comme Renaud et les autres si vous tenez à conserver la vie.

Quelques incrédules coururent chez les ouvriers de M. Laroche et s'assurèrent qu'il avait dit vrai. Les enragés partisans de Prosper Malicorne s'abstinrent ; les apathiques et les poltrons se laissèrent mourir.

M. Laroche ne s'arrêta pas là.

Il visita ses voisins, ses amis, les fermes proches de sa maison ; il parcourut les communes environnantes et parla en termes teils de Jacques Hervey que bientôt, d'Auxerre à Avallon, il ne fut plus question que du nouveau médecin de Château Bernard. Plus il s'éloignait du village, et plus sa propagande était fructueuse ; la distance diminuait l'influence de Malicorne.

Pendant ce temps, quelle était la conduite de l'usurier et de son fils ?

Le premier jour de l'apparition du choléra, Prosper Malicorne avait fait assez bonne figure. A ceux qui l'interrogeaient sur la nature de l'épidémie, à ses malades il disait : C'est la dysenterie ! et il prescrivait le repos et la diète, ajoutant à ces deux moyens de médication, peu compromettants chez un malade, les fameuses pilules ; chez un autre, un loch ; chez un troisième, des cataplasmes ; chez un quatrième, de l'eau de riz, qui est le remède des bonnes femmes pour cette sorte de maladie.

—S'il en réchappe deux ou trois, se disait-il, ma réputation sera sauvée ; quant aux décès, je les attribuerai à l'imprudence des malades.

Mais lorsque arriva le soir et qu'il fut à peu près avéré dans tout le village que le nombre des malades s'élevait à plus de quarante, et que plusieurs cas de mort foudroyante s'étaient présentés, il perdit complètement la tramontane, eut peur pour lui-même, et conçut pour la première fois, depuis qu'il était revenu de Paris, l'idée de consulter un livre de médecine.

A la conscience de son incapacité, à la crainte qu'il éprouvait, vint se joindre un violent dépit lorsqu'il apprit, par l'aubergiste Gendronneau, que la fille de M. Laroche, atteinte de l'épidémie, avait été préservée de la mort par M. Hervey, et que celui-ci, assisté du marchand de bois, s'était présenté chez quatre habitants, —ses clients à lui, Malicorne, —qu'il leur avait donné des soins, et qu'un mieux de bon augure s'était manifesté dans leur état.

—C'est bien drôle tout de même ! ajouta Gendronneau, qui voulait se venger un peu sur le fils des transes que lui causait le père.

—Quoi donc ? Qu'est-ce qui est drôle ? demanda Prosper Malicorne d'un ton bourru.

—C'est que les malades que soigne le nouveau médecin ne meurent pas, tandis que les vôtres... ! Vous n'avez point de chance tout de même !

Prosper Malicorne, fort mécontent de l'observation, tourna les talons et rentra chez lui.

—Après tout, qu'est ce que cela me fait ? Les écus de mon père ne peuvent pas m'échapper. J'en ai par-dessus la tête, de la médecine, et la clientèle qui me restera suffira bien à m'occuper.

Mais Jean Malicorne ne professait pas sur ce point l'indifférence de son fils ; — il avait probablement ses raisons pour cela.

L'officier de santé trouva son père dans un état d'exaspération difficile à décrire et qui ne lui était pas habituel, car le rusé personnage savait en toutes circonstances, dissimuler ses impressions. Bien malin était celui qui lisait dans sa pensée.

Le vieux Malicorne se promenait silencieux et taciturne dans la cuisine ; jamais son regard n'avait été plus terrible, jamais son front n'avait été pareillement sillonné de rides profondes.

Julienne Malicorne préparait le repas du soir ; elle suivait, inquiète, les progrès de l'orage qu'elle voyait se dessiner sur la figure de son mari.

—Qu'as-tu donc, mon Jean ? demanda-t-elle après un long silence.

—J'ai... j'ai... que ton fils est un idiot, et que, par sa sottise et son ignorance, il va anéantir tous mes projets et empêcher la réalisation de mes plus chères espérances.

—Oh ! oh ! oh ! s'écria Julienne.

Il faut avoir habité la campagne bourguignonne pour comprendre la valeur de ces trois interjections ainsi répétées ; elles exprimaient tout à la fois la stupeur, le doute et la protestation.

—Il n'y a pas de oh ! oh ! oh ! reprit Malicorne, cela est ! J'avais déjà sur le dos le notaire de Vermanton et le parisien — ce mot, dans sa bouche, était un terme de mépris, presque une injure. — J'en serais venu à bout, je m'en flatte ; mais voilà Laroche qui se met de la partie contre moi, et cela avec des armes terribles que lui a fournies cet imbécile de Prosper ! Ça devient grave !

Madame Malicorne, habituée à une admiration irréflectible et sans bornes, n'osait douter des affirmations de son mari.

—C'est y Dieu possible ! s'écria-t-elle avec un accent de désespoir.

—Vas-tu pas commencer tes jérémiades, toi, et me casser la tête de tes doléances ? dit Malicorne d'un ton colère. Qu'on me donne la paix ;

On entendit une porte s'ouvrir et le bruit de bottes frappant les dalles.

—Jean, dit Julienne Malicorne, voilà Propper !

Il y avait dans ces simples mots un accent de prière si profond que Malicorne ne put s'empêcher d'en être touché.

—C'est bon ! dit-il. Sers le souper.

La première partie du repas fut silencieuse.

Lorsque Julienne se fut retirée, comme d'habitude, au moment du dessert, pour s'occuper de ses bêtes, Jean Malicorne prit la parole.

—Eh bien, dit-il à son fils, qu'est-ce que tu penses de cette maladie-là, toi ?

—Rien de bon.

—Il n'y a pas besoin d'être médecin pour savoir ça ! Il est mort huit personnes aujourd'hui, dit-on ?

—C'est possible !

—As tu au moins l'espoir de guérir quelques-uns de tes malades ?

—Est-ce que je sais ?

Ce laconisme, cette indifférence commençaient à irriter Malicorne père.

—Et comment nommes-tu cette maladie ?

—La dysenterie, dit avec assurance Prosper Malicorne.

—La dysenterie ! Ah ! Et si nous en étions atteints, ta mère ou moi ?

—Eh bien, je vous soignerais...

—Comme tu soignes les autres, qui meurent tous avec tes sacrées pilules...

Prosper rougit jusqu'au blanc des yeux.

—Qu'est-ce qu'elles contiennent, tes pilules ? demanda Malicorne.

—Rien qui puisse faire mal.

—C'est-à-dire que tu laisses mourir tes malades, et que les gros sacs d'écus que j'ai dépensés pour t'apprendre quelque chose ont été dépensés en pure perte !

Prosper voulut protester.

—Tais-toi ! dit son père ; je sais depuis longtemps ce que tu vauds comme médecin, et tes sottises d'aujourd'hui ne m'apprennent rien. Tu ignores même le nom de cette maladie effroyable qui peut nous frapper comme elle frappe les autres. C'est le choléra !

—Le choléra ! s'écria Prosper tout inquiet ; qui t'a dit cela ?

—Celui qui sait guérir, celui contre lequel tu viens de perdre, par ta sottise et ton ignorance, une partie que je soutenais en ta faveur depuis trois années,—je t'aurais pardonné l'ignorance ; je ne te pardonne pas la sottise,—et qui devait faire de toi un homme considéré et considérable ! Tiens, lis.

Il lui remit la lettre de M. Laroche.

Tandis que Prosper, tout désappointé, lisait le menaçant billet, son père lui demanda de nouveau ce que contenait les fameuses pilules.

—Et surtout, ajouta-t-il, dis moi la vérité !

Prosper Malicorne baissa la tête.

—De la mie de pain et de l'axonge.

—De l'axonge ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Du saindoux.

Dans toute autre circonstance, le père Malicorne eût beaucoup ri de ce singulier remède, mais il n'était point en voie de gaieté.

—Ah ! grosse bête, va ! dit-il avec fureur, la partie est bien perdue, et le Parisien est vainqueur ! Te voilà en belle passe ! Il est facile de voir maintenant que dans trois mois tu n'auras pas un seul client.

—Oh ! nous verrons bien !

—Je te défends de rien voir et de rien dire ! Quand on fait des boulettes, on les mange, et si l'on en fait avaler à ses malades, on doit avoir l'esprit de n'en pas laisser entre leurs mains.

—Laroche me payera ça ! dit Prosper, et son ami aussi !

—Fais-moi le plaisir de ne t'occuper ni de l'un ni de l'autre, je me réserve ce soin. Au lieu d'être le premier en considération dans le canton, tu seras le premier en richesse, voilà tout !

Prosper ouvrit l'oreille.

—Comment cela ? demanda-t-il.

—Si j'écrivais dans les journaux, je te dirais : Garde ton prestige au moins encore pendant quelques semaines ; mais comme je ne suis qu'un paysan, je me contente de te dire : Sois malin, prudent, réservé, et avant qu'il se soit écoulé bien des jours, je te jetterai dans les bras la plus belle fille du département, avec une dot de quatre cent mille francs.

Prosper éprouva comme un éblouissement.

Il voulut interroger son père.

—Je parlerai quand il sera temps ! dit celui-ci. Bonsoir.

Et il laissa son fils à ses réflexions.

X

L'épidémie dura douze jours, et mit à mort une centaine de personnes. Tous les malades qui s'adressèrent à Prosper Malicorne trépassèrent. Parmi ceux qui se firent soigner par Jacques Hervey, il n'y eut qu'un décès.

Une réaction violente s'était opérée en faveur du nouveau médecin. Il est bon de dire toutefois qu'elle tenait moins—pour les habitants de Château Bernard—à la crainte de la mort, à la confiance que pouvait inspirer le docteur Hervey, qu'à l'indifférence que semblait professer Jean Malicorne à l'endroit du rival de son fils ; sa conduite nouvelle annonçait la cessation des hostilités ; il abandonnait le combat et s'avouait vaincu.

Quant à Prosper, il avait cessé les plaisanteries de mauvais goût qu'il s'était plu jusque-là à faire sur son concurrent, et son attitude était presque digne. On le voyait passer dans le village, toujours bouffi d'orgueil, de vanité et de fatuité, mais il avait pris avec cela une gravité comique qui intriguait beaucoup ses admirateurs des deux sexes ; il n'allait plus chez Gendronneau que pour y prendre son café matin et soir, et passait ses journées à visiter ses malades, ordonnant l'eau de riz et le laudanum.—Il devait ce spécifique à une lecture qu'il avait faite. Les pilules et les lochs étaient supprimés ; c'était un progrès.

La dernière personne atteinte du choléra fut Andoche Morisset, l'aide, le domestique de Malicorne père, qui cumulait avec ses fonctions, on se le rappelle, celle de passeur du bac.

Prosper Malicorne vint le voir.

Son regard interrogea anxieusement la figure de l'officier de santé.

—Tu n'as plus besoin de rien, mon garçon, dit brutalement Prosper ; c'est fini !

Et il passa en bateau sur l'autre rive, laissant le moribond en proie à toutes les angoisses qui doivent précéder la mort.

Une heure plus tard, il rentrait chez lui pour déjeuner.

—Andoche est pris de la maladie, dit-il à son père ; ce soir il sera mort.

—Bon débarras, dit le vieux misérable.

Et ce fut tout.

Après le déjeuner, Malicorne dit à sa femme :

—Va dire au voisin Feuillâtre qu'il prenne le bac. Andoche est mort.

Le voisin Feuillâtre s'installa sur la lourde machine, et ne songea même pas à entrer dans la maison de Morisset pour s'assurer de l'état du pauvre malade.

Cependant Andoche Morisset n'était pas mort et, qui mieux est, ne devait pas mourir du choléra.

Quelques minutes après le départ de Prosper Malicorne, le docteur Hervey se présenta en voiture au bac. La rivière était haute, et le gué n'était pas praticable. En pareille circonstance, on agitait une cloche ajustée à un poteau, et Morisset, qui travaillait dans les vignes avoisinant sa maison ou qui pêchait sur la rivière, non loin de là, accourait au signal. Cette fois, personne ne vint à l'appel de la cloche. Jacques Hervey entra dans la maison du passeur.

Il vit Andoche couché sur un grabat, et, au pied du lit, une fille de dix-huit à vingt ans agenouillée. Elle était vêtue de haillons ; sa figure, ses bras, ses pieds qui étaient nus, étaient brûlés par le soleil ; ses cheveux étaient ébouriffés, comme si le peigne n'y eût jamais passé ; son regard avait quelque chose d'égaré et d'anxieux ; mais malgré ses haillons, malgré les tons de briques qu'avait pris sa peau, malgré l'anxiété et l'égarément de son regard, elle laissait voir des formes bien prises, une santé vigoureuse et je ne sais quelle beauté rustique qui réjouit l'œil lorsque, depuis longtemps, on est sevré de la vie de la cité. On devinait chez elle ce qui séduit toujours l'homme du sol, la force, la souplesse, et cette fermeté de chair que le heurt du caillou ne saurait blesser.

D'un coup d'œil, le docteur Hervey devina la situation.

—Vite, une cueiller, ma fille, dit-il à la paysanne.

Celle-ci, que l'entrée du médecin semblait avoir électrisée, apporta l'objet demandé.

Morisset ouvrit les yeux.

Il tenta de repousser Jacques Hervey.

—Non ! non ! dit-il, c'est inutile !

Jacques Hervey lui fit avaler, un peu par force, une cuillerée de son cordial.

—Qui a dit cela ? demanda-t-il.

—Prosper Malicorne, répondit tout bas le malade.

—Prosper Malicorne, est un ignorant.

La paysanne s'était rapprochée.

—N'est-ce pas, monsieur, qu'Andoche ne mourra pas ?

—Non, ma belle fille.

—Ah ! quel bonheur ! nous pourrions donc nous marier !

—Je n'y vois, pour mon compte, aucun empêchement.

Mais le malade était toujours agité.

—Qu'avez-vous, mon ami ? dit le médecin.

—Malicorne me renverra.

—Pourquoi ?

—Parce que, guéri par vous, je deviendrai le but de la colère de maître Jean, qui vous déteste ; il se vengera sur moi en me chassant.

Jacques Hervey savait Jean Malicorne capable de toutes les mauvaises actions.

—Et qui vous force à lui dire que je vous ai soigné ?

Andoche Morisset semblait ne pas comprendre.

Jacques Hervey s'adressa à la paysanne.

—Ecoutez moi, mon enfant, dit-il ; personne ne m'a vu rentrer ici, et personne ne m'y verra revenir ; cependant je reviendrai après la nuit tombée et sans qu'on s'aperçoive de ma visite. En attendant, prenez ce flacon, — cachez le bien, — et faites avaler au malade une cuillerée de son contenu, d'heure en heure, jusqu'à six cuillerées. — Vous entendrez sonner les heures à l'horloge de l'église. — Vous avez du feu ici ? — Oui. — Eh bien, mettez dans le feu un gros caillou roulé et, lorsqu'il sera très chaud, placez-le aux pieds du malade. Renouvelez sans cesse cette précaution jusqu'à mon retour.

Et se tournant vers le malade, il ajouta :

—Soyez tranquille, maintenant ; personne ne saura rien, et vous ne mourrez pas.

Jacques Hervey revint vers sa voiture avec l'intention de suivre le chemin de halage jusqu'au pont de Cravant ; mais, au moment de se mettre en route, il vit Feuillâtre qui s'avançait dans son bateau du côté du bac.

—Attendez-moi, monsieur, dit le vieux marinier, je vais vous passer dans le bac.

Jacques Hervey attendit.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes là ? demanda Feuillâtre.

—J'arrive à l'instant. Où donc est le passeur ?

—On dit qu'il est mort, monsieur.

Cette réponse parut à Jacques Hervey le sublime de l'indifférence.

Andoche Morisset était, nous l'avons dit, une nature simple, naïve, presque primitive ; mais si son intelligence était étroite et bornée, il possédait en revanche un corps de fer et était fortement épris de la belle paysanne, — une orpheline qui travaillait dans une ferme voisine, — que le médecin avait trouvée au pied du lit du passeur, ce qui impliquait une forte envie de vivre. Il n'en faut pas plus, souvent, pour faire des miracles.

Et le miracle se fit.

Il est vrai que le docteur Hervey y contribua beaucoup.

Le matin, à l'aurore, et bien longtemps avant l'arrivée du successeur improvisé qu'on lui avait donné, Andoche Morisset était sur le bac.

A part une certaine fatigue sur les traits, personne n'eût pu se douter que la mort était venue, la veille, frapper à sa porte.

Jean Malicorne, comme tous les cultivateurs, comme tous les mariniers, comme tous les pêcheurs, se levait avant le jour et venait, aussitôt levé, visiter sur la rivière les engins de pêche qu'il avait tendus la veille.

Éprouvait-il quelque remords de l'abandon dans lequel il avait laissé son malheureux complice ? Non ! mais son regard se porta involontairement vers le bac.

—Qu'est-ce que je vois là ? se demanda-t-il.

Et il regarda une seconde fois.

—C'est bien Morisset ! s'écria-t-il ; décidément Prosper est un idiot, ou cette résurrection cache quelque mystère.

Il s'approcha doucement du bac.

—Eh bien, Andoche, dit-il, ça va mieux ?

- Oui, monsieur Malicorne.
 —Voilà une belle cure ! ça fera honneur à ton médecin.
 Morisset était simple, mais il s'agissait de sa vie, cela le rendit rusé.
 —Quel médecin ?
 —Celui qui t'a tiré de ce mauvais pas.
 —C'est M. Proper.
 —Bah ! Qu'est ce qu'il t'a donc fait prendre ?
 —Rien, monsieur Malicorne.
 —Tu te moques de moi, je crois ?
 —Pardon, monsieur Malicorne.
 —Il t'a guéri comme ça, rien qu'en te regardant ?
 —Faut bien croire !
 —Tu n'as vu personne autre ?
 —Personne... ah ! si... Marceline.
 —Ta promise ?
 —Oui.

—Ouais ! pensa Malicorne, ceci n'est pas clair ! Cependant, il est trop bête pour mentir. Après ça, vrai ou non, c'est bon à exploiter, et je m'en servirai.

Puis il dit tout haut :

- Repose toi aujourd'hui, mon garçon, je me passerai de toi.
 —Merci, monsieur Malicorne.

L'usurier revint à terre et fit sa promenade dans le village.

Deux heures plus tard, tous les habitants savaient qu'Andoche Morisset, dont on avait annoncé la mort, était vivant, et qu'il devait ce résultat inattendu aux soins de Prosper Malicorne. Beaucoup doutèrent ; mais comme le docteur Hervey garda le silence et que Morisset ne démentit point la version accréditée par Jean Malicorne, on finit par y croire, et Prosper reçut avec une modestie merveilleuse les compliments de ses amis. Nous n'affirmerions pas que lui-même ne fût pas fermement convaincu, les jours suivants, que Morisset lui devait la vie. Toutefois, il eut l'extrême délicatesse de ne point demander d'honoraires au passeur.

Le lendemain, à l'heure où Jacques Hervey, qui avait dîné chez M. Laroche, quittait le port Michaud, deux ombres noires, sortant de derrière les piles de bois, lui apparurent subitement.

C'était Andoche Morisset et Marceline.

La jeune paysanne se jeta aux genoux du médecin et embrassa le pan de sa redingote.

- Ah, monsieur ! s'écria Morisset, je suis obligé de me cacher pour vous remercier.
 —Taisez-vous, malheureux ! la nuit a parfois des yeux et des oreilles. Sauvez-vous, vous ne me devez rien.

Et il se déroba aux remerciements de Morisset et de Marceline.

Ce jour-là, le glas funèbre, qui ne s'était point arrêté pendant la durée de l'épidémie, apportant ainsi à chaque heure la nouvelle d'un nouveau trépas, et semant l'effroi dans tous les cœurs, cessa de se faire entendre.

Ce jour là aussi, il y eut un grand remue-ménage dans la maison de Jean Malicorne ; on fit un nettoyage général ; des rideaux apparurent à l'une des fenêtres, puis, par-dessus les rideaux blancs, de grands rideaux en camaïeu.

C'était un luxe inusité et qui combla d'étonnement tous les habitants de Château-Bernard. La femme de service, aide que prenait madame Malicorne lorsqu'elle était accablée de travaux, fut prévenue par celle-ci qu'elle l'occuperait tous les jours, et qu'elle eût à congédier, au moins pendant un certain temps, les pratiques qui l'employaient. A l'heure du dîner, un grand conseil s'était tenu entre Julienne, Jean Malicorne et leur fils, mais rien ne transpara au dehors de ce conciliabule ; toutefois, on remarqua dans l'après-midi que jamais Prosper n'avait été plus élégamment vêtu, ni mieux rasé ; il portait des bottes neuves qui reluisaient comme un miroir ; son chapeau était flambant neuf et sa chemise de fine toile.

Enfin, à quatre heures, Jean Malicorne, habillé lui-même comme un père noble de comédie bourgeoise, ouvrit la grande porte de sa maison, fit sortir de la cour une voiture attelée, dont la capote était baissée, — ce qui contrastait singulièrement avec la chaleur étouffante de l'atmosphère, — monta dans la voiture et prit la route d'Auxerre.

Tout cela dénotait des événements prochains et très importants dans la famille Malicorne.

—Qu'est-ce que ça peut bien être? demanda l'aubergiste Gendronneau à son ami Flageolet.

—Dame! je ne sais pas; mais si tu voulais payer une bouteille, peut être bien que je pourrais te le dire demain matin, ou même ce soir.

—Comment ferais-tu?

—Ça, c'est mon affaire! Voyons, payes-tu une bouteille?

—Oui, dit Gondronneau.

—Eh bien, ce soir, avant onze heures, tu sauras quelque chose.

Un peu avant dix heures, Athanase Picou, dit Flageolet, qui avait passé une bonne partie de la soirée dans les champs bordant la route d'Auxerre, apparut sur le port, et, se glissant dans l'ombre comme un maîfâteur, il grimpa sur les toitures inclinées des constructions situées à gauche de la maison Malicorne, gagna une lucarne, l'escalada et se trouva dans une espèce de grenier, au-dessus des écuries qui servaient aux relayeurs et qui dominait la cour de Malicorne. Le mur de séparation n'avait aucune fenêtre sur la cour, mais il était lézardé en plusieurs endroits. Flageolet n'eut aucune peine à faire sortir de son alvéole de terre glaise desséchée une grosse pierre, ce qui lui permit de voir tout ce qui se passait, non-seulement dans la cour de Malicorne, mais encore au rez-de-chaussée de la maison, dont les fenêtres étaient dégarnies de rideaux.

A peine était-il installé à son observatoire qu'il entendit le bruit d'une voiture; la grande porte s'ouvrit à deux battants et se referma aussitôt. La cour était éclairée par la lanterne de la voiture et une lumière que Prosper Malicorne tenait à la main.

Une jolie tête blonde, toute frisée, aux lèvres souriantes, au regard curieux, se montra sous la capote du cabriolet.

—Donne la main à Adrienne, dit la voix de Jean Malicorne.

Mais tandis que l'officier de santé plaçait sa lumière sur le rebord d'une des fenêtres, la jeune fille avança le pied sur le marchepied de la voiture et, montrant une jambe fine et ronde, sauta sur le sol, très joyeuse de cette petite malice.

Elle fut suivie de Jean Malicorne.

—Aide-moi à descendre la malle, dit celui-ci à son fils.

Ils tournèrent la voiture, détachèrent une de ces hautes malles dont les femmes se servent en voyage, et, la prenant chacun d'un côté, l'entrèrent dans la maison.

Julienne Malicorne et la jeune fille qui portait le nom d'Adrienne les y avaient précédés.

La femme de service détela le cheval et le conduisit à l'écurie. La cour redevint obscure.

—Bigre! murmura Flageolet, voilà un beau brin de fille. Où diable le père de Malicorne a-t-il déniché ce bel oiseau?

Il reprit le chemin qu'il avait déjà parcouru, et se trouva sur le port.

—Faut-il parler? faut-il se taire? se demanda Flageolet. Bah! on le saura toujours, et dès demain certainement; une fille ne se cache pas comme une pièce de cent sous. Allons chez Gendronneau; il payera bien une seconde bouteille pour savoir quelque chose.

Probablement Gendronneau en paya plusieurs, car Flageolet ne sortit qu'après minuit de chez l'aubergiste, et dans un état qui dénotait une ébriété fortement caractérisée. Les deux amis avaient fêté les vignes du Seigneur.

XI

Un secret connu de plusieurs personnes n'est plus un secret.

Tous les habitants du village surent, le lendemain matin, que Jean Malicorne était revenu d'Auxerre en compagnie d'une charmante jeune fille nommée Adrienne qu'il logeait chez lui.

La présence de cette étrangère dans la maison de Malicorne expliquait, sans les justifier, le luxe d'une servante, que se donnaient pour la première fois les époux Malicorne, les beaux rideaux en camaïeu qu'on apercevait à l'une des fenêtres du premier étage, et le remue-ménage qui s'était vu, la veille, chez l'usurier. Comment l'avarice

sordide de Malicorne et de sa femme avait elle pu, tout à coup, se transformer à ce point que la prodigalité semblait régner maintenant dans cette maison ?

L'étonnement fut bien autrement grand, lorsqu'on apprit, par la femme de service, que les repas ne se prenaient plus dans la cuisine, mais dans une salle basse qui servait de parloir et de cabinet à Jean Malicorne.

C'était une vraie révolution !

On se demanda qui était cette Adrienne, à la considération de laquelle s'opéraient de semblables miracles. A coup sûr, ce ne pouvait être une parente de Malicorne ; il n'eût point fait de pareils frais pour la recevoir. On interrogea la femme de service sur l'attitude de Julienne, de Jean et de Prosper vis-à-vis de la nouvelle venue.

—M. Malicorne, répondit elle, l'appelle. "Ma mignonne, mon enfant, ma chère petite Adrienne" ; Julienne Malicorne : "Adrienne", mais le plus souvent : "Mademoiselle" ; quant à M. Prosper, il l'appelle : "Mademoiselle" ; et tous les trois sont pleins d'égards, de prévenances et de petits soins pour cette belle fille ; ils la mijotent comme une princesse.

On remarqua, de plus, que Prosper avait redoublé de luxe, et que ses sorties étaient beaucoup plus rares. Il ne faisait que de courtes apparitions, le matin, chez Gendronneau.

Ses amis conçurent la pensée de l'interroger à propos de la jeune étrangère ; mais, au premier mot qu'on lui dit à ce sujet, il prit un journal et ne répondit pas. Comme on redoutait sa brutalité, nul ne fut assez hardi pour revenir à la charge.

La curiosité était donc vivement excitée parmi les habitants du village.

Il fallait à tout prix pénétrer chez Malicorne pour s'assurer que la renommée n'avait point été menteuse sur la beauté exceptionnelle de mademoiselle Adrienne.

Ce fut madame Gendronneau qui se chargea de cette mission délicate.

Un matin, qu'elle savait Malicorne père sur la rivière et Prosper en course, elle se présenta à la maison du port.

Mais lorsqu'elle pressa le loquet de la petite porte, elle éprouva une résistance et reconnut que le verrou était poussé.

Au bruit qu'elle fit, Julienne Malicorne accourut et ouvrit un judas intérieur qui permettait de voir au dehors.

—C'est moi ; ouvre, dit madame Gendronneau.

Julienne avança sa tête rougeaude jusqu'au guichet.

—Que veux tu ? lui demanda-t-elle d'un ton bourru.

—J'ai cassé mon trépid à lessive, et je viens t'emprunter le tien.

—J'en suis fâchée, mais j'en ai besoin.

—Tu ne laves pas aujourd'hui, cependant !

—Et qu'en sais tu ?

—Je le sais parce que la Bonard — c'était le nom de la femme de service — avait pour toi à la rivière, il y a quatre jours, et que tu ne fais la lessive qu'une fois par mois.

—Veux-tu que je te dise ton fait, à toi ? Eh bien, tu es trop curieuse ! Tourne moi les talons, et vivement, à moins que tu ne préfères attendre Jean, qui ne va pas tarder à rentrer.

Et en même temps elle lui ferma le guichet au nez.

Le nom de Jean Malicorne avait produit l'effet ordinaire.

Madame Gendronneau s'en alla avec une promptitude qui dénotait combien elle était peu désireuse de se trouver en face du terrible personnage.

—Ils ne pourront point l'enfermer à perpétuité, se dirent les curieux. Dimanche, par exemple, Julienne Malicorne la conduira sans doute à la messe, et nous la verrons passer.

On attendit donc le dimanche avec une vive impatience.

La messe se disait à neuf heures et demie.

Dès huit heures et demie, tous les désœuvrés se tinrent à la porte de Gendronneau, devant laquelle les Malicorne devaient passer pour se rendre à l'église ; de leur côté, toutes les commères se groupèrent en face de leurs maisons, et attendirent en faisant mille commentaires aussi invraisemblables les uns que les autres.

A neuf heures, la cloche appela les fidèles à la messe.

—Voilà le moment, se dit-on.

Les regards se portèrent du côté de la rivière. On vit arriver quelques habitants

du faubourg ; mais Julienne et la jeune fille n'apparurent point. A dix heures, on reconnut avec dépit qu'il fallait renoncer ce jour là à l'espoir qu'on avait conçu.

Il n'en fallut pas davantage pour que la curiosité fût portée à son apogée.

Rien n'est curieux comme la femme, a-t-on dit. On s'est trompé, il y a quelqu'un de plus curieux que la femme : c'est le villageois ! Il est capable des actions les plus insensées pour satisfaire sa passion favorite.

Un des jeunes garçons qui faisaient partie du groupe stationnant devant chez Gendronneau se dévoua dans l'intérêt général.

— Attendez-moi, dit-il à ses compagnons, je vais revenir.

Il prit son mouchoir, le mit sur sa joue comme s'il eût une fluxion, et se dirigea vers le port.

Il arriva en face du bac.

Andoche Morisset venait d'aborder sur la rive droite, débarquant quelques personnes qui se rendaient à Château Bernard.

— Eh, Morisset ! fit le garçon.

— Que veux-tu ?

— As-tu vu M. Prosper Malicorne ?

— Oui ! Tu as besoin de lui ?

— Je voudrais qu'il m'arrachât une dent.

— Reviens à une heure. Il est à la messe à Vincelles avec sa mère et la *demoiselle*.

— Ah ! je ne peux pas attendre ! Je vais aller chez M. Hervey.

— Comme tu voudras.

Et Morisset poussa son bateau au large.

Le curieux, tout désappointé, vint raconter aux autres ce que lui avait appris Andoche Morisset.

— Je vois ce que c'est, dit l'un des plus madrés, la *demoiselle* est sans doute quelque fille riche que Prosper se réserve ; il ne veut pas nous la montrer, de peur qu'on la lui enlève. Faudra voir ça.

Celui là n'était point un sot, et donnait en plein dans la vérité.

Prosper ne redoutait pas qu'on lui enlevât la jeune fille, mais il avait de vagues appréhensions : il était amoureux à sa guise, amoureux et jaloux de cette belle enfant, plus jaloux et plus amoureux encore de sa grosse dot, et il mettait à exécution les conseils de son père.

Celui-ci lui avait dit :

— Adrienne, depuis huit ans, n'a pas vu d'autre homme que toi et moi ; si tu n'es pas le plus grand des maladroits, elle n'en verra pas d'autres avant que tu sois son fiancé et qu'elle t'ait donné sa parole.

Et Prosper, aidé de Julienne, aidé de Jean Malicorne, s'ingéniait à occuper l'imagination de la jeune fille, et, tout en faisant bonne garde, l'entourait d'un cercle infranchissable.

Le dimanche suivant, les oisifs se réunirent sur le port, en face de la maison de Jean Malicorne ; mais le malin personnage fit sortir sa voiture couverte par la grande porte et vint la placer dans la petite rue, en face de l'entrée particulière de son fils, et celui-ci, Adrienne et Julienne monterent en voiture sans être vus des curieux réunis sur le port.

Cette fois, Prosper conduisit les deux femmes entendre la messe à Cravant.

C'était à désespérer la curiosité la plus tenace.

Mais on ne désespère jamais au village lorsqu'il s'agit de satisfaire un désir ardent. Chacun se promit d'être aux aguets pour voir la merveilleuse beauté que Malicorne cachait avec tant de soins. Depuis son échec avec Jacques Hervey, on commençait à ne plus le redouter autant ; on comprenait que s'il était toujours dangereux, il n'était pas invincible. Dans l'esprit de cette population aux instincts mobiles, Jean Malicorne subissait la loi des réactions.

Jacques Hervey, très occupé, passant ses heures de liberté, soit à Vermanton, soit au port Michaud, était resté étranger à toutes les petites rumeurs que faisait naître la réclusion de mademoiselle Adrienne dans la maison Malicorne ; il ignorait même qu'une personne étrangère habitât avec ceux-ci. Suzanne, sa servante, ne quittait jamais la maison, et ne parlait à aucun des habitants. M. Laroche ne venait plus à Château-Bernard, et sa femme n'y mettait jamais les pieds. Les clients du docteur Hervey évitaient

de prononcer devant lui le nom de Malicorne. Il était donc supposable que le médecin ne devait apprendre la présence de l'étrangère que par une circonstance née du hasard.

Cette circonstance se présenta le lendemain.

Nous avons dit que Jacques Heavey, habitué à une existence très active, se levait avec l'aurore.

Avant d'aller visiter ses malades, il faisait, chaque matin, une longue promenade sur les rives de l'Yonne. Il aimait la vue de l'eau, les horizons lointains, la verdure, l'ombre que projetaient les grands arbres, et le murmure du vent passant à travers les branches des hauts peupliers. Quoique médecin, Jacques Hervey était spiritualiste, poète et rêveur ; c'était pour lui un grand plaisir que de marcher dans l'herbe des prairies, humides encore de la rosée.

Ce jour là, l'aube naissante trouva le médecin sur le port. Des jets empourprés se montraient à l'horizon et annonçaient le soleil qui n'était pas encore visible. Le ciel était d'une pureté merveilleuse. Bien loin, vers le sud, s'enfuyaient quelques petits points roses, nuages diaphanes qu'un regard moins exercé eût pris pour quelque oiseau voyageur se jouant dans la nue. Les tons de l'atmosphère étaient si doux qu'on pouvait supposer qu'un velours transparent s'interposait entre les cieux et la terre. La rivière coulait doucement, sans bruit, et présentait une surface unie ; on voyait jusqu'au fond des eaux. Parfois les petits poissons, poursuivis par le brochet vorace ou la perche gourmande, s'enfuyaient précipitamment par bandes serrées et sautaient hors de l'eau, montrant leurs écailles argentées, qui brillaient comme un kaléidoscope ; le martin-pêcheur guettait cet instant : d'une aile rapide il franchissait l'espace, et happait l'imprudente ablette et l'innocent goujon. L'hirondelle se livrait, au-dessus des eaux, à ses circonvolutions insensées et traçait avec son bec ou son aile un long sillage qui faisait rejaillir des gouttes d'eau ressemblant à autant de perles brillantes. La nature laissait échapper des senteurs agrestes : c'était l'âcre odeur des chènevières fleuries, le parfum subtil du baume et celui un peu fade des plantes aquatiques et des osiers qui croissaient sur le bord de la rivière.

La matinée était pleine d'enchantements et de merveilles ; elle promettait une de ces journées qui sont l'espoir du vigneron et qui colore le raisin de belles teintes beues veloutées. Il était impossible de ne pas être ému, de ne pas être heureux de se sentir vivre !

Le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait vint frapper l'oreille de Jacques Hervey, mais il ne tourna pas la tête : il jouissait des douces sensations qui s'abattaient sur lui comme une rosée bienfaisante.

Tout à coup, une voix fraîche et sonore se mêla au concert de la nature saluant le jour nouveau. C'était une voix de femme, une voix de jeune fille aux notes audacieuses, pures, élevées, vibrantes, un chant d'oiseau sortant d'un gosier humain !

Cette fois, le docteur Hervey se retourna subitement.

Il ne vit rien, rien qu'un mur élevé par delà lequel on apercevait la toiture d'une maison, — la maison de Jean Malicorne !

Le médecin écoutait ému, ravi, enthousiasmé.

— Qui peut chanter ainsi ? se demanda-t-il tout haut.

— C'est la *demoiselle* ! lui répondit une voix qui semblait sortir des eaux.

Il fit deux pas vers la berge.

Andoche Morisset, caché par des osiers, visitait ses nasses.

Il salua le médecin et lui fit signe de descendre jusqu'à la rive.

Il semblait qu'il eût deviné le désir de Jacques Hervey.

— Voulez vous la voir ? lui demanda-t-il tout bas.

Jacques Hervey rougit.

— Qui donc ? demanda-t-il après un instant d'hésitation.

— La demoiselle ! N'est-ce pas qu'elle chante bien ?

— Oui. Mais de quelle demoiselle parlez vous, mon ami ?

— De la demoiselle qui habite chez Jean Malicorne.

— Sa fille ?

— Oh ! non.

Pendant ce court dialogue, Jacques Hervey, sans trop se rendre compte de son action, était entré dans le bateau de Morisset. Celui-ci, au lieu de pousser au large pour traverser la rivière, suivit, tout près du bord et masqué par les plantes qui crois-

saient tout le long de la berge, le cours de l'eau pendant quelques minutes. Il arriva ainsi à l'endroit où était le bac. Alors il démasqua son bateau, et, à l'aide de sa longue perche, franchit la rivière.

— Suivez le chemin de hallage et prenez par la vigne jusqu'au sentier qui la coupe en deux, dit Morisset ; de là vous verrez la demoiselle qui est à sa fenêtre.

Jacques Hervey agissait comme l'homme ivre qui se laisse guider par une impulsion étrangère à sa volonté.

Il marcha en avant, et bientôt s'arrêta, tout surpris de son action, tout surpris de l'émotion qui le dominait.

— Qu'est-ce que j'éprouve ? se demanda-t-il, et pourquoi cette curiosité ?

Il se tourna comme s'il eût voulu remonter dans le bateau. Morisset était déjà sur la rive droite.

La voix d'Adrienne planait sur les eaux et arrivait à Jacques Hervey avec des tons d'une douceur inouïe.

Il continua sa marche, entra dans la vigne et eut le courage de ne se retourner qu'au sentier qui lui avait été désigné par Morisset.

De cet endroit, rendu invisible par une rangée de cerisiers plantés au centre de la vigne, il dominait la rive, le port et la maison de Malicorne.

Son cœur avait des battements tumultueux. Il ferma les yeux un moment et les rouvrit tout à coup. Malgré la distance, il vit, à l'une des fenêtres de la maison de son ennemi, une jeune fille enveloppée dans un peignoir blanc. Le soleil, caché jusque là derrière le coté, apparut au firmament, et ses rayons entourèrent la tête blonde de la jeune fille comme une auréole d'or. Ce ne fut qu'un court instant—comme l'apparition d'une figure divine au milieu des flammes,—car Adrienne, éblouie par le soleil, mit l'une de ses mains devant ses yeux, rentra dans la chambre et laissa retomber les grands rideaux ; mais, si court qu'il eût été, il avait suffi à Jacques Hervey pour entrevoir l'œuvre la plus charmante de la création : une parfaite beauté blonde, rendue plus belle encore, poétisée, idéalisée pour ainsi dire, par un rayon du soleil !

N'était ce point un songe, une illusion, l'apparition d'une enchanteresse évoquée par un rêveur exalté, un savant qui vivait en sage, en anachorète ?

Non !

C'était bien une réalité. Il avait entendu sa voix magique, et Andoche Morisset la connaissait et l'avait nommée la *demoiselle* !

Et cette jeune fille, cette beauté rayonnante de la curia chez Jean Malicorne !

Quel abîme !

Jacques Hervey, tout palpitant, ne quittait pas du regard la maison de l'usurier.

— Elle va reparaitre ! se disait-il.

Son espoir fut déçu.

Ce fut Jean Malicorne qui se montra ; il traversa la cour et vint se poser, sentinelle vigilante, à la porte de sa maison, qu'il eut soin de refermer sur lui.

La vue de son ennemi ramena Jacques Hervey à la réalité.

Il se courba au milieu des ceps de vigne, fit un long circuit à travers champs, et se trouva bientôt en face du port Michaud.

Un des bateaux de M. Laroche le ramena sur la rive droite.

Jacques Hervey eut ce jour-là de nombreuses distractions et n'apporta point dans l'examen de ses malades toute l'attention qui lui était habituelle.

Evidemment, son cœur et son imagination s'ouvraient à une grande passion.

XII

Dans la société moderne il existe mille conventions, mille préjugés, tous presque également absurdes. Ainsi il n'est point permis à un médecin d'être amoureux ; le soldat, au contraire, conserve ce privilège, même lorsqu'il a dépassé la cinquantaine. Cela tient sans doute à ce que nous envisageons l'exercice de la médecine comme un sacerdoce, et que tout sacerdoce doit être exempt de faiblesse, tandis que la carrière militaire n'est qu'une profession.

Quoi qu'il en soit, Jacques Hervey était amoureux ; il se le cachait par la raison que nous venons d'indiquer probablement, ou, peut-être, à cause de cette intime pudeur de l'âme, qui est le privilège des natures délicates ; il le cachait même à ses amis.

Et comme Jacques Hervey avait compris dès le premier jour que cette passion était sans issue, que la haine de Malicorne créait entre lui et une jeune fille, qui devait être sa parente ou sa pupille, une barrière infranchissable, il n'avait fait aucune tentative pour revoir Adrienne ; bien plus, il avait cessé ses promenades matinales sur les bords de l'Yonne, et il s'absorbait dans le travail et l'étude, afin d'oublier la charmante apparition.

Mais le docteur Hervey ne pouvait ni ne devait oublier.

Son existence avait été prise par la science, il n'avait jamais aimé. Or, la nature a des droits imprescriptibles. On peut retarder l'éclosion des passions, mais non les empêcher d'éclorre. Les jeunesses trop studieuses font naître parfois dans le cœur de l'homme des volcans qui éclatent à l'été de la vie.

C'est ce qui arrivait au médecin.

La lutte entre la passion et la raison causèrent de grands ravages dans cette nature d'élite ; ses amis s'en aperçurent promptement.

— Mon cher Hervey, lui dit Fromentin, vous êtes malade !

— Non, répondit Jacques Hervey.

— Alors vous avez un secret ?

Le médecin rougit, et comme il ne savait pas mentir, il répondit :

— Oui, mais ne me le demandez pas, et surtout excusez-moi de ne pas vous le dire.

— Je suppose qu'il ne s'agit pas d'une question d'argent ?

— Oh ! non.

— Votre parole !

— Je vous la donne.

Cette conversation avait lieu à Vermanton, un soir que le médecin dînait avec M. Fromentin et sa femme.

Il arriva un moment où Jacques Hervey se trouva seul avec madame Pauline Fromentin.

— Vous croyez votre secret bien enfoui au fond de votre cœur ? lui dit elle. Eh bien, vous vous trompez, je le connais.

— Vous, madame ! s'écria Jacques Hervey tout surpris.

— Oui. Voulez-vous que je vous le dise ?

Cela était affirmé avec tant d'assurance, il y avait dans le regard de madame Fromentin une conviction si profonde que le médecin ne douta pas un instant de la vérité de sa parole.

— Non, lui répondit il ; dans un mois je serai guéri, et c'est moi qui vous ferai l'aveu de ma fiiblesse. Jusque-là promettez-moi une entière discrétion.

— Guéri ! non. Heureux ou malheureux ! Oui. Quant à ma discrétion, vous pouvez y compter, mon cher docteur.

M. Fromentin rentra. On parla d'autre chose.

Il est temps d'apprendre au lecteur quel lien unissait Jean Malicorne à cette belle jeune fille qui se nommait Adrienne.

Huit années avant les faits que nous relatons, mourait à Auxerre, des suites d'un accident, un industriel qui avait amassé dans le commerce des vins une fortune assez importante. Il était veuf et se nommait Philippe Debray. On évaluait sa richesse à trois cent mille francs environ, mais cet avoir était en partie engagé dans son industrie, et la liquidation de son commerce présentait des difficultés nombreuses.

Philippe Debray était le père d'Adrienne, alors âgée de dix ans.

Lorsqu'on ouvrit son testament, on apprit qu'il avait institué pour tuteur à sa fille Jean Malicorne, faisant le commerce des futailles à Château Bernard, à charge par celui-ci de placer l'enfant dans une maison d'éducation désignée par le décédé et de l'y laisser jusqu'à l'âge de dix huit ans accomplis.

Avisé de cette mission par le juge de paix, Jean Malicorne n'en dit mot à personne, pas même à sa femme ; il se rendit immédiatement à Auxerre, plaça Adrienne dans le pensionnat désigné, et s'occupa, avec l'aptitude toute particulière qu'il possédait, de la réalisation de la fortune laissée par Philippe Debray. Nous devons dire qu'il y apporta cette finesse, cette rouerie, ce soin méticuleux de l'avare qui le caractérisait au suprême degré.

Le père d'Adrienne ne laissait aucun proche parent, et le conseil de famille, composé de voisins et d'amis, nomma pour subrogé tuteur de l'enfant le greffier du tribunal, qui s'en rapporta complètement à Malicorne de la gestion des biens de sa pupille.

Le motif qui avait déterminé Philippe Debray à confier la tutelle de sa fille à Malicorne était celui-ci : il avait reconnu chez le marchand de futailles, riche déjà à cette époque, une entente très grande des affaires, une volonté tenace, beaucoup d'ardeur au travail, une économie qui, au fond, n'était que de l'avarice déguisée, la connaissance parfaite de tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient, dans le département de l'Yonne au commerce des vins et à celui de la tonnellerie, parmi lesquels se trouvait la majorité de ses débiteurs. Il savait que Malicorne était habile, fin, rusé, et ces conditions lui avaient paru les plus propres à la liquidation de ses affaires, à la réalisation de la fortune qu'il laissait à sa fille et à une bonne gestion de cette fortune.

Jean Malicorne n'avait point failli à ce mandat, puisque, de son propre aveu, Adrienne possédait un capital qui s'élevait à quatre cent mille francs.

Pendant les huit années de son séjour au couvent, la jeune fille n'en était pas sortie une seule fois. Malicorne lui rendait visite tous les trois mois, payait sa pension, lui portait quelques colifichets, mais s'était bien gardé de lui faire la moindre confidence au sujet d'une fortune qu'il gérait comme si elle eût été la sienne ; il espérait, du reste, que cette fortune ne sortirait jamais de sa maison.

Le silence qu'il avait gardé était une preuve que, dès le premier jour, il avait conçu cette espérance, qui ne pouvait guère se réaliser qu'à la condition d'une discrétion absolue, tant à l'égard de sa pupille qu'à l'égard de sa femme, de son fils et de ses amis, dont il redoutait les bavardages. Il espérait jouer, aux yeux d'Adrienne, le rôle de bienfaiteur, de providence, de second père, et l'amener ainsi à épouser Prosper, sinon par amour—dans le cas où celui-ci serait inhabile à faire naître ce sentiment—du moins par reconnaissance. Il espérait aussi ne rendre ses comptes de tutelle qu'après le mariage, c'est-à-dire à Prosper, et de laisser ignorer à Adrienne, toute sa vie, l'existence de la fortune qui lui appartenait.

Pour arriver à ces résultats, il avait tout d'abord compté sur le prestige que la profession de son fils devait exercer sur une jeune imagination. Au village, là où il n'y a que des cultivateurs et quelques petits commerçants, il était évident qu'un médecin, c'est-à-dire l'homme qui tient dans sa main l'existence de toute une population, occupait la première place, et que nul autre ne pouvait lui être comparé. Cette supériorité, qu'il se promettait bien de faire ressortir par le récit de cures fabuleuses, ne pouvait manquer de placer Prosper sur un piédestal dans l'esprit d'une jeune fille ignorante du monde, des hommes et de toutes les supériorités.

Il est bon de ne pas oublier que, depuis l'âge de dix ans, Adrienne n'avait vu que son confesseur, Jean Malicorne, le jardinier du couvent et des gens travaillant à la terre, c'est-à-dire des êtres qui, aux yeux de Malicorne, ne pouvaient exercer aucune influence sur l'imagination et sur le cœur de la jeune fille. Mise subitement en présence de Prosper, vivant avec lui, il était impossible, selon les prévisions de l'usurier, que sa pupille ne devînt pas aussitôt éprise de l'officier de santé, ou tout au moins ne se trouvât pas heureuse de devenir sa femme.

Toutes ces considérations avaient poussé Jean Malicorne à une guerre perfide contre les différents médecins qui, tour à tour, étaient venus s'établir à Château-Bernard. Pour que Prosper fût le premier du village, son père ne l'ignorait pas, il fallait qu'il n'eût pas de concurrent.

Les efforts de Jean Malicorne sur ce point avaient échoué contre le succès inattendu de Jacques Hervev. Non seulement Prosper n'était plus le personnage légendaire que Jean Malicorne voulait présenter à sa pupille, mais encore il avait perdu, par sa conduite durant l'invasion épidémique, tout prestige vis-à-vis de ses clients. Il n'était plus le premier à Château-Bernard, pas même le second ; il n'était rien, pis que cela même : un être nuisible !

Et ses amis, ne sentant plus la main de fer du vieux Malicorne, que contenait la menace de M. Laroche, ne se gênent pas pour le dire. Le tigre avait été contraint de rentrer ses griffes, et l'âne, sans trop réfléchir qu'elles pourraient repaître un jour, envoyait des ruades. C'est le sort de toutes les royautés déchues, particulièrement des royautés qui se sont appuyées sur la tyrannie !

Cette situation, que Jean Malicorne n'ignorait pas, mais qu'il était pour le moment impuissant à modifier, avait changé tous ses plans. Aujourd'hui, il ne voulait plus se servir de la voix publique, qu'il redoutait : il renonçait à utiliser un prestige qui, s'il avait jamais existé, s'était transformé en dédain, avait tourné au ridicule. Malicorne ne

trouva rien de mieux pour circonvenir Adrienne, pour l'enlancer dans les mille replis de sa tortueuse diplomatie, que de la condamner à une surveillance de tous les instants, que de l'obliger, tout doucement et sous les prétextes les plus insidieux, à une réclusion qui ressemblait beaucoup à un emprisonnement. Pour cela, il dora la cage du mieux qu'il put, supposant, bien à tort sans doute, qu'une jeune fille ignorante, après un séjour de huit années dans un couvent, ne pouvait rêver de liberté, ni désirer une existence plus large.

Il se trompait, car la liberté est le rêve de toutes les jeunes filles, et je parle des plus sages !

Les années passées au couvent n'apprennent pas l'esclavage ; elles le font détester ! C'est le noviciat de la vie, et si les jeunes filles le supportent patiemment, gaïement même, c'est que l'espérance est au bout de ces années d'étude et de discipline, c'est que le couvent est la route qui conduit à l'inconnu, à tous les espoirs ; et si douces que soient ces années passées au milieu de compagnes aimées, de femmes bonnes et indulgentes, c'est toujours avec une vive satisfaction, le sourire aux lèvres et la joie au cœur que la jeune fille voit s'ouvrir devant elle, pour se refermer à jamais, les sombres portes du cloître où l'on emprisonne son enfance, parfois même sa jeunesse.

Or, Adrienne, en venant habiter la maison de son tuteur, n'avait fait que changer de prison — une prison moins douce encore que le couvent.

Elle en fut d'abord très attristée

La jeunesse a besoin d'air, de mouvement, de liberté, de courses dans la campagne, d'exercices violents toujours salutaires. Adrienne voyait de sa fenêtre cette belle nature qui lui souriait et qui semblait l'appeler ; elle prêtait l'oreille à cette voix mystérieuse ; elle écoutait ces chants d'oiseaux dont elle enviait la liberté, et son cœur bondissait vers l'espace ; elle eût donné sa plus belle toilette pour une longue promenade dans les bois, au milieu de ces pelouses vertes, émaillées de marguerites, de boutons d'or et de toute cette flore agreste dont la nature est si prodigue ; elle eût voulu courir après ces beaux papillons et les libellulés aux ailes bleues qui voltigeaient sur la rive ; elle eût voulu se plonger dans ces eaux de l'Yonne si pures, si limpides, si transparentes, qu'elles laissaient voir leur sable doré, leurs galets blancs et les poissons se jouant au milieu des herbes aquatiques.

Toutes ces jouissances lui étaient interdites !

Elle en demanda la cause à Jean Malicorne ; elle voulut savoir pourquoi on lui imposait cette dure réclusion.

— Ma mignonne, lui répondit Malicorne, une jeune fille comme toi ne peut seule courir les champs. Tous les habitants du bourg sont honnêtes et polis, mais on rencontre souvent sur les routes, sur le port, des charretiers et des mariniers étrangers au pays, et ces gens-là sont généralement grossiers et mal embouchés. Quant à te faire accompagner par quelqu'un, cela n'est pas dans les habitudes du pays, on se moquerait de nous. Et puis, ma femme a, tu le sais, des occupations nombreuses, une surveillance très active à exercer ; moi, je suis souvent en voyage, ou dans mes magasins, ou sur la rivière : Prosper visite ses malades ou étudie, — il a à cœur d'être un jour une gloire de ce pays ! — Nous ne pouvons donc sortir avec toi comme tu le désirerais et comme nous le désirerions nous-mêmes. Cependant, l'état dont tu t'affliges prendra fin bientôt, je l'espère ; cela ne dépend à peu près que de toi.

— Oh ! alors, s'écria Adrienne toute joyeuse, je le veux tout de suite, et vous allez me dire...

Malicorne l'interrompit.

— Prends patience un peu, dit-il, c'est Prosper qui t'apprendra par quel moyen peut s'opérer ce grand changement dans ta position ; il te fera connaître des projets qui en se réalisant, feront notre joie et notre bonheur. En attendant, chaque dimanche, l'un de nous t'accompagnera dans une longue course en voiture, et pour tous les jours tu as notre jardin, dont l'étendue suffit à tes promenades quotidiennes.

Adrienne ne comprit point le sens des paroles de Jean Malicorne, ou plutôt elle ne vit rien au-delà de ce qu'elles exprimaient.

La jeune fille n'éprouvait ni sympathie ni antipathie pour Prosper ; il lui était complètement indifférent. L'idée d'un mariage avec l'officier de santé ne lui était jamais venue, et les réticences de Jean Malicorne ne pouvaient l'éclairer.

Toutefois, l'espérance que celui-ci avait fait luire à ses yeux suffit pour lui rendre sa gaieté ; elle prit bravement son parti de cette réclusion nécessaire.

Jean Malicorne voulut reconnaître cette docilité qui se prêtait si bien, sans le savoir, à ses projets. Il redoubla de soins et de douces paroles envers Adrienne, eut mille attentions gracieuses pour elle. Chaque fois qu'il allait à Auxerre, il apportait à la jeune fille des livres, du papier à dessiner, des crayons et des couleurs pour le pastel.

Un jour même on vit une grande tapissière s'arrêter devant la porte de Malicorne, entrer dans la cour, et à la stupéfaction générale, deux ou trois heures après, on entendit le son d'un piano. Décidément tout le monde s'était trompé sur le compte de Jean Malicorne : on l'avait pris pour un avare, et c'était un prodige !

Adrienne fut très sensible à cette attention de son tuteur, et elle l'en remercia par un baiser qui sembla rendre très heureux le vieux Malicorne.

En même temps qu'il aplanissait les voies et conquérait le cœur de sa pupille, Jean Malicorne pressait son fils de hâter le dénoûment d'une affaire pour la réussite de laquelle il faisait mille sacrifices.

Mais Prosper, si hardi, si effronté même avec les beautés villageoises, était d'une incroyable timidité avec Adrienne ; il se contentait de la regarder, de lui sourire, mais n'osait se déclarer. Cependant, les occasions ne lui manquaient pas : les époux Malicorne avaient soin de lui en fournir deux ou trois par jour.

—Eh bien ? disait chaque matin Jean à son fils avec un accent interrogateur.

—C'est pour aujourd'hui ! répondait Prosper.

La journée se passait, la soirée aussi, et Prosper ne parlait point.

Toutes ces hésitations finirent par exaspérer le vieux Malicorne.

—Qu'attends tu donc ? demanda-t-il à Prosper. Est-il si difficile de dire à une belle fille qu'on l'aime et qu'on serait heureux de l'épouser ?

—Non, mais...

—Mais quoi ? s'écria Malicorne tout colère, ne saurais-tu courtiser que les filles de basse-cour ? S'il en est ainsi, dis-le ; j'ouvrirai la cage et l'oiseau s'envolera. Un autre, moins sot que toi, s'empressera de lui donner asile ; le Parisien par exemple !

Piqué au vif, Prosper promit de parler ce jour-là à Adrienne.

—Tu n'auras pas cette peine, lui dit son père, car c'est elle-même qui viendra t'interroger.

—Elle ?

—Oui ! et je me charge de l'y amener.

Malicorne père eut bien peu de chose à faire pour arriver à ce résultat.

Après le déjeuner, il se contenta de dire en souriant à Adrienne :

—Prosper a quelque chose à t'apprendre ! Tu sais ?... Ce changement qui doit, si tu le veux, s'opérer dans ton existence. Demande-le lui donc !

Adrienne, curieuse comme toutes les jeunes filles, et n'y voyant pas de malice, s'empressa de courir au jardin, où se trouvait l'officier de santé.

—Vous avez quelque chose à me dire, monsieur Prosper ? lui demanda-t-elle.

Celui-ci était tout troublé.

Il aimait Adrienne pour sa dot, et ne se sentait point inspiré pour lui exprimer un amour qu'il ne ressentait pas. On prétend que c'est la meilleure condition pour parler d'amour ; il paraît que l'on se trompe.

—Qui vous a dit cela, mademoiselle ? fit-il pour gagner du temps.

—Votre père.

Il fallait parler, Prosper parla.

—Mon père a dit vrai, mademoiselle, reprit-il, et si j'ai hésité jusqu'à ce jour à vous entretenir de ce grave sujet, si en ce moment encore vous me voyez troublé, hésitant, c'est que je redoute un insuccès qui ferait de moi le plus malheureux des hommes.

Adrienne ne comprenait pas encore ; seulement, l'instinctive pudeur de la jeune fille s'éveillait ; elle devenait toute sérieuse.

—Je vous écoute, dit-elle.

—Vous savez, continua Prosper, que mon père et ma mère vous aiment à l'égal d'une fille chérie ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que je vous aime, moi, mieux qu'on aime une sœur, et que le rêve de mon père et de ma mère, le mien, mon plus doux espoir, c'est que vous deveniez réellement leur fille en acceptant ma main.

À ce moment pathétique, et comme péroration de son aveu, Prosper Malicorne se jeta aux genoux d'Adrienne et essaya de lui prendre la main.

Adrienne la retira tout doucement et fit un pas en arrière.

—Vous me fuyez ! s'écria Prosper, vous me détestez donc ?

La première impression de la jeune fille avait été une surprise profonde ; puis la peur était arrivée, et à la peur avait succédé je ne sais quelle folle idée, une envie de rire. Prosper à ses pieds, gros, bouffi, serré dans des habits qui menaçaient de craquer de toutes parts ; cet œil éteint qui n'exprimait rien ; cette figure intelligente plantée sur un cou rouge et aux vaines saillantes annonçant l'apoplexie en germe, tout cela lui parut ridicule, disons le mot : grotesque. Elle avait pu parfois songer au mariage ; mais, à coup sûr, Prosper Malicorne ne réalisait point, surtout en ce moment, le type idéal qu'elle avait rêvé.

Cependant, la bonté native de son cœur, la reconnaissance qu'elle croyait devoir à son tuteur lui firent prendre en pitié l'homme qui était à ses pieds.

—Non, je ne vous déteste pas, dit elle, mais relevez-vous. Je regrette seulement que M. Malicorne ou madame Julienne ne m'ait pas préparée à cet aveu : mon embaras eût été moins grand pour y répondre. Ne trouvez pas mauvais que je garde le silence aujourd'hui, demain et quelques jours encore. J'ai besoin de me consulter, de réfléchir. Vous m'accorderez bien un dépit, n'est-ce pas ?

—Oh ! mademoiselle !

—Je vous remercie de votre générosité, et je ferai tous mes efforts pour y répondre. Je ne vous dis pas d'espérer et je ne vous refuse pas non plus. Attendez ! voilà la seule réponse que je puisse vous donner en ce moment.

—Elle me comble de joie !

—Permettez moi de me retirer.

—Et à moi de vous offrir mon bras.

Adrienne n'osa pas le refuser.

Ils rentrèrent ensemble à la maison, dans cette attitude qui est pleine de promesses lorsque deux cœurs battent à l'unisson.

Jean Malicorne demanda à son fils comment les choses s'étaient passées.

—Très bien ! répondit celui-ci. Elle ne m'a point dit qu'elle m'aimait, parce qu'on ne peut espérer un pareil aveu dans un premier entretien, mais elle m'a dit qu'elle ne me détestait pas, ce qui était bien voisin de me dire : Je vous aime !

—Tant mieux, répondit Jean Malicorne, ta mère et moi nous ferons le reste.

XIII

Adrienne, ignorante de la vie et des passions, subissait à son insu la pression morale que Jean Malicorne et sa femme Julienne exerçaient sur elle.

Dès que l'un ou l'autre des deux époux se trouvait avec la jeune fille, il entonnait une litanie de louanges sur Prosper. " Prosper est le meilleur des fils, il sera un bon mari," disait Julienne.—" Prosper est appelé à une haute position reprendra le père ; en outre de ma fortune qui lui permettra de satisfaire tous les goûts de sa femme, la science qu'il possède, les grands services qu'il rend au pays appelleront sur lui l'attention de l'autorité ; il sera maire, membre du conseil général, et un jour qui n'est pas loin, il recevra la décoration. "

Et tous les deux en chœur :

" Prosper est beau ! Prosper est bon ! Prosper est élégant ! Prosper a un caractère d'or ! Prosper a toutes les qualités du cœur ! Prosper a été mandé chez le préfet, qui voulait le consulter à propos de la maladie de sa femme ! Prosper par-ci, Prosper par-là ! "

Le refrain ne variait pas.

C'était tous les jours une obsession adroite qui venait pervertir le sens moral de la jeune fille et placer perpétuellement l'officier de santé dans son esprit.

Une jeune fille savante ne s'y fût point laissé prendre ; une fille ignorante devait y succomber.

Adrienne arriva à penser que ses impressions du jour de l'aveu étaient injustes ; elle fit tous ses efforts pour le chasser de son souvenir, et s'appliqua à ne regarder Prosper qu'à travers les grands mérites, les éminentes qualités dont son père et sa mère le douaient si généreusement.

De cette situation d'esprit à un consentement, il n'y avait qu'un tout petit pas.

Malicorne père, qui suivait le travail mental qui s'opérait dans l'imagination de la jeune fille, brusqua le dénoûment.

—Adrienne, lui dit il, Prosper est bien malheureux ! Ne veux-tu point me charger d'une bonne parole pour lui ?

Et comme Adrienne, un peu embarrassée, ne répondait pas, madame Malicorne prit la parole et dit à son mari, avec une feinte bonhomie.

—Eh, bon Dieu ! ne la tourmente donc pas, cette chère enfant. Nous ferons la noce après les vendanges : c'est convenu.

Elle embrassa Adrienne et ajouta :

—N'est ce pas que tu veux bien être notre fille pour tout de bon ?

Adrienne cacha sa tête dans la poirine de la vieille femme et ne dit mot.

Les époux Malicorne prirent ce silence pour un consentement.

La conduite de Prosper pendant tout ce temps avait été d'une habileté merveilleuse. Soit qu'il comprit qu'il n'était pas sympathique à la jeune fille, soit qu'il n'osât point l'entretenir de son amour, il avait gardé un silence complet avec elle et n'avait en aucune circonstance pressé un aveu qui se faisait un peu attendré.

Adrienne prit cette conduite pour de la délicatesse, et lui en sut un gré infini au fond de son cœur.

Elle le lui marqua par quelques bons regards, par quelques petites attentions qui enchantèrent Jean Malicorne.

L'époque des vendanges était arrivée.

À cette occasion, Malicorne crut pouvoir se départir un peu de la surveillance qu'il avait exercée jusque là sur Adrienne et de l'étroite réclusion à laquelle il l'avait condamnée. Il consentit à ce que la jeune fille accompagnât madame Malicorne dans les vignes. Adrienne en avait manifesté le désir d'une façon très vive, et son tuteur ne crut pas devoir lui refuser ce plaisir. D'ailleurs, le mariage lui paraissait une chose si bien arrêtée que cette sortie lui parut sans danger.

Le lendemain, à cinq heures du matin, madame Malicorne, Adrienne et les ouvriers se rendirent dans les vignes qui étaient situées sur la rive gauche de l'Yonne. Jean Malicorne et la servante restèrent à la maison, l'un pour surveiller les cuves, l'autre pour préparer le repas des vendangeurs.

C'était une de ces matinées de septembre qui n'annoncent en rien l'arrivée prochaine de la mauvaise saison. Le ciel était pur et le soleil radieux. Sous ses rayons encore très-ardents, la feuille des pampres avait une transparence lumineuse d'un effet magique ; les grosses grappes de raisin reluisaient comme des billes d'agate polie. À chaque pas que l'on faisait dans les vignes, la grive gourmande, la perdrix au rouge collier, la caille au plumage gris s'élevaient à tire d'aile en faisant entendre un petit cri plaintif ; le lièvre se sauvait à travers champs, en quête d'un nouveau refuge.

Adrienne poussait à chaque instant des clameurs de surprise et de joie. Tout était nouveau pour elle dans ce spectacle qui l'enchantait, dans ces aromes vivifiants qui lui montaient au cerveau et la plongeaient dans une espèce d'ivresse. Son cœur battait, sa poitrine se soulevait, son teint d'une blancheur éclatante prenait la couleur du plus riche incarnat. Elle avait envie de chanter, de prier, de rire, tout cela à la fois ; mille sensations diverses l'assaillaient ; elle se sentait vivre, enfin, et pour la première fois depuis qu'elle existait !

Un peu avant huit heures, madame Malicorne dit à Adrienne :

—Il faut rentrer, ma fille ; voici l'heure du déjeuner des vendangeurs ; nous allons aller le chercher. Nous reviendrons avec la domestique.

—Oh ! madame Julienne ! s'écria Adrienne, laissez-moi ici ; je m'y trouve si bien !

Il y avait dans la voix de la jeune fille un tel accent de câlinerie et de prière que madame Malicorne, dont le cœur était cependant aussi raccorni que l'épiderme de ses mains, ne put résister à cette supplication.

—Ne t'éloigne pas, au moins !

—Je ne bougerai pas de la vigne.

—Tu me le promets ?

—Je vous le jure ?

Cependant Julienne Malicorne ne se contenta pas de cette promesse ; elle dit à une vieille femme, sa parente, qui travaillait à la vendange :

—Eh ! la Suzette, surveille un peu Adrienne que je laisse dans la vigne.

— Oui, répondit la vieille femme.

Mais à peine Julienne Malicorne fut-elle à dix pas que la Suzette se mit à grommeler :

— Ne dirait-on pas qu'on va la manger, cette jeunesse !

Et, sans s'en inquiéter davantage, elle continua son travail en remontant vers le haut de la vigne.

Adrienne ne se sentit pas plus tôt libre qu'elle bondit comme un jeune chevreau. Elle regarda autour d'elle, et, voyant que nul ne la surveillait, elle se mit à courir après les papillons et les mouches dorées.

Cette chasse la conduisit à l'issue de la vigne sur la droite, tout près du chemin de halage, qui était en même temps chemin de communication pour conduire à un hameau situé non loin de là. A cet endroit se trouvait un noyer aux larges ramures formant ombrage ; elle s'assit aux pieds de l'arbre, appuya sa tête blonde sur ses mains que la lumière rendait diaphanes, et se prit à réfléchir.

A quoi songeait-elle ?

A quoi songent les jeunes filles ?

Le cœur de la femme n'est point un livre dans lequel on puisse lire facilement.

Tout à coup elle poussa un cri d'effroi.

Un grand chien braque, au pelage blanc parsemé de taches couleur de feu, avait, d'un bond, escaladé le treillage de bois, s'était approché d'elle et lui léchait les mains.

— Ici, Black ! dit une voix bien timbrée.

Adrienne leva les yeux.

Devant elle, sur le chemin de halage, la main appuyée sur la séparation, un homme la contemplait avec une émotion qu'il ne cherchait point à cacher.

Elle vit d'abord la main qui s'appuyait sur le treillage : cette main était blanche, fine, aristocratique. Puis son regard monta plus haut, et elle vit une tête pleine de distinction et cette beauté mâle qui lui était inconnue. Les yeux surtout étaient pleins de vivacité et possédaient en même temps une douceur d'un charme inouï pour elle. L'homme était brun et décoré : c'était le docteur Jacques Hervey ! Soit que cette soudaine apparition répondit à quelque idéal évoqué dans sa méditation, soit que la présence de l'étranger eût porté le trouble dans son âme, elle rougit vivement et se leva pour partir. Jacques Hervey ôta son chapau et la salua.

— Je vous demande mille pardons, mademoiselle, pour la frayeur que vous a causée mon chien ; mais ne redoutez rien de lui : il est aussi doux que vous êtes...

Jacques Hervey s'arrêta ; le mot qui allait achever sa phrase lui sembla d'une banalité désespérante. Mais Adrienne l'avait compris et rougit encore davantage. La voix qui lui parlait était si douce qu'elle se sentit tout émue. Cependant la situation était embarrassante pour la jeune fille ; elle pensa qu'elle ne pouvait s'enfuir comme une pensionnaire sotte et timide.

— Oh ! monsieur, dit-elle, j'ai été plus surprise qu'effrayée, et vous ne me devez aucune excuse.

Elle s'inclina et fit un pas vers la vigne.

— Il faut parler ou mourir ! pensa Jacques Hervey.

Et faisant un effort violent :

— Mademoiselle ! dit-il.

Toute son âme, tout son amour s'étaient glissés dans ce suprême appel.

Adrienne se retourna vivement.

La façon dont ce simple mot avait été prononcé lui avait révélé une angoisse profonde.

Jacques Hervey était extrêmement pâle.

Elle vit cette pâleur et s'approcha jusqu'à la séparation.

— Merci ! dit le médecin.

Il la contempla un instant.

Les yeux d'Adrienne étaient doux, presque souriants. Cependant on y voyait une légère teinte d'inquiétude et de curiosité naïve. Le cœur de Jacques Hervey se fondit sous la magie de ce regard pudiquement voilé qui ignorait encore sa puissance. Jamais il n'avait trouvé beauté plus pure et plus correcte unie à ce charme sans nom et indescriptible dont la nature est si avare.

Cette contemplation paraissait gêner Adrienne ; Jacques Hervey y mit fin en prenant la parole, sa voix tremblait.

—Mademoiselle, dit-il, il y a quelques jours, m'est apparue une fée divine, une enchanteresse ! Elle avait votre figure et votre voix. Hélas ! ce bel ange blond habitait la maison de mon ennemi, et la présence subite de Jean Malicorne fit fuir l'apparition. Je crus à un rêve, à une illusion, et cette vision s'empara si bien de mon cœur, que j'y songeai jour et nuit, et je l'aimai d'un amour sans espoir. Aujourd'hui, le rêve s'est fait réalité, la vision a pris un corps : c'est vous ! Vous, la seule femme que je puisse aimer, mon premier, mon unique amour !... Et cette rencontre va décider de ma vie !... Il suffit de vous voir pour deviner que vous ne tenez par aucun lien de parenté à cet être méprisable qui a nom Jean Malicorne ; quant à moi, je me nomme Jacques Hervey, et je suis médecin dans ce village. Si mes paroles ont été une offense pour vous, si votre cœur n'en a pas été ému, c'est la mort pour moi ! Si... mais non, ce serait trop de bonheur, je n'ose l'espérer. Donnez moi cette petite fleur que je vois à votre corsage ; ce ne sera pas un aveu, ce sera une simple espérance, et quels que soient les obstacles qui nous séparent, je saurai les vaincre pour me rapprocher de vous, pour me jeter à vos pieds et vous dire : je vous aime, soyez ma compagne, mon amie, ma femme !

Adrienne avait baissé les yeux, et les battements précipités de son sein disaient à quelle émotion elle était en proie. Elle eût voulu s'enfuir pour cacher sa rougeur et son trouble, mais elle se sentait défaillante et n'osait faire un pas. En ce moment, une voix stridente, une voix inquiète, se fit entendre au centre de la vigne.

—Adrienne ! Adrienne ! disait cette voix.

C'était Julienne Malicorne qui, ne retrouvant plus la jeune fille à l'endroit où elle l'avait laissée, concevait les craintes les plus vives de sa disparition.

—Adrienne ! répéta Jacques Hervey, ah ! je n'oublierai plus ce nom !

— Qui m'appelle ? murmura la jeune fille, comme si elle fût sortie d'un songe.

—Madame Malicorne, dit Jacques Hervey.

—Ah ! fuyez ! fuyez ! s'écria Adrienne.

—C'est un adieu éternel ? demanda le médecin avec une profonde tristesse dans la voix.

Les appels de Julienne Malicorne se rapprochaient.

Un souffle passa sur les lèvres de la jeune fille, et ce souffle disait :

—Non !

Jacques Hervey fut comme ébloui de cet espoir ; ses jambes chancelèrent, il ne vit plus rien. Quand il revint à lui, Adrienne n'était plus là ; mais au pieds du médecin gisait la petite fleur qui avait orné le corsage d'Adrienne. Il la ramassa, fou de joie, la porta à ses lèvres et s'enfuit comme l'homme qui vient de dérober un trésor.

XIV

Pendant tout le temps que durèrent les vendanges, il ne fut nullement question du mariage d'Adrienne avec Prosper ; mais lorsque le raisin fut dans les cuves, livré à la fermentation qui devait produire le généreux liquide, Jean Malicorne agita la question d'un voyage à Auxerre dans le but d'acheter la corbeille de noces. Ce dernier mot fit pâir Adrienne.

Depuis la rencontre qu'elle avait faite de Jacques Hervey, son cœur s'était éveillé ; il vivait. Depuis ses chaudes paroles que le médecin avait fait résonner à son oreille, les voiles obscurs de son intelligence s'étaient déchirés : elle aimait. Une transformation complète s'était opérée en elle, elle ne chantait plus, son insouciance gaité s'était envolée, elle était devenue sérieuse, réfléchie, parfois même son regard s'imprégnait de tristesse, et la solitude, qui autrefois lui paraissait si douloureuse, avait un charme puissant pour elle. Enfin Prosper Malicorne lui était odieux.

Tout dans la vie était mystère et inconnu pour Adrienne ; son séjour de huit années au couvent ne lui avait rien appris ; l'existence solitaire et recluse qu'elle menait chez Malicorne n'avait pu l'éclairer ; jamais elle n'avait lu un roman ; le mot amour lui-même était inconnu pour elle. En dehors de la sympathie, de l'amitié, son ignorance des sentiments était complète. On comprend les surprises et les perturbations que les paroles de Jacques Hervey devaient faire naître en elle ; elle avait été émue, charmée, fascinée par cette apparition soudaine d'un inconnu, par l'étrangeté de sa conduite, par le langage si nouveau et si affectueux qu'il lui avait fait entendre, et elle se demandait pourquoi Prosper Malicorne, lors de la scène du jardin, n'avait point porté le même trouble

dans son cœur, pourquoi elle n'avait pas éprouvé les mêmes sensations, les mêmes ravissements.

Evidemment, ces interrogations faisaient surgir dans sa pensée un contraste entre les deux hommes, et autant le souvenir de l'un la charmait et excitait des transports d'une joie indicible, autant le souvenir de l'autre lui était odieux, autant sa personne lui était antipathique. La seule pensée d'un mariage avec Prosper amenait la terreur et l'épouvante dans son esprit. L'image de Jacques Hervey ne la quittait plus, et toutes ses paroles étaient gravées dans son cœur. Il avait pour elle mille attraits que ne possédait pas Prosper Malicorne. C'était le prince Charmant des contes de fées, beau, élégant, distingué, au regard doux et plein de feu en même temps, à la voix harmonieuse, au langage poétique et imagé, aux paroles tendres et ardentes.

Prosper ressemblait à son père, à tous les hommes qu'Adrienne avait vus ; elle était restée froide, insensible à l'amour qu'il avait manifesté pour elle. Jacques Hervey, au contraire, ne ressemblait à personne ; il était lui, c'est-à-dire une individualité, et son langage, sa seule présence avaient ému Adrienne. Celui-là était un être indifférent, celui-ci était l'homme aimé. Il existait tout un monde entre les deux rivaux. L'imagination d'Adrienne avait un champ très vaste à parcourir, lorsqu'elle songeait à Jacques Hervey, et c'était là son occupation de tous les instants. Elle s'étonnait de ce que ni Julienne, ni Jean Malicorne, ni Prosper ne lui avaient jamais parlé de cet autre médecin qui habitait Château Bernard. Pourquoi ce silence ? Pourquoi, dans les éloges pompeux qui naissaient chaque jour sous les lèvres du père et de la mère de Prosper, ne s'était-il jamais trouvé un mot qui fit allusion à la présence, dans le village, d'un rival de Malicorne, fils ? Pourquoi son tuteur était-il l'ennemi de M. Jacques Hervey ? A toutes ces questions, elle ne trouvait nulle réponse, mais en revanche son imagination y puisait un nouvel aliment, une nouvelle cause de préoccupations qui lui rappelaient sans cesse le mystérieux inconnu.

Et comme elle ignorait le mal et les conventions mondaines qui imposent à la jeune fille toutes ces réserves d'une pudeur exagérée, elle ne regrettait point le don de cette petite fleur que lui avait demandée le médecin, sinon comme un aveu, du moins comme une espérance, et elle attendait, toute inquiète et anxieuse, mais fermement résolue à repousser Prosper Malicorne, les événements qui devaient la mettre de nouveau en présence de Jacques Hervey. Il est bien rare qu'une jeune fille amoureuse, si innocente qu'elle soit, n'acquière pas promptement une profonde ingéniosité pour ce qui a trait à son amour. Un jour qu'Adrienne se trouvait seule avec la femme de service, — elle avait renoncé à retourner aux vignes à cause de la surveillance active dont l'entourait Julienne Malicorne, — elle amena la conversation sur Prosper et fit adroitement causer la servante.

— Combien y a-t-il d'habitants dans ce village ? demanda-t-elle d'un ton indifférent.

— Quinze à seize cents, répondit madame Bonnard.

— Tant que ça ?

— Oui, sans compter ceux des fermes et les habitants du hameau qui se trouve sur la route de Cravant.

— Je comprends alors que M. Prosper ait beaucoup d'occupations.

La femme Bonnard, bavarde et envieuse comme toutes les servantes, n'était pas fâchée de débâter un peu contre ses maîtres. L'occasion se présentait belle, et elle la saisit à l'instant.

— Oh ! dit-elle, il n'est pas seul ici à soigner les malades.

— Ah !

— Oui, il y a un autre médecin. Est-ce que mademoiselle l'ignorait ?

— On ne m'en a jamais parlé.

— Je regrette bien alors ce que je viens de dire.

— Pourquoi ?

— C'est que si madame Julienne ou M. Malicorne le savaient, ils me mettraient à la porte.

— Dans ce cas, ma chère Bonnard, je me garderai bien de le leur répéter, car vous êtes une excellente femme, et je serais désespérée de vous causer un préjudice. Cependant, je ne vois pas où est le mystère dans ce que vous venez de m'apprendre, ni en quoi cela peut être désagréable à madame Julienne ou à M. Malicorne.

Rassurée par cette promesse, madame Bonnard répondit :

—C'est cependant bien simple. Quand M. Prosper était seul ici, tout le monde venait chez lui, ou l'envoyait chercher.

—N'y a-t il donc pas de médecins dans les bourgs voisins ?

—Si, mais il fallait faire au moins une lieue et demie, et puis on avait peur.

—Peur ! de qui ?

—De M. Malicorne.

Adrienne était bien étonnée.

—Je ne comprends pas, dit-elle.

—Ah ! fit la Bonnard toute tremblante, M. Malicorne est un homme terrible ! J'ai peut être bien tort de vous dire ces choses...

—Et maintenant on n'a plus peur ? demanda Adrienne, dont la curiosité était vivement excitée.

—Oh ! non. Tout cela a changé depuis que M. Hervey est arrivé à Château Bernard, et surtout depuis que nous avons eu la visite du choléra.

—Vraiment !

—Oui, M. Prosper n'a presque plus de clients. M. Hervey possède la confiance générale, et M. Malicorne fait le mort, lui qui, cependant, avait su contraindre à partir les différents médecins qui étaient venus s'établir ici.

—Vous me surprenez beaucoup, ma chère Bonnard, dit Adrienne très surprise en effet. Et comment ce changement s'est il opéré ?

Madame Bonnard alla écouter à la porte de communication qui conduisait au cabinet de Prosper Malicorne, et, revenue près de la jeune fille, elle lui dit tout bas :

—C'est que M. Prosper est, dit-on, un ignorant et que M. Hervey est un savant ; c'est que, pendant le choléra, M. Prosper a laissé mourir tous ses malades, tandis que M. Hervey n'en a perdu qu'un seul ; c'est que M. Jean Malicorne, qui autrefois était le maître dans le village et qui ne craignait ni Dieu ni diable, n'est plus autant le maître maintenant, et qu'il a peur de M. Hervey ; le nom seul du nouveau médecin, lorsqu'on le prononce devant lui, suffit pour le mettre en colère.

—Que m'apprenez vous là !

—La vérité, ma bonne demoiselle, la pure vérité du bon Dieu. Mais surtout gardez moi le secret.

—Ne craignez rien, madame Bonnard. Et ce M. Hervey est réellement un homme savant ?

—Si savant, qu'on l'appelle d'Auxerre, d'Avallon, de Tonnerre et de Joigny, où il doit y avoir de bons médecins cependant ; et puis, bon, complaisant, doux, charitable aux pauvres gens, se dérangeant de nuit comme de jour. Tout le monde l'aime ici, et les gens les plus riches sont fiers de se dire ses amis.

—Qui vous a donné tous ces renseignements, ma chère Bonnard ?

—Ah ! mademoiselle, on jase dans le village, et moi, j'écoute un brin, en passant. Et puis, j'ai ma nièce qui est servante au port Michaud, chez M. Laroche, un bien brave homme, que M. Malicorne déteste, Dieu sait pourquoi ! Ah ! il faut entendre parler M. Laroche, sa femme et Rose, ma nièce, de M. Hervey ! C'est un Dieu pour eux ! Il a sauvé la vie à leur petite fille, un bijou d'enfant, qui allait mourir. Et notre curé ! faut voir comme il salue M. Hervey : jusqu'à terre, quoi !

Madame Bonnard fut interrompue par l'arrivée de Jean Malicorne, qui amenait une charrette chargée de raisins.

Adrienne se réfugia dans sa chambre, bienheureuse de ce qu'elle venait d'apprendre et le cœur tout palpitant. Ainsi se trouvaient justifiés son indifférence pour Prosper et son amour pour Jacques Hervey ; l'un était un homme ordinaire, l'autre possédait un mérite exceptionnel ; l'un était laid, l'autre était beau ; l'un était méprisé, l'autre était glorifié ! Cette découverte l'enorgueillit, et son amour pour Jacques Hervey s'accrut de toute la considération dont celui ci avait su entourer son nom et sa personne. Elle comprit pourquoi le médecin, chargé de la haine de Jean Malicorne, et ne pouvant se présenter chez lui, avait profité de leur rencontre dans la vigne pour lui exprimer ses sentiments ; elle comprit tous les obstacles qu'il avait à vaincre ; mais elle ne s'expliqua ni la haine de Malicorne, ni le silence qu'il avait gardé vis-à-vis d'elle relativement à l'existence d'un autre médecin dans le village.

En même temps, son âme s'ouvrait au soupçon, à la défiance. Jacques Hervey, — elle s'en souvenait très bien, — avait traité son tuteur de misérable, et madame Bonnard,

dans ses confidences, avait dit de Malicorne : " C'est un homme terrible ! " Ces deux expressions étaient la révélation d'un passé ou de projets qu'elle ne connaissait pas, mais qui, à coup sûr, devaient l'intéresser. Elle se promit d'observer, d'examiner la conduite de son tuteur, de Julienne et de Prosper, et d'être avec eux d'une circonspection que toute leur astuce ne saurait dérouter.

Toutes les émotions qui étaient venues assaillir Adrienne n'étaient point passées inaperçues pour Jean Malicorne ; mais, peu habitué à lire dans le cœur de la femme, il les attribua au mariage projeté, à l'anxiété que devait faire naître chez une jeune fille ayant vécu toute sa vie dans l'innocence du cloître, le changement qui se préparait pour elle, et il hâta la conclusion de cet événement. Ce fut à ce moment qu'il parla du voyage d'Auxerre et des préparatifs du mariage. Cette proposition tomba sur la tête d'Adrienne comme une douche d'eau glacée. Depuis que sa défiance était éveillée, elle avait bien des fois examiné le regard du vieux Malicorne, et c'est avec épouvante qu'elle en avait découvert toute la puissance. Elle n'osait plus en soutenir l'étrange fixité, et se sentait encore moins de courage pour lui dire qu'elle ne consentirait jamais à cette union. Elle résolut de s'adresser à Prosper.

— Il me suffira, pensa-t-elle, pour qu'il renonce lui-même à ce mariage, de lui apprendre que je ne puis l'aimer ; je suis pauvre, il est riche ; il obéit plutôt à un désir de famille qu'à un amour bien violent ; il se consolera facilement.

Dans ce but, elle prolongea son déjeuner de manière à se trouver tête à tête avec Prosper.

Les époux Malicorne, qui guettaient ces sortes d'occasions, s'empressèrent de laisser ensemble leur fils et Adrienne.

— Monsieur Prosper, dit la jeune fille dès qu'ils furent seuls, j'ai à vous parler.

— C'est un bonheur qui ne m'arrive pas souvent, répondit Prosper, et il est d'autant plus grand qu'il est inattendu. Permettez-moi de vous en remercier.

— Attendez, reprit Adrienne, car ce que j'ai à vous apprendre n'est pas, je le crains, de nature à vous satisfaire. Il y a quelques semaines, vous m'avez fait l'offre généreuse de votre nom et de votre main. J'ai été sensible à cette preuve d'attachement de votre part, elle dénotait un cœur grand et généreux, puisque je ne suis qu'une pauvre orpheline et que votre père possède, m'a-t-il dit, une fortune importante.

Prosper rougit à cette observation.

Adrienne continua.

— Vous vous souvenez, sans doute, de ma réponse : " Attendez, vous ai je dit, j'ai besoin de me consulter, de réfléchir ; je ne vous dis pas d'espérer, et je ne refuse pas non plus. "

— Je m'en souviens.

— Depuis ce moment, j'ai fait tous mes efforts pour répondre d'une manière affirmative à vos désirs, à ceux de mon tuteur, à ceux de madame Julienne. Ceux-ci ont pris mon silence pour un acquiescement, et aujourd'hui ils pressent la réalisation d'un mariage qu'ils paraissent vivement désirer. Malheureusement, mon cœur ne marche pas d'accord avec eux. J'ai pour vous, monsieur Prosper, beaucoup de reconnaissance, une affection toute fraternelle, mais point d'amour. Une union entre vous et moi, dans de pareilles conditions, me paraîtrait monstrueuse et impie, et nous rendrait, à coup sûr, malheureux tous les deux. Elle est donc impossible, et, si vous m'aimez comme vous me l'avez dit, vous devez me comprendre. Vous voulez, n'est-ce pas, un cœur qui se livre avec joie, avec un abandon complet ? Eh bien ! je ne puis vous donner ce bonheur, cette grande satisfaction, car je n'apporterais au foyer domestique que le remords, la déception et l'ennui.

— Le remords ! observa Prosper tout ahuri de la déclaration de la jeune fille, voilà un mot bien grave.

— Il est juste, répondit Adrienne, puisque je ne comprends qu'un bonheur dans la vie : aimer et être aimée !

— Je vous aime !

— Hélas ! moi, je ne vous aime pas.

Prosper paraissait accablé, et il y eut un moment de silence ; Adrienne respectait cette douleur, qui lui semblait très profonde.

Tout à coup il releva la tête.

— Et si je me contentais, dit-il, de la reconnaissance et de l'affection dont vous me

parliez tout à l'heure, avec l'espoir qu'un jour votre cœur s'échaufferait au contact du mien, et que ce jour-là vous m'aimeriez comme je vous aime, refuseriez-vous encore ma main ?

— Je la refuserais, monsieur Prosper, je ne puis être votre femme !

Ces mots avaient été prononcés avec une énergie que Prosper ne s'attendait pas à trouver chez Adrienne.

— Je vois ce que c'est, dit-il ; sans doute quelque souvenir de pension... un rêve de jeune fille !...

Adrienne prit un ton grave et digne.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— Pardonnez moi ; votre refus m'accable et me semble inexplicable. Parmi les professions diverses que peut embrasser la femme, je crois que le mariage est encore la meilleure, et pourvu qu'il n'y ait ni haine, ni antipathie...

— N'insistez pas, monsieur Prosper, et, si vous voulez que je consente pour vous l'amitié que j'éprouve, agissez généreusement, refusez vous-même ma main. Dites à votre père que vous ne m'aimez pas et que vous renoncez à mon humble alliance. Venant de vous, cette démarche adoucira ses regrets et lui sera moins cruelle. Un jour, bientôt peut-être, vous trouverez quelque jeune fille, belle et riche, qui vous aimera et vous rendra heureux.

— Oh ! c'est impossible ! s'écria Prosper ; ce sacrifice est au dessus de mes forces.

Adrienne se leva.

— Alors, dit-elle, vous persistez dans une recherche que je ne puis encourager ?

— Je persiste, et j'ai l'espoir que votre détermination n'est pas irrévocable.

— Je me suis trompée sur votre compte, dit Adrienne avec une profonde tristesse. Vous n'êtes point l'homme que je croyais. Puisqu'il le faut, c'est moi qui parlerai. Aujourd'hui même, mon tuteur connaîtra ma décision, et demain je rentrerai au couvent.

Adrienne sortit.

Prosper resta longtemps absorbé dans la méditation.

— En aimerait-elle un autre ? s'écria-t-il tout à coup.

Il se leva et rejoignit son père, qui se promenait sur le port.

XV

Lorsque Jean Malicorne apprit par Prosper le résultat de la conversation que celui-ci venait d'avoir avec Adrienne, il se mit en grande colère et s'en prit à son fils de son insuccès.

— Je le disais bien, s'écria-t-il, tu ne sais que courtiser les servantes ? Tu n'es qu'un maladroît, il suffit que tu te mêles de quelque chose pour tout gâter. Mais cela ne sera pas. Je ne veux pas que l'on dise que Jean Malicorne a échoué dans une entreprise qui lui tient au cœur. J'ai résolu que ce mariage se ferait et il se fera.

— Je ne demande pas mieux, dit Prosper, cependant je ne puis pas contraindre Adrienne à m'épouser.

— C'est ce que nous verrons.

— Elle parle de rentrer au couvent.

— Je refuserai mon consentement. J'espère que tu ne seras pas assez sot pour l'y conduire.

— Non, certes.

— Eh bien, laisse-moi agir, et ne te mêle plus de rien.

— Je le veux bien.

Jean Malicorne rentra immédiatement chez lui et monta chez Adrienne.

— Qu'est-ce que Prosper vient de m'apprendre ? dit-il, tu refuses de l'épouser ?

— Oui, répondit courageusement la jeune fille.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne l'aime pas, et que je ne saurais me marier avec un homme qui m'est indifférent.

— Qui t'a appris ce raisonnement ?

— Mon cœur.

Une pensée traversa le cerveau de Jean Malicorne, c'était la même qu'avait eue Prosper.

—Pour que ton cœur soit si savant, dit-il, il faut qu'il en aime un autre ?

Adrienne rougit.

Elle fut sur le point d'avouer son amour pour Jacques Hervey ; mais elle se souvint de la haine que Jean Malicorne professait pour le médecin, elle conserva son secret.

—Mon cher tuteur, lui dit-elle, faites moi le plaisir de ne plus me parler de ce mariage ; il ferait mon malheur et celui de M. Prosper. Votre fils est riche, le premier dans ce village ; tous les pères de famille doivent le tenir en grande estime ; il trouvera facilement femme plus riche et plus belle que moi.

Adrienne n'avait pas répondu à l'objection de Jean Malicorne, et celui-ci ne manqua pas de noter ce point important dans sa mémoire ; cependant il ne voulut pas pousser à bout Adrienne, espérant encore obtenir, par la douceur et l'intérêt, un consentement qu'elle se refusait à donner.

—Mais ce n'est pas seulement de Prosper qu'il s'agit, malheureuse enfant, dit Jean Malicorne, c'est de toi, que nous aimons comme notre fille, c'est ton avenir surtout qui nous préoccupe. Le travail et l'âge m'ont fait vieux ; je puis mourir demain, dans huit jours, et, te sachant sans famille, sans amis, sans protecteurs, j'emporterais dans la tombe l'immense chagrin de te laisser seule au monde.

—Il est un refuge pour les filles dans ma condition, c'est le cloître, et je m'empresserais d'aïler frapper à la porte des saintes femmes qui m'ont élevée.

—Dis tout de suite que tu veux nous quitter, ingrate !

—Non, répondit Adrienne, touchée de l'accent avec lequel Malicorne avait prononcé ces paroles, mais, plutôt que de subir la violence, je préférerais rentrer à l'instant même au couvent.

—Oh ! la ! la ! mignonne, personne ne te fera violence, moi vivant ; mais je t'en conjure, laisse là le couvent, et n'en parlons plus. Réfléchis encore : le cœur trompe souvent ; seule, la raison peut donner un sage conseil. Ecoute la et agis selon ce qu'elle te dira. Songe qu'en épousant Prosper tu auras un jour un million ; c'est une belle réalité, fillette ! Avec ça, on peut se payer des atours et des colifichets, être toujours belle et enviée ; la première au village, une vraie reine, quoi !

—Je ne suis pas ambitieuse, mon cher tuteur. Tristesse et misère m'effrayant moins que l'abandon de ma personne à un homme que je n'aime point.

—Ne hâtons rien, s'empressa de dire Malicorne, et surtout ne songe plus au couvent.

Il l'embrassa au front et la laissa seule.

—Il y a quelque chose, se dit-il ; elle aime quelqu'un, c'est sûr, mais qui ?

La question était difficile à résoudre, pour lui, du moins. Il passa en revue, dans sa mémoire, tous les jeunes gens de château Bernard, et il n'en trouva aucun capable d'inspirer une passion à Adrienne. D'ailleurs, s'il en existait un, comment eût-il pu voir la jeune fille et lui parler, puisque celle-ci n'avait jamais mis les pieds dans le village et n'était jamais sortie seule ? Bien entendu que sa pensée ne s'arrêta pas un instant sur le docteur Hervey.

—Allons ! pensa-t-il, je suis fou ! ma supposition est invraisemblable ! Cependant il n'était pas parfaitement convaincu. Il sortit de sa maison et vint sur le port. Il se plaça le plus près possible de la rivière, et chercha à apercevoir la fenêtre de la chambre d'Adrienne. Cette fenêtre était invisible ; les grands murs en cachaient la vue. Il traversa la rivière et vint sur la rive gauche ; la fenêtre était toujours masquée par la muraille. Il monta plus haut, dans les vignes jusqu'au coteau où, pour la première fois, Jacques Hervey, guidé par Morisset, avait vu Adrienne. En reconnaissant que du coteau on dominait tout le bourg, il eut des soupçons.

—C'est bien loin, se dit-il, mais qui sait ? On a vu des choses plus étranges !

En revenant chez lui, il réfléchissait ; il se souvint que plusieurs fois durant les vendanges, Adrienne était restée à la maison sous la garde de la femme de service.

—Aurais-je été trahi par la Bonnard ? se demanda Jean Malicorne. Mais comment le savoir ?

Il fit appeler la servante, et employa la ruse.

—La Bonnard, lui dit-il, je te paie non seulement pour me servir, mais encore pour que tu me dises quelles gens viennent me demander lorsque Julienne et moi ne sommes pas à la maison.

—Je n'y ai jamais manqué, monsieur Malicorne.

—Oui-da ! Eh bien, pourrais-tu me dire comment il se fait qu'on soit venu, pendant les vendanges, me demander, et que tu n'en aies jamais soufflé mot ?

—Je vous assure, monsieur Malicorne, qu'il n'est venu personne pendant les vendanges.

—Comment ? On me l'a écrit !

—Je vous affirme, monsieur, que je vous dis la vérité.

La Bonnard n'avait point baï-sé les yeux sous le regard inquisiteur de Malicorne ; elle n'avait pas rougi, elle ne s'était pas troublée. La piste était mauvaise ; Jean Malicorne le reconnut aussitôt.

—Tu es certaine de n'avoir reçu personne pendant mon absence ?

—Certaine, monsieur, comme il n'y a qu'un Dieu.

—Alors, c'est mon client qui a fait erreur de date. N'oublie pas, la Bonnard, que, si tu m'as trompé ou si ta mémoire est mauvaise, je te flanque à la porte.

—Je le veux bien, répondit avec assurance la femme de service, car je suis certaine de ce que je dis.

—Il n'y a rien de ce côté ! pensa Malicorne ; reste la vue du coteau : il faut la supprimer.

Le lendemain, Jean Malicorne rentra chez lui en boitant ; il prétendit s'être donné une entorse en descendant de bateau

—Je vais être obligé de garder la chambre, dit-il ; quel ennui pour moi !

—Je vous tiendrai compagnie, mon cher tuteur, dit Adrienne.

—Mais cela dérangera tes habitudes.

—Je serai heureuse de ce petit sacrifice.

—Eh bien, j'accepte. Tu me liras quelque belle histoire.

Après le déjeuner, Adrienne s'installa dans la chambre de Malicorne.

—Si ton piano était dans la grande salle du rez de chaussée, dit l'usurier, tu pourrais en jouer, et cela me distrairait mieux encore que la lecture.

—Il faut le faire descendre.

—Je songe à une chose qui me serait bien agréable. Si tu voulais habiter cette salle, qui donne de plein pied sur le jardin et qui est plus grande que la chambre de là-haut, tu n'aurais pas à te déranger pour me tenir compagnie, et moi, je t'aurais toujours là à mes côtés en cas de besoin.

Heureuse de satisfaire au caprice de son tuteur, Adrienne consentit sans aucune hésitation à cette proposition. Le jour même, le déménagement fut opéré. Il va sans dire que grâce à certaine médication de son fils, Jean Malicorne fut complètement guéri au bout de trois jours, et qu'Adrienne continua d'habiter le rez de chaussée. Le paysan avait atteint son but ; la jeune fille ne pouvait plus communiquer, même par signes, avec quelqu'un du dehors. Elle n'en parut nullement affectée, ce qui étonna beaucoup l'usurier. Jean Malicorne était complètement dérouté

—Un homme comme moi être joué par une gamine de dix-huit ans, se dit-il, c'est impossible, j'en aurai raison !

Et il s'appliqua à une surveillance de jour et de nuit, de toutes les heures et de tous les instants ; il ne vit rien, il ne découvrit rien !

Quinze jours se passèrent de cette façon. Cependant, malgré l'active surveillance de Jean Malicorne et de sa femme, Jacques Hervey et Adrienne trouvèrent le moyen de se parler et de s'écrire. Le hasard, cette providence des amoureux, était venu à leur secours. On se souvient que, derrière la maison du paysan, se trouvait un grand jardin ayant une issue sur une ruelle déserte. Ce jardin, seul but de promenade permis à Adrienne, parce qu'il était clos de toutes parts, recevait chaque jour les visites de la jeune fille ; elle venait y travailler, dessiner, faire de la tapisserie, arroser ses fleurs et y cueillir les bouquets qui ornaient sa chambre. A l'extrémité de cette promenade existait une allée de tilleuls, très touffus ; c'était là que se tenait habituellement Adrienne. Parfois, madame Malicorne venait l'y rejoindre et tricotait à ses côtés ; le plus souvent, c'était le mari qui accourait lui tenir compagnie et causer avec elle, lorsqu'il n'était pas en voyage, occupé dans ses magasins ou sur la rivière. Un jour, Jacques Hervey ayant été appelé chez un malade, qui demeurait dans une maison voisine de celle de Malicorne, passa, pour se rendre dans cette maison, par la ruelle inhabitée qui longeait le logis de son ennemi. On sait quel silence règne généralement dans la campagne, et avec

quelle facilité l'oreille perçoit tous les bruits, celui de la voix humaine surtout. Au moment où le médecin s'engageait dans la ruelle, le son de deux voix arriva jusqu'à lui. Deux personnes causaient de l'autre côté du mur de clôture. Il s'approcha doucement et reconnut aussitôt la voix d'Adrienne ; son interlocuteur était un homme. Jacques Hervey, tout en percevant des sons, ne pouvait saisir le sens de la conversation. Tout à coup, une autre voix, plus éloignée et aussi plus vibrante, se fit entendre. Cette voix appelait Jean Malicorne.

—Que veux-tu, la Bonnard ? demanda la voix masculine dont Jacques Hervey avait entendu les bourdonnements.

—On vous demande à la maison, monsieur Malicorne, dit la femme de service.

—J'y vas.

Jacques Hervey était à deux pas de la porte du jardin ; il jeta un regard aux deux extrémités de la ruelle : la route était déserte. Alors il mit un œil curieux à la serrure, et vit Jean Malicorne qui se dirigeait vers sa maison ; Adrienne était assise à l'ombre des tilleuls. Le médecin attendit que Malicorne fût rentré chez lui ; puis d'une voix tremblante, il murmura :

—Adrienne !

Celle-ci, surprise de cet appel, leva la tête, regarda autour d'elle, et, ne voyant personne, prêta une oreille attentive. Sûr d'être entendu de la jeune fille, le médecin reprit :

—C'est moi, Jacques Hervey, qui vous appelle ; approchez-vous de la porte du jardin.

Une subite rougeur monta au front d'Adrienne, et son cœur bondit de joie à ce nom bien-aimé. Nous l'avons dit, la jeune fille était ignorante du mal et suivait, en toutes choses, les instincts de son cœur. Elle s'approcha vivement de la porte.

—Prenez garde, observa Jacques Hervey, on pourrait vous voir de chez Malicorne.

Adrienne se tint à distance, et, continuant son travail de tapisserie, elle dit :

—Nul ne peut nous entendre, parlez.

—Chère adorée, je ne connais de vous que votre nom charmant, votre beauté merveilleuse et votre voix divine ; apprenez moi qui vous êtes, dites-moi quels liens vous retiennent chez mon ennemi, et fussiez vous plus pauvre que les petites bergères des champs, je vous le jure, vous serez ma femme. Je n'ai qu'un désir, qu'une ambition, c'est d'unir mon sort au vôtre. Puisque je ne puis aller jusqu'à vous, venez à moi ; je vous conduirai dans la maison de la plus digne des femmes, et là vous serez à l'abri de toute persécution, même de celles que vous pourriez craindre de mon amour. Vous ne m'y reverrez que le jour où je vous conduirai à l'autel. Appuyez vous sur mon bras, ayez confiance en la parole d'un homme qui n'a jamais menti ! Si Malicorne vous retient chez lui malgré votre volonté, dites le-moi ; j'ai des amis riches et puissants qui se joindront à moi pour vous venir en aide, et cette liberté, que vous devez envier et dont on vous prive, vous sera bientôt rendue.

Adrienne était toute palpitante ; peut-être que si la porte se fût ouverte subitement, entraînée par son amour, elle eût suivi le médecin et lui eût confié sans regret, joyeuse et confiante, le soin de son honneur, de sa réputation, sa vie en un mot. Mais l'obstacle qui la séparait de Jacques Hervey suffit pour que la raison triomphât de son cœur.

—Je crois en vous comme en Dieu, mon ami, lui dit elle, et je n'hésiterais pas à vous suivre, à me confier à votre probité, si ma liberté était sérieusement menacée. Les choses n'en sont pas là, je le suppose du moins. Cependant je comprends votre désir et je suis prête à le satisfaire ; demain soir, à huit heures, trouvez vous où vous êtes en ce moment, et une lettre de moi, que je glisserai sous la porte, vous apprendra qui je suis et pourquoi j'habite cette maison. Si un empêchement quelconque arrêta l'exécution de ma promesse, revenez après-demain, à la même heure ; vous trouverez ma lettre à l'endroit que je vous indique. Maintenant partez et... à bientôt.

—Encore un mot.

—Dites.

—Vous m'aimez ?

La jeune fille hésita un instant.

Il lui sembla entendre un bruit étrange dans la ruelle,

—Je vous aime ! dit-elle bien bas.

Et elle s'enfuit comme si elle eût craint que Jacques Hervey ne vit la rougeur qui empourprait ses joues.

Pendant ces quinze jours, Jean Malicorne avait fait bien des réflexions. Le résultat de ces réflexions fut qu'il avait pris le plus mauvais moyen pour arriver à son but et connaître le secret d'Adrienne, si elle en avait un. Il résolut donc de changer complètement de conduite à son égard, et de lui laisser la plus entière liberté. Selon ses prévisions, cette nouvelle façon d'être devait amener la jeune fille à se trahir elle-même.

XVI

Le jour suivant se trouvait être un dimanche. Adrienne, qui avait passé une partie de la nuit à écrire à Jacques Hervev, se leva un peu plus tard que d'habitude. Chaque matin, la Bonnard, debout avec le jour, apportait à la jeune fille une tasse de café au lait. Ce jour là, malgré l'heure avancée, la Bonnard n'avait point fait son apparition quotidienne dans la chambre d'Adrienne. Celle-ci s'habilla promptement et se rendit à la cuisine. La femme de service ne s'y trouvait pas. Seule, Julienne Malicorne préparait le premier déjeuner.

—Bonjour, madame Julienne, dit la jeune fille.

—Bonjour, mon enfant.

—Où est donc madame Bonnard ?

—On est venu la chercher ce matin de la part de son mari qui est malade, de sorte que nous voilà sans domestique.

—Je vais vous aider, madame Julienne.

La vérité était que la veille, dans la soirée, Jean Malicorne avait renvoyé la femme de service. Adrienne s'empressa de mettre le couvert. Après le repas, Julienne Malicorne s'occupa des animaux, et Adrienne fit le ménage. Julienne la rejoignit bientôt.

—Hâtons-nous, lui dit-elle, afin d'être prête pour l'heure de la messe.

—Où irons-nous à la messe aujourd'hui ?

—A l'église du village, parce qu'il faudra que je rentre tout de suite, à cause de l'absence de la Bonnard.

Adrienne fut très surprise de cette décision, mais elle se garda bien de le laisser voir. Toutes ces choses étaient le résultat d'une combinaison arrêtée entre Jean Malicorne, Julienne et Prosper. Le premier s'était dit :

—Si Adrienne aime quelqu'un, elle tentera de se rapprocher de lui, ou l'amoureux cherchera à lui parler, et je le connaîtrai, car tout se sait au village. Si elle n'aime personne, elle ne manquera pas de faire des comparaisons, et j'espère bien qu'elles seront en faveur de Prosper.

Et, en même temps, il avait donné ses instructions à Gendronneau, à Flageolet, à Morisset, à toutes ses créatures du village.

—Ma pupille s'ennuie de l'existence solitaire qu'elle mène à la maison, leur avait-il dit, elle désire vivre comme tous les habitants du village, mais elle est bien jeune et peu habituée à se diriger seule ; veillez sur elle sans qu'elle le sache, et dites-moi tout ce que vous aurez vu, tout ce qu'on vous apprendra.

Tout le monde avait promis. Un seul homme avait fait des restrictions mentales à ce sujet ; cet homme était Andoche Morisset. Depuis qu'il aimait Marceline, la belle rousse, l'esprit lui était venu, et il avait compris que l'émotion de Jacques Hervev, lorsqu'il lui avait parlé d'Adrienne, lorsqu'il l'avait conduit de l'autre côté de la rivière pour que le médecin pût apercevoir la jeune fille à sa fenêtre, cachait quelque mystérieux amour. Il s'était donc bien juré à lui-même, si cet amour était partagé par la *Demoiselle*, de ne trahir ni celle-ci ni l'homme à qui il devait la vie. A huit heures et demie, madame Malicorne dit à Adrienne :

—Va t'habiller, la messe se dit dans une heure, et il ne faut pas arriver en retard.

La vie du dimanche au village est toujours un peu plus animée que celle de la semaine. Le cultivateur ne connaît pas toujours le repos du septième jour, mais les petits commerçants, les femmes, les jeunes gens en font, — les boutiquiers et les femmes, — un jour de nettoyage général, c'est-à-dire d'allées et venues, de bavardages et de conversations sur le seuil des portes ; — les jeunes gens, — un jour de visite au cabaret et au café. Et puis, il est presque partout un jour de marché. Il résulte de tout cela une animation et un peu de mouvement dans des rues habituellement tranquilles et désertes.

Un peu après neuf heures, Julienne Malicorne sortit de chez elle en compagnie d'Adrienne. La distance à parcourir pour se rendre de chez Malicorne à l'église était

assez longue. Il fallait traverser le village à peu près dans toute son étendue, sans quitter la rue principale, dont la largeur était plutôt celle d'une grand-route que d'une rue ordinaire.

La nouvelle, bien inattendue, de la présence de la jeune fille dans les rues du village, se répandit comme une traînée de poudre, et réveilla toutes les curiosités inassouvies ; à l'église, tous les regards se portèrent vers elle. Il y eut bien des distractions et des chuchotements, ce jour-là, pendant la célébration de la messe.

Madame Laroche, qui était à son banc avec ses deux enfants, fut frappée comme tout le monde de la beauté si parfaite de la jeune inconnue, du charme si puissant qui rayonnait en elle, et elle conçut tout de suite pour Adrienne cette profonde sympathie que les bonnes natures ressentent en faveur de la jeunesse, de la beauté et de l'innocence.

A la sortie de l'église, une foule nombreuse encombra la petite place qui se trouvait en face du vieux monument. Lorsque Adrienne parut, tous les chapeaux se soulevèrent, et elle traversa l'étroit espace au milieu d'une haie de curieux et d'admirateurs. Plusieurs personnes amies ou alliées de Malicorne, vinrent saluer Julienne, et profitèrent de cette occasion pour s'enquérir auprès de celle-ci qui était la jolie demoiselle qui l'accompagnait.

—C est la pupille de mon mari, dit elle, une orpheline que nous considérons comme notre enfant.

Le retour à la maison fut signalé par vingt questions semblables, partant de groupes semés le long de la route et qui, tous, étaient désireux de voir de près la jeune fille et de savoir qui elle était.

Il ne fut question, toute la journée, dans le bourg de Château Bernard, que d'Adrienne et de sa beauté ; les langues se donnèrent un libre cours, et toutes les suppositions, même les plus ridicules et les plus extravagantes, trouvèrent des applaudisseurs parmi la population. Tout ce bruit, tout ce tapage, parvint, dans l'après midi, aux oreilles de Jacques Hervey ; ce fut avec un étonnement profond qu'il apprit l'incident qui occupait les têtes du village. Il espéra que la lettre qu'Adrienne lui avait promise pour le soir, lui donnerait l'explication de la conduite de Jean Malicorne. Vers quatre heures, allant visiter un malade dans une ferme située non loin du port Michaud, il entra chez ses amis Laroche.

—Vous avez la grande nouvelle ? lui demanda madame Laroche.

—Laquelle, madame ?

—Jean Malicorne possédait dans sa maison une merveille de beauté, de grâces et de jeunesse, qui est sa pupille dit-on ; mais, comme ce vilain homme a tous les égoïsmes et toutes les avarces, il gardait ce trésor sous triple serrure. Aujourd'hui, pour la première fois, ce trésor a été visible à l'église et dans les rues du village ; on lui a presque fait une ovation, tant sa beauté est sympathique.

Jacques Hervey était fort troublé.

—Vous l'avez vue ? demanda t-il.

—Oui. Elle est d'un blond enchanteur. Tout est grâce et perfection dans cette fille charmante. Je ne sais pourquoi je me sens pour elle une affection très vive ; je voudrais qu'elle fût mon amie, ma sœur.

Ces paroles portaient le ravissement dans le cœur du médecin. S'il l'eût osé, s'il n'eût pas craint de déflorer son amour, il eût avoué à madame Laroche qu'il aimait Adrienne et qu'il était aimé d'elle. On changea de conversation.

—Où allez vous, docteur ?

—A la Bernerie, madame.

—Vous repasserez par ici ?

—Oui.

—Eh bien, je ferai mettre votre couvert. Vous nous resterez à dîner ; mon mari et moi nous serons enchantés de passer la soirée avec vous.

—Je ne suis pas libre de ma soirée, madame, et j'ai le grand regret de refuser votre invitation. Excusez-moi.

—Vous dînez peut-être à Vermanton ?

—Non, madame, dit Hervey un peu embarrassé.

—Allons, reprit madame Laroche en souriant, je vois que je suis indiscreète. Mais c'est égal, vous êtes un médecin bien occupé ou... bien mystérieux.

—Moi, madame, je sais que vous êtes la plus parfaite des femmes et la plus dévouée des amies, et je ne veux pas savoir autre chose.

—Un compliment de plus, et ce sera l'aveu de vos fautes.

—Alors je me tais.

—C'est plus prudent. Vous entrerez en repassant ?

—Oui, madame.

—A bientôt, alors.

—A tout à l'heure.

Prosper Malicorne désirait connaître l'impression qu'avait laissée parmi les habitants du village la vue d'Adrienne. Après déjeuner, il se rendit chez Gendronneau, et entra dans la salle décorée du titre pompeux de café. Tous les amis, tous les satellites du don Juan de Château Bernard s'y trouvaient réunis. A son entrée, l'assemblée, de tumultueuse qu'elle était avant son arrivée, se calma tout à coup, et il se fit un grand silence.

—Eh bien ! messieurs, dit Prosper avec cet air superbe qui était plus grotesque que digne, pourquoi ce silence ? Est ce que je vous gêne ?

Un des plus hardis de la compagnie, Louis Bernard, le fils du commissionnaire en vins, qui ne professait pas pour l'officier de santé une admiration exagérée, prit la parole.

—Tu ne nous gênes en aucune façon, Prosper ; mais nous causions d'une personne charmante qui te touche d'assez près et qu'il nous a été donné de voir aujourd'hui pour la première fois. C'est par respect pour elle que nous avons gardé le silence à ton entrée ici. Cependant, si tu désires connaître notre opinion, il n'en est pas un parmi nous qui ne serait heureux d'être à ta place.

—Comment l'entends tu ? demanda Prosper d'un ton hautain.

—De la meilleure façon. Ce doit être, selon moi, un grand charme que la compagnie d'une si belle personne.

—Peuh ! dit Prosper avec une suprême fatuité, ne sais-tu pas que j'ai vécu à Paris, pendant quatre ans, au milieu de toutes les célébrités du quartier latin et de la Chaussée-d'Antin ?

—Je suppose que tu n'établis aucune analogie entre celles-ci et celle-là ?

Prosper ne répondit pas et appela le garçon.

—Ce drôle mériterait d'être bâtonné ! dit le percepteur d'une voix assez élevée pour être entendu de tout le monde.

En même temps, il jeta sur la table le journal qu'il tenait à la main, prit son chapeau et sortit tout doucement, sans se hâter.

Lorsqu'il fut dehors, Prosper s'adressa aux personnes présentes.

—De qui donc veut parler M. Vrignaud ? dit il.

—Ma foi, va le lui demander, répondit Louis Bernard. Tu sais qu'on le nomme ici saint Jean Bouché-or, parce qu'il ne cache jamais sa pensée.

Mais Prosper se garda bien de courir après le percepteur. Ce-ci était un capitaine d'Afrique qu'une blessure avait contraint de quitter le service, et auquel on avait donné comme retraite la perception de Château-Bernard. Il ne faisait pas bon de se froter au brave capitaine, qui détestait le sots, les fats et les vantards, et Prosper le savait.

Toutefois, cette espèce de dédain qu'avait manifesté Malicorne fils à l'égard d'Adrienne devait faire naître de méchantes suppositions.

—Il y a quelque chose. pensèrent la plupart des personnes présentes, et ce "il y a quelque chose" fut répété chaque fois qu'on parla d'Adrienne.

Telle est la nature des esprits envieux et bêtes ! Au surplus, Prosper Malicorne n'avait point agi ainsi par sottise, fatuité ou inadvertance. Son dédain était calculé, il avait réfléchi aux conséquences qu'il pouvait faire naître, et sa conduite était le résultat d'un plan machiavélique, d'une combinaison lâche, odieuse, abominable, que le lecteur verra se dérouler plus tard. Après être rentrées au logis, Julienne Malicorne dit à Adrienne :

—Ote ta belle robe et mets un tablier devant toi, nous allons préparer le déjeuner.

Adrienne se prêta sans mot dire à cette injonction d'une femme avare. Elle était si contente de la petite dose de liberté qu'on lui avait octroyée et qui, si elle devait se continuer les jours suivants, lui faisait espérer des rencontres faciles avec Herve, elle avait été si charmée, si étonnée des murmures flatteurs que sa présence avait fait naître

qu'elle ne songea point à trouver extravagants les orâmes de Julienne Malicorne. Et puis, elle pensait à Jacques Hervey, à cette longue lettre qu'elle lui avait écrite et qu'elle tenait précieusement cachée dans son corsage, à cette lettre qui devait révéler au médecin tous les incidents de sa vie passée ; il lui tardait d'être au soir, à l'heure qu'elle avait assignée à Jacques Hervey. Sans trop entrevoir l'avenir, elle concevait de riantes espérances et attendait le salut, le bonheur des agissements de l'homme qu'elle aimait. Il était impossible, selon elle, que Jacques Hervey ne fût pas et plus vaillant et plus puissant que son ennemi. Être sans espoir, c'est être sans amour ! Et Adrienne aimait ! Mais elle avait compté la veille sans l'absence de la servante. Après le dîner, qui avait lieu à sept heures du soir, et qui n'était jamais long, madame Malicorne dit à la jeune fille :

— Puisque tu veux bien m'aider, je vais laver la vaisselle, et tu l'essuieras.

Adrienne se hâta, croyant être libre après cette besogne faite. Elle se trompait.

— Tu vas me lire le journal, ma chérie, lui dit Jean Malicorne dès qu'elle fut libre.

Comment refuser ? Elle se soumit, le cœur bien gros et en cachant une larme qui était venue poindre entre ses beaux cils bruns. Quand cette lecture fut achevée, il était neuf heures.

— Allons nous coucher, dit Malicorne ; toi, mignonne, tu dois être fatiguée ; Julienne aura beaucoup à faire demain, et moi, je suis obligé de partir à la première heure.

Il fallut ajourner au lendemain la remise de la lettre si impatiemment attendue par Jacques Hervey. Mais un incident nouveau, qui se produisit le jour suivant, apporta à Adrienne un moyen bien plus simple de faire parvenir cette lettre au médecin. Quant à celui-ci, après une heure d'attente à la porte du jardin, dans la ruelle déserte, il rentra chez lui et passa une nuit pleine d'inquiétudes et d'angoisses. Après les joies, les douleurs ; c'est l'histoire de tous les amours ; c'est l'histoire de la vie !

XVII

Adrienne et Julienne Malicorne se trouvaient seules au logis. Jean Malicorne était absent pour toute la journée, et Prosper courait les champs. Après le déjeuner, Adrienne voulut se mettre à sa tapisserie, mais elle s'aperçut qu'elle manquait de laine.

— C'est bien fâcheux ! dit-elle.

— Quoi donc ? demanda madame Malicorne.

— Je n'ai plus de laine rouge.

— Eh bien ! va en acheter chez le mercier.

— Moi ? fit Adrienne avec étonnement.

— Dame ! maintenant que nous n'avons plus la Bonnard, il faudra bien que tu t'habitues à faire toi-même tes commissions et à sortir dans le village.

— Comme cela va me sembler extraordinaire ! s'écria Adrienne.

— Oh ! tu t'y feras.

— Est ce que madame Bonnard ne viendra plus ici ?

— Nous pouvons bien nous en passer, dit l'avaricieuse vieille femme.

Toutes les surprises qu'Adrienne éprouvait depuis la vieille l'empêchèrent de faire attention à ce propos et de remarquer le changement qui s'opérait dans la conduite de Malicorne et de sa femme.

— Dans quel endroit du village se trouve le mercier ? demanda-t-elle.

— Il y en a plusieurs ; mais le plus rapproché de chez nous, c'est Brunet ; il demeure à côté de la poste, dans la grande rue qui conduit à l'église.

— Je vois cela. J'y vais mettre des bottines et y aller tout de suite.

Le mot poste avait éveillé sa pensée. Elle se dit que si la rue était déserte, il lui serait facile de glisser dans la boîte la lettre destinée à Jacques Hervey. Rentrée dans sa chambre, elle prit une enveloppe, écrivit dessus d'une écriture assez grosse "Monsieur Jacques Hervey, médecin, à Château-Bernard," et y introduisit la lettre qu'elle tira de son corsage, et se prépara à sortir. Quand elle se trouva seule dans la rue, elle éprouva la sensation qui doit saisir le prisonnier lorsque, après de longs jours de réclusion, il recouvre la liberté. C'est-à-dire quelque chose comme l'ivresse, des éblouissements ; ses jambes étaient flageolantes ; il lui semblait qu'elle avait désappris à marcher et qu'elle allait choir sur la route.

Cependant cette sensation fut de courte durée, et elle se remit promptement de ce

trouble physique, auquel étaient venues se joindre les mystérieuses appréhensions de la jeune vierge qui, pour la première fois, marche sans protecteur à ses côtés. A part quelques enfants, bambins de quatre à cinq ans, qui jouaient sur la route, elle ne rencontra personne, ce qui lui permit de jeter dans la boîte de la poste, sans être vue d'aucun habitant, la lettre qu'elle tenait cachée dans sa main. Elle ne le fit pas cependant sans de grands battements de cœur et une vive rougeur. Si sa présence à l'église, la veille, en compagnie de Julienne Malicorne, avait été une cause d'étonnement pour tout le monde, son entrée, seule, dans la boutique de Brunet, surprit encore davantage l'honorable mercier, sa femme et sa fille. Tous les trois accoururent pour la servir.

—Que désire mademoiselle ? s'écrièrent-ils en chœur.

—De la laine rouge, répondit Adrienne.

Mais les époux Brunet et mademoiselle Léocadie Brunet, leur fille, étaient tellement stupéfaits qu'ils mirent un bon quart d'heure à trouver le carton qui contenait la laine rouge. Maître Brunet, bavard, curieux et mercantile comme presque tous les petits marchands, se remit le premier.

—Mademoiselle n'a pas besoin de gants ? Nous en avons de très beaux en pur chevreau, qui nous sont arrivés d'Auxerre ce matin. Léocadie, montre donc la boîte de gants à mademoiselle. Nous avons aussi des rubans très frais, des cols et manchettes mousquetaires, de la belle passementerie, des ceintures pour robes, des garnitures de boutons et de la parfumerie des meilleures maisons de Paris. Et, tout en parlant, le mercier étalait ces diverses marchandises sur le comptoir. Adrienne, peu habituée au bavardage des marchands, se laissa aller à faire quelques emplettes.

—Ma fille va vous porter ces objets, dit Brunet, et si vous ne voulez pas vous déranger, je l'enverrai tous les deux jours, chez M. Malicorne, prendre vos commandes.

Mais cela ne convenait en aucune façon à Adrienne. Elle tenait trop à profiter de toutes les occasions qui se présentaient d'user d'une liberté si nouvelle et qui lui semblait si bonne, pour accueillir avec satisfaction l'empressement du mercier.

—Je vous remercie, dit-elle, quand j'aurai besoin de quelque chose, je viendrai moi-même faire mes emplettes.

Pendant cette conversation, quelques voisines aperçurent Adrienne dans la boutique de Brunet ; l'une d'elles courut chez l'aubergiste, qui demeurait presque en face du mercier, et dit à madame Gendronneau :

—Sillette, —diminutif de François, —viens donc voir la demoiselle de M. Malicorne.

Il va sans dire que madame Gendronneau quitta au plus vite ses fourneaux et vint jeter un coup d'œil dans la boutique de son voisin. A ce moment, Adrienne sortait de chez le mercier. Madame Gendronneau lui fit un grand salut, et, s'adressant à son obligeante voisine, elle lui dit :

—Garde un peu la maison, je vais chercher Gendronneau qui est sur le port.

Et elle s'empressa de suivre la jeune fille, guettant ses moindres regards. Adrienne rentra chez Malicorne. Madame Gendronneau fit le tour de la maison de celui-ci et s'en revint chez elle par la ruelle solitaire.

—Eh bien, Sillette, lui dit sa voisine, qu'est-ce que tu penses de cela, toi ?

—De quoi ? demanda la rusée personne.

—Je parle de mademoiselle Adrienne

—Ma foi, je n'y pensais plus. Merci de ta peine, ajouta-t-elle en rentrant dans sa cuisine.

Comme on le voit, les cent yeux de l'Argus de la fable n'étaient rien en comparaison de l'active surveillance qui devait s'exercer sur toutes les actions d'Adrienne. Elle devait trouver parmi les créatures de son tuteur, et particulièrement dans Flageolet, que la cupidité excitait, les espions les plus acharnés.

Jacques Hervey reçut la lettre d'Adrienne à deux heures de l'après-midi, juste au moment où il allait monter en voiture pour continuer ses visites. Il lui sembla que cette lettre, sans timbre-poste, apportée par le facteur et venant du village, devait cacher quelque chose de mystérieux. L'écriture de l'enveloppe, pleine et longue comme une écriture masculine, ne lui fit pas supposer un instant que la missive qu'il tenait entre les mains pût être celle qu'il devait trouver le soir, à huit heures, sous la porte du jardin de Malicorne. Cependant une certaine émotion involontaire s'étant emparée de lui, il rentra dans son cabinet pour la lire. L'écriture de la lettre était fine et serrée

Il courut à la signature et lut avec un transport de joie ce nom qui était écrit au dessous de la dernière ligne : " Adrienne. "

Son regard s'arrêta sur un *post scriptum* tracé le matin même, et qui apprenait à Jacques Hervey pourquoi il n'avait pas trouvé la lettre, la veille, à l'endroit indiqué, et comment il se faisait que, l'empêchement pouvant se renouveler une seconde fois, il la recevait par la poste. Cette lettre, qu'un lecteur sévère pourrait peut-être blâmer si Adrienne eût eu des parents et une famille, était le poème du pur et chaste amour de la jeune fille ; elle était écrite avec cet abandon de cœur, cette grâce ingénue et charmante qui ne connaît encore ni la dissimulation, ni le mensonge, ni la coquetterie ; c'étaient les premiers bégayements de cette langue divine, pleine de confiance et d'enthousiasme, que l'amour placé sur les lèvres de l'innocence, lorsqu'elle commence à comprendre que la vie à deux est le but de la création. La tendre amitié y tenait plus de place que la passion.

" Je suis née à Auxerre, disait Adrienne en terminant ; mon père se nommait Philippe Debray et faisait le commerce des vins. Je n'ai jamais connu ma mère ; elle mourut dans les premières années de son mariage. A dix ans, j'eus la douleur de perdre mon père. M. Malicorne, mon tuteur, vint me chercher dans la maison que nous habitons et me conduisit au couvent de ***, où j'ai passé, sans jamais en sortir, huit années de ma vie. Je ne me connais aucun parent. Suis-je riche ? Suis-je pauvre ? Je l'ignore. Cependant, bien que mon enfance et le temps que j'ai passé au couvent aient été entourés de beaucoup de soins, bien que rien n'ait été épargné pour mon éducation, je ne me connais aucune fortune. Quelques paroles échappées à M. Malicorne me portent à croire à la pauvreté.

" Je n'ai point de reproches à adresser à mon tuteur ; il a toujours été bon et bienveillant pour moi ; son désir et celui de madame Julienne étaient que je devinsse leur fille par un mariage avec M. Prosper Malicorne, et peut-être y eussé-je consenti si Dieu ne vous eût pas placé d'une façon si imprévue dans ma vie, si les affections aimantes ne se fussent pas éveillées dans mon âme à votre vue. Pressée de consentir à cette union, je m'y suis énergiquement refusée, préférant, ai-je dit, retourner au couvent et entrer en religion que d'unir mon existence à celle d'un homme que je n'aimerais pas. Je vous aimais déjà ! je ne sais trop si une jeune fille doit faire un tel aveu, on ne m'a jamais appris qu'il fût blâmable, et j'ai horreur de la dissimulation et du mensonge. Depuis que mon tuteur connaît ma détermination à l'égard de son fils, il a été également bon et affectueux avec moi ; il espère sans doute que ma détermination n'est pas irrévocable. Ai-je besoin de vous dire qu'il se trompe ? Non, n'est-ce pas ?

" Depuis hier, la solitude n'est plus ma compagne ordinaire. Je suis sortie dans le village, dimanche, avec madame Malicorne, et aujourd'hui seule !— Cette phrase avait été ajoutée entre les lignes.— Deux choses cependant me préoccupent et ébranlent la confiance que m'inspire mon tuteur. On vous dit bon, généreux, serviable, et M. Malicorne est votre ennemi. Pourquoi cette inimitié ? M. Prosper Malicorne ne jouit pas, comme médecin, d'une bien grande considération, et ses parents m'en parlent comme d'un puits de science. Quel est leur but ?

" Il y a dans ces deux faits une grande cause d'inquiétudes pour moi. L'inimitié de mon tuteur surtout m'alarme ; on le dit puissant et terrible dans ses haines. Qu'avez-vous à redouter de cette haine ? Je voudrais être instruite, et cependant je vous dis : Ne cherchez pas à me répondre. Je ne sais pourquoi il me semble que la découverte de notre amour créerait des dangers et des persécutions. Attendons. Contentez-vous de m'aimer et d'être certain que je vous aimerai toujours "

Jacques Hervey relut plusieurs fois ces pages tout imprégnées d'un amour auquel les premières émotions du cœur suffisaient. Ainsi Adrienne n'était attachée par aucun lien du sang à Jean Malicorne, elle était tout simplement sa pupille ; en d'autres termes, il n'avait de droit sur elle que ceux que la loi lui conférerait. Mais quels étaient ces droits ? Hervey les ignorait complètement. Il eut la pensée de consulter, sur ce point, son ami Fromentin, mais il la repoussa immédiatement, ne voulant pas, hormis le cas d'une nécessité extrême, faire l'aveu de son amour à un tiers, sans le consentement d'Adrienne. C'était une délicatesse digne des temps chevaleresques !

Cependant, ce que lui apprenait la jeune fille des tentatives faites par Jean Malicorne pour la déterminer à épouser son fils, n'était pas sans éveiller des appréhensions jalouses et des craintes sérieuses. Il connaissait le caractère du personnage et savait

qu'ayant conçu un pareil projet, il n'était point homme à l'abandonner sur un refus d'Adrienne, si énergique qu'il eût pu être. Il lui sembla voir en même temps un piège dans l'espèce de liberté qu'il avait donnée à sa pupille. Comment expliquer, sans une arrière-pensée diabolique, la conduite de Malicorne ? La liberté succédant à la réclusion la plus sévère ? Avait-il donc abandonné son projet d'union entre sa pupille et Prosper ? Cela était bien improbable. Jacques Hervey se promit d'être d'une circonspection très grande et d'attendre, pour agir, l'avènement de faits nouveaux. Il était impossible que les choses languissent longtemps dans cet état. Malheureusement la circonspection et la patience ne sont point vertus d'amoureux, et Hervey devait bientôt tomber dans le piège que Malicorne avait tendu à l'amoureux inconnu d'Adrienne.

XVIII

Un matin que Malicorne et Andoche Morisset rentraient leurs filets de pêche, Adrenne dit à son tuteur.

— Je serais très heureuse de faire une promenade sur l'eau.

— Rien n'est plus facile, répondit Malicorne. Voici Andoche qui va te conduire. Entre dans le bateau. La promenade ne sera pas longue, car les eaux sont très basses, mais tu pourras la renouveler chaque jour si cela te fait plaisir.

— Tous les jours ! s'écria joyeusement la jeune fille. Oh ! je le veux bien.

— Tu as entendu, Andoche ? dit Malicorne à son aide.

— Oui, monsieur Malicorne.

— Tu prendras des avirons à la place de la perche, et ouvre l'œil, ajouta-t-il plus bas.

— Oui, monsieur Malicorne.

Adrienne s'assit à l'arrière de la toue, qui remonta le cours de la rivière, laissant derrière elle le village ; puis comme l'eau lui manqua tout à coup, il fallut descendre en aval.

— Laissez là vos avirons, mon bon Morisset, dit la jeune fille, et abandonnez le bateau à lui même, il marchera toujours assez vite.

Au moment où ils repassèrent devant la maison de Malicorne, une tête, invisible jusque-là, se montra derrière les osiers : c'était la tête de fouine de Flageolet.

— Cent francs à gagner, si je découvre quelque chose ! murmura-t-il.

Il rampa comme un serpent à travers les branchages et sur le chemin de halage, derrière les buissons et les osiers, lorsque ceux-ci lui faisaient obstacle, et suivait la toue que la rivière emportait vers le port Michaud.

— Oh ! la jolie maison ! s'écria Adrienne en apercevant l'habitation de M. Laroche. Descendez moi ici, Morisset.

— Vous voulez revenir à pied à Château-Bernard, mademoiselle ?

— Oui, mon bon Morisset.

— C'est qu'il y a un bien long chemin à parcourir.

— Quelle distance ?

— Deux kilomètres.

— Oh ! ce n'est rien. Il fait si bon marcher par ce beau temps !

Comme il n'y avait aucune rencontre fâcheuse à redouter pour Adrienne, et que Morisset se proposait de la suivre du regard en remontant le bateau, il s'approcha de la rive et mit la jeune fille à terre. A cette manœuvre, et pour ne pas être vu, Flageolet se jeta promptement derrière une pile de bois. Adrienne monta sur la berge et se mit à examiner la maison de M. Laroche. Tout à coup une voix enfantine s'écria :

— Maman ! maman ! viens donc voir la belle demoiselle !

C'était le plus jeune des enfants de M. Laroche qui, de derrière la grille du jardin, venait d'apercevoir Adrienne. Madame Laroche accourut ; mais elle ne vit que les plis flottants de la robe de la jeune fille. Celle-ci, à l'appel de l'enfant, s'était enfuie vers la route.

— C'est singulier, pensa madame Laroche, il me semble, à la taille, à la tournure et et aux cheveux, reconnaître la pupille de Malicorne.

Mais comme elle n'était ni curieuse, ni indiscrete, elle rentra chez elle.

Adrienne—toujours suivie de loin par Flageolet—arriva dans un endroit de la route où le rivage s'abaissait sensiblement et formait une espèce d'encaissement, à pentes

douces, qui servait d'abreuvoir pour les maisons disséminées sur la rive, en deçà du village ; un petit sentier partant de l'intérieur de Château-Bernard, après avoir fait un coude immense, venait y aboutir. Adrienne s'arrêta et, voyant au milieu des herbes de larges touffes de myosotis, se mit à les cueillir. De cet endroit elle était complètement invisible pour Morisset qui continuait sa route ; mais Flageolet, placé sur une éminence, à droite, ne la perdait pas de vue.

Tout à coup, quelqu'un déboucha par le sentier : c'était Jacques Hervey. Avant de continuer sa route vers le port Michaud, il contempla l'horizon, dont le bleu limpide se découpait sur les tons variés des grands peupliers ; puis, tout doucement, son regard s'abaissa vers la prairie qui lui faisait face, la rivière et le rivage. Un cri s'échappa de ses lèvres. Il venait de reconnaître Adrienne. A ce cri, la jeune fille leva la tête. Jacques Hervey était à ses pieds et baisait ses belles mains. Flageolet, du haut de son observatoire, riait méchamment.

—Tiens ! tiens ! dit-il. bonne journée ! j'ai gagné les cent francs de M. Malicorne.

Adrienne et Jacques Hervey s'étaient assis sur l'inclinaison de la berge, et, oubliant du péril, sans remords, sans inquiétudes, ils redisaient, la main dans la main, cette belle chanson de la jeunesse dont le refrain, toujours nouveau, toujours doux à l'oreille et au cœur. s'exprime par ces deux mots : je t'aime ! Passé, présent, avenir, joie, espérance, désir, se résument dans cette simple phrase que les amoureux ne se lassent point de prononcer.

Flageolet eût bien voulu courir au plus vite chez Malicorne pour lui donner le crève-cœur de ce charmant tableau ; mais, pour gagner le sentier ou continuer le chemin de halage, il fallait passer à quelques mètres du joli couple, et il n'était pas douteux que, malgré leurs préoccupations, les amoureux l'entendissent passer. Il se décida donc à attendre la fin de ce duo d'amour.

Après la poésie vint la prose. Jacques Hervey, interrogé par Adrienne, apprit à la jeune fille tout ce qu'il savait de Jean Malicorne et de Prosper ; de plus il lui fit connaître les causes de la haine que l'usurier et son fils professaient pour lui. Adrienne fut épouvantée de ces confidences, qui lui montraient la famille de son tuteur sous un aspect si imprévu.

—Je ne redoute rien pour moi, dit-elle à Jacques Hervey, mais j'ai peur pour vous. Il faut que M. Malicorne ignore notre amour et nos projets, jusqu'au jour où j'aurai pu me soustraire à sa tutelle en rentrant au couvent. Je vais faire mes efforts pour arriver à ce but. S'il y met empêchement, il sera toujours temps d'employer le concours de vos amis, et, ce jour-là, vous me trouverez prête à toutes les actions décisives. Maintenant, mon ami, séparons-nous.

—Quand vous reverrai-je ? demanda Hervey.

—Je l'ignore ; mais je sortirai tous les jours ; faites en sorte de vous trouver sur mon chemin. N'oubliez pas cependant que la prudence est un devoir pour nous.

—A bientôt, ma chère âme !

En disant ces mots, Jacques Hervey attira la jeune fille sur sa poitrine et lui donna le chaste baiser du fiancé à sa fiancée. Adrienne se dégaga de cette douce étreinte, et, toute rougissante, prit le chemin du village.

—Ça va bien ! murmura Flageolet du haut de son observatoire.

Jacques Hervey resta un instant immobile sur le rivage, contemplant Adrienne ; puis il se dirigea vers le port Michaud. Flageolet n'eut que le temps de se jeter derrière un buisson d'églantier qui bordait la route. Lorsqu'il jugea que Jacques Hervey devait être engagé dans les sinuosités de la rivière, qui rendaient invisible l'entrée du sentier conduisant à l'abreuvoir, Flageolet sortit de sa cachette et se rendit immédiatement chez Jean Malicorne. Il le trouva dans ses celliers, occupé à emmagasiner ses provisions d'hiver.

—Il y a du nouveau, monsieur Malicorne, lui dit-il.

—A quel sujet ?

—Au sujet de mademoiselle Adrienne.

—Sortons, dit Malicorne, dont la nature soupçonneuse n'aimait les confidences qu'en plein air, parce que là il n'y avait point de portes derrière lesquelles l'oreille pût écouter.

Quand ils furent dehors et éloignés de toute habitation, le paysan dit à son espion :

—Parle, maintenant.

—Eh bien, monsieur Malicorne, voilà la chose : mademoiselle Adrienne a un amoureux.

Jean Malicorne reçut cette confidence comme un coup de massue ; elle le terrassa ; mais de son émotion Flageolet ne vit rien. Il darda son plus mauvais regard sur le garde-champêtre.

—Qui t'a appris cela ? demanda-t-il.

—Je les ai vus.

—Alors tu le connais, lui ?

—Oui.

—C'est... ?

—C'est M. Hervey.

Une couleur pourpre monta au visage de Jean Malicorne ; il saisit le bras de Flageolet.

—Tu as dit ?

—M. Hervey.

Cette fois, Malicorne ne put cacher les transports de rage qui fouettaient son sang, et la plus formidable imprécation qui sortit jamais de la bouche d'un homme s'échappa de ses lèvres. Flageolet se repentit un instant de ce qu'il venait de faire ; il crut que Malicorne allait l'étrangler et recula vers la berge, prêt à se sauver si un nouveau geste échappait au vieux paysan.

—Dis-moi tout ce que tu sais, reprit celui-ci d'un ton farouche et sans faire un pas en avant.

—Je faisais ma tournée sur le Tertre et Champ-Coutant, lorsque j'ai aperçu mademoiselle Adrienne qui descendait du bateau que conduisait Andoche ; je l'ai suivie de loin, bien innocemment, comme vous me l'aviez recommandé. Arrivée à l'abreuvoir, elle s'y est arrêtée et s'est mise à cueillir les petites fleurs bleues que les Parisiens aiment tant. Moi, j'étais sur le Tertre, en train d'allumer ma pipe. Voilà que M. Hervey s'est montré au bord du sentier ; il regardait devant lui, de l'autre côté de l'eau. Tout à coup, il a vu sans doute mademoiselle Adrienne, car il a poussé comme qui dirait un cri de joie et s'est précipité vers elle, lui a pris les mains et les a embrassées.

—Après ? dit Jean Malicorne, qui avait peine à contenir sa rage.

—Après, ils se sont assis tous les deux l'un contre l'autre, sur la berge, et sont restés là une bonne demi-heure. Je n'ai rien entendu de ce qu'ils se disaient. J'étais trop loin d'eux. Enfin, mademoiselle Adrienne s'est levée la première et...

Ici Flageolet s'arrêta.

—Je t'ai dit que je voulais tout savoir.

—Et, repri le garde-champêtre avec une certaine hésitation, M. Hervey a embrassé mademoiselle Adrienne. Puis ils se sont séparés, mademoiselle Adrienne, venant de ce côté, et le médecin allant vers le port Michaud. Moi, j'ai pris par les sentiers, et je suis accouru ici.

—Tu es certain d'avoir reconnu le Parisien ? demanda Malicorne.

—Comme de ma vie !

Le front de Malicorne se sillonnait de rides profondes, et son cou de taureau, que n'emprisonnait aucune cravate, se gonflait sous l'affluence du sang qui s'arrêtait au cerveau ; ses pieds s'incrustaient dans le sol ; il gardait le silence, mais sa face reproduisait toutes les sensations violentes auxquelles il était en proie. Tout à coup une pensée se fit jour dans le chaos de ses idées ; il s'écria :

—Et ce misérable Andoche, que faisait-il pendant ce temps-là ?

Flageolet n'était point l'ennemi d'Andoche Morisset ; c'était un paysan comme lui, il le défendit.

—Oh ! dit-il, Andoche n'est pas coupable ; je l'ai vu, suivant du regard mademoiselle Adrienne jusqu'au moment où elle s'est arrêtée à l'abreuvoir. De cet endroit, elle était invisible pour lui, et, croyant qu'elle continuait sa route, il ne pouvait avoir aucun soupçon.

—Il devait descendre à terre !

—Sur la rive droite ! s'écria Flageolet ; mais c'est impossible par les basses eaux.

—C'est vrai, dit Malicorne.

Et, de nouveau, il s'abîma dans ses réflexions. Ce silence, respecté par Flageolet, dura quelques minutes ; il le rompit en disant au garde :

—C'est bien ; continue de surveiller.

Il tourna le dos à Flageolet et revint sur ses pas. Flageolet le suivit.

Malicorne se retourna subitement et, d'un ton de colère, reprit :

—Que veux-tu encore ? Ah ! je me souviens : l'argent que je t'ai promis, sans doute ?

—Dame ! puisque vous vous souvenez de votre promesse...

—Viens à une heure, sur le port, en face de chez moi, et pour le moment va-t'en au diable !

—Merci bien, monsieur.

Jean Malicorne parcourut avec une rapidité fiévreuse la distance qui le séparait de sa maison ; cependant, à mesure qu'il s'en approchait, il ralentissait le pas, et, bientôt, sa course affolée se transforma en une promenade méditative. A la violence avait succédé la réflexion froide ; son visage s'était rasséréné, et, lorsqu'il arriva au seuil de sa porte, sa figure était placide et ne portait aucune trace de la colère qui venait d'agiter son âme. Un nouveau moyen s'était présenté à son esprit ; la calomnie ! Sans avoir jamais lu Beaumarchais, il connaissait cette théorie de Basile. Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose !

XIX

Après le déjeuner et tandis qu'Adrienne était dans sa chambre, Jean Malicorne, Julienne et Prosper se réunirent chez ce dernier en conciliabule secret.

Jean Malicorne apprit à sa femme et à son fils ce qu'il savait ; en même temps il leur expliqua le plan odieux qu'il avait conçu, ce plan consistait à faire passer le Docteur Hervey pour un libertin aux yeux d'Adrienne et de ruiner Adrienne dans l'esprit du Docteur par d'infâmes calomnies.

Madame Malicorne eut l'honneur du début dans cette glorieuse entreprise.

Dans l'après midi madame Gendronneau, stylée convenablement par Jean Malicorne, qui avait fait une visite dans le village, vint causer avec Julienne. Adrienne était présente à cet entretien.

Pendant une heure ce fut à qui renchérirait sur la conduite du docteur, conduite qui selon les deux mégères était le scandale du village.

C'était odieux.

Adrienne pâlisait et rougissait tour à tour ; son cœur bondissait tantôt de colère, tantôt de jalousie, tantôt de désespoir, tantôt de honte ; ses yeux s'emplissaient de larmes, et tous ses efforts étaient impuissants à les refréner. Il arriva un moment où elle ne put supporter cet entretien ; elle se leva pour cacher ses pleurs, et se réfugia dans sa chambre. Ni l'une ni l'autre des deux femmes n'eut l'air de s'apercevoir de son départ. Quand, une heure plus tard, Adrienne revint dans la salle commune, madame Malicorne était seule. Le visage de la jeune fille portait les traces des larmes qu'elle avait versées ; son cœur était brisé par les révélations qu'elle avait entendues.

Le premier amour, l'amour pur et chaste de la jeune fille, est une plante délicate que les déceptions étioient, que la jalousie rongé. Sous le souffle impur de la calomnie la fleur se penche, s'abat et meurt. Est ce à dire qu'Adrienne n'aimât plus Jacques Hervey ? Non ! Mais cet amour venait de subir une de ces épreuves douloureuses qui laissent au cœur de saignantes blessures.

Elle ne pouvait soupçonner d'un infâme concert Julienne Malicorne et la femme Gendronneau, et bien qu'une voix secrète protestât en elle contre ces accusations odieuses, elle était décidée à rentrer immédiatement au couvent.

L'idée de se venger, en épousant Prosper Malicorne, ne lui était pas venue ; elle l'eût eue qu'elle l'eût repoussée sur l'heure. Par un singulier phénomène, la déception qui la frappait au sujet de Jacques Hervey lui faisait éprouver une horreur profonde pour Prosper.

Le but que s'était proposé Jean Malicorne était donc loin d'être atteint.

—J'ai des achats à faire dans le village, dit Julienne à Adrienne ; veux-tu venir avec moi ?

La jeune fille redoutait de se trouver seule avec Prosper, qui pouvait rentrer d'un moment à l'autre ; elle accepta.

Dans le village ce fut une autre affaire, partout où Julienne s'arrêtait c'était de nouvelles infamies qu'on se racontait sur le compte du docteur.

Ce supplice horrible dura plus de deux heures. Pendant tout ce temps, calme, froide, impassible en apparence, mais l'âme brisée, Adrienne fut contrainte d'écouter ces abominables calomnies. L'impitoyable regard de Julienne se portait sur elle, croyant trouver dans les traits de la jeune fille les traces de sa confusion et de son désespoir ; mais Adrienne, à part une pâleur qui ne lui était pas habituelle, ne laissa pas un moment soupçonner les combats qui se livraient dans son cœur.

Dès le soir, Adrienne fit connaître à son tuteur que son intention était de rentrer au couvent.

—Ce désir est contraire aux intentions de ton père, dont je suis l'exécuteur testamentaire, répondit froidement Malicorne, et mon devoir est de les faire respecter. Cependant, si tu as des raisons sérieuses pour fuir le monde et entrer en religion, fais-les moi connaître, j'en apprécierai la valeur et prendrai une décision.

—Le monde me déplaît, et j'ai la foi religieuse.

—Le monde te déplaît ! Depuis quand ? D'abord tu étais joyeuse et chantais du matin au soir ; un peu plus tard, tu as manifesté le désir d'une liberté plus large : je t'ai répondu que tu pouvais acquérir une liberté complète par le mariage, et Prosper, qui t'aime à l'adoration, t'a offert sa main ; pendant quelques jours, nous avons eu l'espoir que tu consentirais à porter notre nom, à devenir notre fille ; puis, subitement, par caprice, tu as repoussé Prosper ; j'ai respecté ta volonté et t'ai laissée libre d'agir à ta guise. J'ai même voulu que tu pusses juger par toi-même, voir, comparer et prendre une décision sans subir d'autre influence que celle de la raison ; tu as été émancipée de fait. Aujourd'hui, tu veux entrer en religion, et cela sans motif plausible ; j'ai le droit et le devoir de te demander les causes de ces tergiversations et, sans imposer ma volonté, de t'obliger à attendre que ta nouvelle vocation me soit bien démontrée.

—Quel temps me demandez-vous pour cela ?

—Mon Dieu ! je ne fixe aucune époque ; un mois peut être suffira pour arriver à cette démonstration.

—Eh bien, mon cher tuteur, dans un mois je vous renouvellerai ma demande.

—Soit, dit Malicorne, dans un mois !

Pendant que cette conversation avait lieu chez Malicorne, une scène d'une autre nature se passait dans la salle de billard de l'auberge de Gendronneau.

Prosper, qui suivait un plan tracé à l'avance, ne tarissait pas sur le chapitre de ses conquêtes, tant à Auxerre qu'à Paris et à Château-Bernard.

Bien des doutes s'étaient déjà élevés sur la véracité de ses récits.

Prosper alla plus loin, il osa élever des doutes sur la pureté des relations du Docteur avec madame Fromentin.

Tout le monde présent garda le silence effrayé de l'audace de Prosper.

La culmination arriva quand Prosper fit le pari de 10 bouteilles de champagne que le soir même il se promènerait sur le port avec la plus jolie fille du village en montrant à tout le monde qu'il était très intime avec elle.

Le pari fut tenu, le vin apporté et les bouteilles vidées, toutes les têtes étaient vivement échauffées.

Après avoir réglé les conditions du pari, tout le monde se retira. Prosper Malicorne se retira également et se rendit sur le port ; il détacha un bateau, traversa la rivière et prit le chemin qui conduisait à la ferme où travaillait Marceline, l'amoureuse d'Andoche Morisset.

La belle rousse soupait.

—Marceline, lui dit Prosper, viens avec moi à la maison, on veut te faire une surprise. Je te ramènerai ensuite jusqu'ici.

Marceline pensant qu'il s'agissait de son prochain mariage avec Andoche, ne se fit pas prière pour suivre Prosper. Ils traversèrent l'eau en bateau. Prosper la fit entrer chez lui par l'issue qui donnait sur la rue. Un vêtement complet de femme se trouvait sur un fauteuil.

—Tiens, lui dit-il, voici un cadeau que te fait ma mère ; habille-toi. Nous verrons tout à l'heure si cela te va bien.

Il passa dans la chambre à côté et laissa Marceline seule. Celle-ci s'habilla. Il faut dire tout de suite que ce vêtement, acheté la veille à Auxerre par Malicorne fils, était, comme couleur d'étoffe et comme coupe semblable à un autre que portait Adrienne, et avec lequel elle sortait dans le village. Quand Marceline fut revêtue de ces habits, elle commença par s'admirer et appela ensuite Prosper. Celui-ci vint aussitôt.

—Je me suis attardé en allant te chercher, dit-il, et tout le monde est couché à la maison. Mais comme tu es belle ! ajouta-t-il en contemplant Marceline. Relève donc un peu tes cheveux ; bien, c'est cela. Et maintenant mets cette dentelle sur ta tête, laisse-la tomber comme un voile sur tes yeux ; là, un peu plus bas. Maintenant tu ressembles à une belle demoiselle.

Marceline, faible d'esprit, fut ravie de cette toilette et des compliments de Prosper.

—Quel dommage, dit elle, de quitter ces beaux habits !

—Pourquoi donc les quitter ? reprit Prosper. Enveloppe tes hardes dans ce foulard, et reste comme tu es. Je vais te reconduire à la ferme, où ta belle toilette fera bien des jaloux.

Marceline ne put résister à cette tentation ; elle oubliait que les gens de la ferme devaient être couchés ; Prosper, lui, ne l'avait point oublié. Les haillons de Marceline était fort à l'aise dans le foulard, et, lorsqu'elle prit le paquet sous son bras, on eût supposé qu'elle portait là quelque manteau du matin ou un vêtement de nuit.

—Il se fait tard, dit Prosper, je vais te reconduire à la ferme.

Ils sortirent tous les deux.

—Prends mon bras, dit Prosper, et nul ne supposera que c'est Marceline que j'accompagne. Le misérable dévoilait sa pensée. La jeune paysanne, toute fière d'être ainsi escortée par un monsieur, prit le bras de Prosper. Ils se dirigèrent vers le quai et longèrent vers le chemin de halage.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit convenu, Prosper, qui avait marché très vite jusque-là, ralentit le pas ; il se tourna du côté de sa compagne, et ses lèvres s'approchèrent si près de la tête de Marceline, que les gens embusqués derrière les aubiers affirmèrent qu'il l'avait embrassée.

A ce moment, la lune projeta de clairs rayons sur le chemin, et tous les spectateurs cachés furent convaincus que la femme qui accompagnait Prosper était Adrienne ; ils n'aperçurent, il est vrai, que le bas de sa figure, mais c'était sa taille, son vêtement, ses beaux cheveux de cette couleur d'or que nulle autre femme ne possédait au village. —Qui songeait en cet instant à Marceline, la fille de basse-cour de la ferme voisine ?

Le lendemain, au réveil du village, tout le monde sut qu'Adrienne avait été embrassée dans la rue par Prosper Malicorne.

Quelques-uns voulurent protester, mais dix témoins affirmaient l'exactitude de ces propos, dix témoins attestaient les faits de la veille. Comment douter, encore ?

Jacques Hervey ne fut pas des derniers à apprendre la fatale nouvelle. Il entra dans le plan de Prosper Malicorne que son rival fût promptement instruit.

Le seul sentiment qu'éprouva Jacques Hervey fut de l'indignation et de la révolte.

—C'est une infâme calomnie ! s'écria-t-il.

—Mais il y a des témoins ! lui répondit-on.

—Leurs noms ? demanda Jacques Hervey.

On les lui cita.

—L'heure des hésitations et des atermoiements est passée, pensa le médecin. Devant une pareille imputation, ce serait un crime que de ne pas agir.

Il connaissait M. Bernard, le commissionnaire en vins, dont la réputation était parfaite, et supposait, à juste raison, que le fils valait le père.

Il se rendit chez lui et demanda à parler à M. Louis Bernard.

Le jeune homme se présenta aussitôt, et sur l'interrogation impétueuse du Docteur affirma la vérité du fait ?

La figure de Jacques Hervey prit la pâleur de la mort.

—Non ! non ! mille fois non ! s'écria Hervey avec énergie ; c'est impossible : je ne puis y croire !

—Je voudrais partager vos généreuses convictions, monsieur, car cette découverte a été un grand crève-cœur pour moi. J'avais pour mademoiselle Adrienne une respectueuse admiration, mais comment ne pas se rendre à l'évidence ?

Jacques Hervey comprenait que le jeune homme avait raison, et cependant son cœur repoussait l'imputation.

—Oh ! ce Prosper Malicorne, dit-il, je le tuerais !

—Prenez garde, monsieur, Prosper Malicorne n'a prononcé aucun nom.

—Comment se fait-il que vous fussiez là dix sur son passage ?

Louis Bernard raconta la scène du café.

—C'est odieux, lâche, abominable ! s'écria Jacques Hervey.

—J'en conviens, répondit son interlocuteur, et tout ce qu'il y a d'honnête dans le cœur de l'homme se révolte à la pensée de cette misérable forfanterie ; mais un duel avec Prosper ne ferait qu'aggraver le mal.

—Que faire, mon Dieu ? que faire ?

—Voulez vous me permettre de vous donner mon avis ?

—Parlez ! parlez !

—Essayez de voir mademoiselle Adrienne. Si c'est elle qui était avec Prosper, vous l'oublierez ; si ce n'est pas elle, peut-être trouvera-t-elle le moyen de le prouver ; et, dans ce cas, monsieur, quelle que soit votre décision, mon concours vous est acquis ; disposez de moi à l'avance. Je crois inutile d'ajouter que, pour tout le monde, je n'ai reçu aucune confiance de vous.

Cet avis était sage, et Jacques Hervey prit le parti de le suivre ; seulement son exécution était difficile. Comment, en effet, pénétrer auprès d'Adrienne ?

Le médecin eut d'abord la pensée de se présenter très carrément chez Malicorne ; il y renonça promptement. Malicorne ne le recevrait pas ou nierait le fait, et toute rencontre avec Adrienne deviendrait impossible. Il se résigna à tenter de la voir, soit dans une des sorties qu'elle devait faire, soit dans le jardin que longeait la ruelle inhabitée. Dans ce but, il usa le reste du jour en d'incessantes promenades sur le port, sur les rives de l'Yonne, en deçà et au delà de la maison de son ennemi. Il passa vingt fois dans la ruelle ; toutes ses démarches furent sans résultat. Il ne vit ni n'entendit Adrienne.

Il rentra chez lui, triste, abattu, découragé, se demandant si la mort n'était pas préférable à l'angoisse qu'il éprouvait.

Ce jour là était un samedi.

Le lendemain, à l'heure de la messe, madame Malicorne prévint Adrienne qu'elle ne pouvait l'accompagner à l'église. La jeune fille s'y rendit donc seule.

Sur son passage elle entendit des ricanements et des paroles grossières. Bientôt elle dut se rendre à l'évidence, ces paroles étaient prononcées à son intention.

Elle entra précipitamment dans l'église avec le rouge sur le visage. Aussitôt les regards des assistants se tournèrent vers elle, et, comme la messe n'était pas commencée, une sourde rumeur, quelque chose comme une protestation menaçante, se fit entendre. Adrienne alla s'agenouiller à la place qu'elle avait occupée le dimanche précédent en compagnie de Julienne Malicorne.

Le respect du saint lieu n'empêcha pas la jeune fille d'être insultée de nouveau.

—Mon Dieu ! s'écria Adrienne, qu'est-ce que cela signifie ?

Et son regard se porta sur cette foule qui souriait, grimaçait et injuriait.

Elle eut peur.

De l'endroit où elle était placée, madame Laroche avait vu ce qui venait de se passer : elle avait entendu les méchants propos. Elle savait, comme tout le monde, quelle accusation pesait sur la jeune fille ; mais plus elle contemplait la chaste figure d'Adrienne, son maintien décent, cette fleur divine d'innocence qui se révélait dans son attitude, moins elle croyait à la réalité de l'inculpation. Quand elle vit son effroi et ses larmes, elle ne put résister à l'élan de son cœur, et, sortant de son banc, elle vint tout droit à la jeune fille.

—Mademoiselle, lui dit-elle, voulez-vous me faire l'honneur de prendre place à côté de moi ?

Adrienne leva ses yeux, encore humide de pleurs, sur madame Laroche ; sans savoir de quoi on l'accusait, elle comprit l'acte dévoué et le grand cœur qui venaient à son secours, qui la réhabilitaient aux yeux de tous pour ainsi dire, et lui répondit avec effusion :

—Oh ! madame, que vous êtes bonne, et combien je vous suis reconnaissante !

Madame Laroche la prit par la main.

—Venez, mon enfant.

Elle la fit entrer dans son banc et la plaça à côté de sa fille. C'était un acte de témérité inouï. L'entrée du prêtre interrompit les murmures. Quelques assistants, ceux auxquels la personne d'Adrienne était sympathique et qui la considéraient comme victime de quelque odieuse machination, furent enchantés de l'action de madame Laroche.

Lorsque la messe fut terminée, madame Laroche offrit son bras à Adrienne.

—Venez, lui dit-elle.

Tout le monde attendait devant l'église la sortie de mademoiselle Debray. En voyant cette foule assemblée et presque menaçante, Adrienne eut peur de nouveau. Elle se serra contre madame Laroche et lui dit :

—Mais qu'y a-t-il donc, madame ?

Madame Laroche pensa qu'il fallait frapper un grand coup, et courageusement, elle répondit tout haut à Adrienne :

—Il y a, mon enfant, que les gens du bourg prétendent que vous avez été embrassée sur le port à onze heures du soir par Prosper Malicorne.

A cette réponse nettement articulée, il se fit un silence de mort dans la foule. Adrienne ne comprit pas d'abord l'accusation qui pesait sur elle. Puis, tout à coup, elle blêmit et jeta un grand cri.

—Dieu ! dit-elle, qui donc ose pareillement flétrir une pauvre orpheline ?

—Tout le monde.

—Lui aussi, peut être ! murmura à mi-voix la jeune fille.

Seule, madame Laroche entendit ce cri du cœur ; elle contempla Adrienne avec une surprise qu'elle ne put cacher et se demanda à qui celle-ci faisait allusion. Cependant, à l'abattement d'Adrienne succéda une énergie fébrile.

—Lâches ! lâches ! cria-t-elle à la foule ; venez tous chez mon tuteur ; c'est là que je veux confondre la calomnie et prouver mon innocence.

Et d'un mouvement convulsif elle entraîna madame Laroche sur ses pas. Mais personne n'eut le courage de suivre les deux femmes. Lorsque madame Laroche arriva sur le port, elle s'arrêta.

—Mon enfant, dit-elle à Adrienne, je ne puis vous accompagner plus loin ; M. Malicorne est notre ennemi, et il m'est impossible de franchir le seuil de sa maison.

Adrienne resta un instant indécise. On eût dit qu'il se livrait un combat en elle.

—Et toi donc, s'écria-t-elle tout à coup, lui dira, à lui, que je suis innocente ?

Pour la seconde fois, madame Laroche allait se demander quel personnage occupait ainsi la pensée de la jeune fille, lorsqu'une voix haletante se fit entendre à ses côtés.

—Moi ! la demoiselle.

Les deux femmes se retournèrent vivement et se trouvèrent en présence d'Andoche Morisset.

—Moi, répéta le passeur, moi qui vous demande pardon pour Marceline qui, bien innocemment, a été la complice de Prosper Malicorne. Ni madame Laroche, ni Adrienne ne comprirent ce qu'il voulait dire Morisset. Elles voulurent l'interroger, mais Morisset les avait déjà quittées ; il courait, tout éperdu, sur le chemin qui conduisait à l'abreuvoir.

Pour expliquer les paroles d'Andoche et son apparition devant les deux femmes, il suffira de dire que, vers onze heures du matin, Marceline, voulant montrer ses beaux habits à son amoureux, s'était présentée chez Morisset avec le vêtement qui lui avait été donné, l'avant veille, par Prosper Malicorne. Or, à cette heure, Morisset savait, comme tous les habitants du village, le bruit accusateur qui circulait à propos de l'officier de santé et de la pupille de son père.

Morisset fut frappé de la forme et de la couleur du vêtement ; il en avait vu un tout semblable à Adrienne.

Interrogeant Marceline, qui lui répondit sans hésitation, le passeur comprit l'infâme tactique de Prosper et, sans plus attendre, il sauta dans son bateau, traversa la rivière et descendit sur la rive droite, à deux pas de l'endroit où se trouvaient madame Laroche et Adrienne, juste au moment où celle-ci faisait entendre son exclamation, et devinant, parce qu'il eût éprouvé lui-même en pareille situation, les souffrances que devait ressentir Jacques Hervey, il volait chez le médecin pour lui apprendre la vérité.

—Prenez courage, ma chère demoiselle, dit madame Laroche à Adrienne, votre innocence sera bientôt proclamée, et souvenez-vous que moi, qui vous aime comme une sœur, je n'ai point douté un instant de votre vertu.

—Je vous remercie, madame ; vous avez été bonne et affectueuse pour une inconnue, soyez certaine qu'elle ne l'oubliera jamais.

Madame Laroche embrassa tendrement la jeune fille et la quitta en lui disant :

—A bientôt, j'espère.

Adrienne rentra chez son tuteur, fermement résolue à avoir, dès l'heure présente, une explication avec Prosper Malicorne.

XX

Madame Laroche revint vers l'église ; sa voiture l'attendait sur la petite place. Arrivée en face de chez Gendronneau, elle rencontra Jacques Hervey, qui errait par les rues du village comme une âme en peine.

— Qu'avez-vous, madame ? lui demanda-t-il. Vous semblez bien émue.

— Et vous, mon cher docteur, vous êtes bien pâle !

— Un peu de fatigue.

— Venez nous voir tantôt, si vous en avez le loisir, je vous apprendrai des choses que vous ignorez sans doute. Il se passe là, ajouta-t-elle, en désignant du doigt la maison de Malicorne, un drame poignant, bien autrement douloureux que ceux que les auteurs mettent à la scène ; mais voici notre voiture. A tantôt, docteur.

Devenu encore plus inquiet par ces paroles de madame Laroche, Jacques Hervey continua sa route vers le port et se glissa dans la ruelle que nous connaissons. Des voix impérieuses se faisaient entendre dans le jardin de Malicorne.

Une scène terrible se passait entre Adrienne et Prosper.

Elle lui reprochait sa lâcheté en la laissant calomnier ; l'officier de santé se défendait faiblement.

Le docteur était arrivé juste à temps pour entendre Adrienne s'écrier avec exaltation.

— Ah ! Dieu ! Et cet homme a osé dire qu'il m'aimait ! Il a osé me demander ma main !

Prosper Malicorne répondit : sa voix annonçait qu'il avait pris une soudaine résolution.

— Eh bien ! oui, dit-il, je vous aimais, oui, j'ai demandé votre main, et c'est parce que je vous aime, parce que je veux que vous soyez à moi que je me tairai, que je laisserai la calomnie planer sur vous. De cette façon, repoussée par tous, et ne trouvant la réhabilitation que dans un mariage avec moi, vous serez obligée d'accepter ma main. Nommez ma conduite comme il vous plaira ; pour moi, elle est une preuve d'amour, et la plus grande que je puis vous donner.

Adrienne se recula vivement en arrière ; elle était sans voix, sans force, sans volonté, devant ce cynique aveu de la plus exécration réalité. Prosper n'était plus un homme, c'était un horrible reptile qui l'enlaçait dans ses inextricables anneaux.

— Je suis perdue ! murmura-t-elle.

Mais à ce moment, le pêne de la petite porte du jardin, poussé du dehors par une main invisible, céda, et la porte s'ouvrit. Jacques Hervey, pâle, la lèvre frémissante, apparut sur le seuil. Son regard lançait des éclairs.

— Vous êtes un misérable ! dit-il à Prosper Malicorne.

A l'apparition du médecin, d'un bond, Adrienne s'était précipitée vers lui. Tout à coup, le souvenir de tout ce qu'elle avait entendu dire de Jacques Hervey lui revint.

— Ah ! dit elle, vous aussi vous m'avez trompée ! Puis-je donc être protégée par un coureur d'aventures.

Elle voulait que Jacques Hervey la crût innocente, et ne pouvait croire, elle, à l'innocence du médecin ! Celui-ci resta atterré sous cette accusation. Prosper ricanait.

— C'est un vilain métier, monsieur, que celui d'écouter aux portes, dit-il ; mais il faut s'attendre à tout de la part d'un coureur de dot : ce n'est pas mademoiselle que vous aimez, ce sont ses quatre cent mille francs !

— Je suis riche ! s'écria Adrienne que cette révélation inattendue comblait d'étonnement ! ah ! je devine tout !

Prosper Malicorne s'aperçut qu'il venait de commettre une imprudence. Tout à coup survint un quatrième personnage. C'était Jean Malicorne.

— Sortez, dit-il à Jacques Hervey, et toi, Adrienne, rentre à la maison.

Le médecin, accablé par ce qu'il venait d'entendre et en proie au plus profond désespoir, s'inclina devant Adrienne et lui dit d'une voix pleine de sanglots :

— Mademoiselle, je vous ai aimée, vous croyant pauvre ; vous êtes riche, je me retire. Vous ne me reverrez jamais ! Mais avant de vous dire un éternel adieu, je veux que vous sachiez bien que, malgré la calomnie, je n'ai jamais cessé de vous croire la plus pure des femmes. Hélas ! j'emporte avec moi la douloureuse certitude que la seule femme que j'aie aimée n'a eu confiance ni en ma parole, ni en ma probité, ni en mon honneur. Adieu !

Jacques Hervey disparut. Ces émotions étaient trop fortes et trop multipliées pour la pauvre Adrienne ; elle s'affaissa sur le sol du jardin et s'évanouit. Quand elle revint à la vie, elle était dans son lit et en proie à une violente crise nerveuse. Madame Bonnard, qu'on avait envoyé chercher, était assise à son chevet. Ni Malicorne ni Prosper ne parurent de tout le reste du jour dans sa chambre. Seule, Julienne Malicorne vint à six heures s'enquérir des nouvelles de la jeune fille.

— Elle repose, dit la Bonnard, cela ne sera rien.

— Alors il sera inutile de veiller auprès d'elle, dit la vieille avare ; tu partiras après dîner, et si demain j'ai besoin de toi, je te le ferai dire.

La Bonnard quitta donc la maison de Malicorne à huit heures du soir. Mais Adrienne était réveillée depuis longtemps, et elle avait eu assez d'influence sur l'esprit de la femme de service pour décider celle-ci à se charger d'une lettre pour Jacques Hervey, qui contenait ces simples mots :

“ J'ai toute confiance en vous.

“ Agissez.

“ ADRIENNE. ”

En sortant du jardin de Malicorne, Jacques Hervey rentra chez lui ; il marchait dans les rues comme un homme ivre, et tous ceux qui le rencontrèrent remarquèrent la profonde altération de ses traits.

Il trouva Andoche Morisset qui l'attendait, anxieux et tremblant.

— Ah ! monsieur, dit le passeur dès qu'il le vit, il eût mieux valu pour vous que vous m'eussiez laissé mourir.

Ces paroles firent oublier à Jacques Hervey qu'il était homme ; il redevint médecin aussitôt.

— Qu'avez-vous, mon ami ? demanda-t-il.

Morisset, les larmes aux yeux, lui apprit l'importante découverte qu'il avait faite ; il lui raconta dans tous ses détails la promenade qu'avaient exécutée, le vendredi précédent, Prosper et Marceline, et l'illusion que celle-ci avait produite sur les personnes cachées derrière les aubiers du val Satan.

Le médecin était atterré, mais sa nature énergique reprit promptement le dessus et immédiatement les deux hommes se concertèrent sur les moyens à employer pour établir complètement l'innocence d'Adrienne dans tous les esprits.

Il fut convenu que tous les spectateurs de la scène entre Prosper Malicorne et la prétendue Adrienne seraient convoqués pour assister à la réhabilitation de celle-ci.

Les deux hommes se séparèrent, Andoche Morisset pour s'occuper des préparatifs nécessaires ; Jacques Hervey pour se rendre chez M. Laroche, il avait pris la résolution de quitter le pays aussitôt l'innocence d'Adrienne reconnue, mais voulait confier ses douleurs et sa résolution à ses amis avant de partir.

Arrivé chez M. Laroche où il fut reçu affectueusement par les deux époux, le Docteur ouvrit son cœur et raconta son amour, et les scènes qui venaient de se passer.

A leur tour ses amis purent éclaircir bien des points obscurs encore dans l'esprit du médecin.

Ils se récrièrent sur la résolution de Jacques Hervey et la combattirent par tous les raisonnements en leur pouvoir, insistant spécialement sur la nécessité de contraindre le calomniateur à une rétractation publique, parce que non seulement Adrienne mais lui-même, M. Laroche, et le notaire Fromentin avaient été nommés dans les calomnies.

— Oui, vous avez raison, mon ami, répondit Hervey, et je vous demande pardon, je demande pardon à l'amitié, d'avoir été égoïste dans ma douleur, d'avoir oublié que l'ami fidèle qui, le premier m'a tendu la main et ouvert sa maison, pouvait souffrir à cause de moi.

— Quelque pressante que soit cette réparation, il faut cependant la remettre à demain. Je reviens à mademoiselle Adrienne. Vous venez de nous dire que Morisset avait pris l'engagement de démontrer l'innocence de la femme que vous aimez. A onze heures nous serons tous au val Satan, et vous savez si vous pouvez compter sur notre influence, notre amitié et notre dévouement. Il reste à décider quelle va être votre conduite à l'égard de Jean Malicorne. Dans la situation affreuse, intolérable, où se

trouve mademoiselle Adrienne Debroy, l'existence chez son tuteur doit être intolérable ; il faut la soustraire au supplice de se trouver chaque jour en face de ces monstres à figure d'hommes, il faut la soustraire aux obsessions, aux injures, aux conseils du désespoir ; il faut, en un mot, qu'elle quitte cette maison maudite !

—Mais Jean Malicorne est son tuteur, son seul maître !

—C'est justement à cause de cette autorité que mon embarras est grand. La femme qui portera un jour votre nom doit être respectée, et cette considération, fort importante pour moi qui connais l'esprit des gens de ce pays, éloigne la pensée d'un enlèvement. D'autre part, j'ignore la loi, les droits du tuteur sur sa pupille, et je ne sais quelle voie la légalité vous ouvre. Un seul homme peut nous éclairer sur ce point et nous aider de ses conseils et de son action, c'est Fromentin. Voici ce que je propose : demain matin, à la première heure, je serai chez vous avec ma voiture ; nous nous rendrons sans perdre de temps à Vermanton. J'espère que Fromentin ne sait rien encore de toutes ces infâmes calomnies et que nous le trouverons avec cette quiétude d'esprit, ce calme, ce bonheur qui est sa vie habituelle. Il est homme de savoir et de bon conseil, il vous aime comme nous vous aimons nous-mêmes, et, la loi aidant, nous parviendrons avec son concours, à soustraire mademoiselle Adrienne Debray à l'horrible autorité qui pèse sur elle. Acceptez-vous ?

—Si j'accepte, grand Dieu ! s'écria Jacques Hervey ; mais c'est la vie, c'est le salut que vous m'offrez !

Rose vint avertir que le dîner était servi.

—A table, messieurs ! dit madame Laroche, et vous, mon cher docteur, ayez bon espoir.

Jacques Hervey offrit son bras à madame Laroche, et l'on passa dans la salle à manger.

A onze heures ce même soir, Andoche Morisset et Marceline, cette dernière attirée exactement comme le soir où elle avait passé dans le village avec Prosper Malicorne, répétèrent la promenade d'une manière si exacte que tous les témoins auraient juré qu'ils avaient devant eux deux amoureux échangeant des baisers.

XXI

Le couple était arrivé en face des arbres tortueux qui fermaient l'entrée du val ; il s'arrêta court. Alors une voix anxieuse, une voix brisée par l'émotion, la douleur et la surprise, s'écria :

—Adrienne !...

—Vous vous trompez, monsieur le docteur, dit l'homme qui était sur le chemin, c'est Marceline, mon amoureuse.

Et, d'une main rapide, Andoche Morisset enleva de dessus la tête de la paysanne la dentelle noire qui cachait une partie de sa figure ; ses traits brunis par le hâle apparurent aux yeux de tous.

Trente spectateurs étaient déjà sur le chemin aux côtés de Morisset et de Marceline.

—Puisque l'illusion était si complète que vous y avez été trompé vous-même, monsieur, dit Louis Bernard à Jacques Hervey, vous devez comprendre notre erreur et l'excuser.

Mais M. Laroche, qui voulait anéantir même le doute, ne se contenta pas de cette scène : les mauvaises natures pouvaient dire que c'était une comédie habilement montée pour sauver Adrienne.

Il s'approcha de Marceline, et, de cette voix joviale qui lui était habituelle, il dit :

—Comment, c'est toi, Marceline, qui te promenais vendredi dernier à une pareille heure et sur ce chemin avec M. Prosper Malicorne ?

—Oui, monsieur Laroche.

—Raconte-nous donc un peu comment cela s'est passé.

Marceline fit devant tous les auditeurs le récit des faits que nous connaissons.

—Et tu t'es laissé embrasser par lui ?

—Pas plus que Morisset ne m'embrassait tout à l'heure.

—Il me semble, messieurs, dit Laroche, que nous en savons assez et que nous n'avons plus rien à faire ici.

—C'est vrai, dit Louis Bernard, mais il nous reste un devoir à remplir, et j'espère qu'aucun de nous n'y faillira : c'est de proclamer notre erreur de vendredi, et ce que nous avons vu, ce que nous avons appris ce soir.

—Oui ! oui ! s'écrièrent tous les assistants.

Chacun rentra chez soi, se promettant d'être debout à l'aube, le lendemain, pour être le premier à porter dans le village l'étrange récit de ce qui venait de se passer.

On sait quelle surprise attendait chez lui Jacques Hervey. Il y trouva le billet d'Adrienne qu'un enfant, envoyé par madame Bonnard, y avait apporté. Ainsi M. Laroche ne s'était pas trompé. Jacques Hervey était aimé ! Adrienne avait foi en lui et lui ordonnait d'agir. Après la réhabilitation de la jeune fille, il ne pouvait pas lui arriver plus grand bonheur.

Avant de se séparer, M. Laroche prit Morisset à part et lui dit :

—C'est très bien, ce que tu as fait aujourd'hui, Andoche ; c'est intelligent, brave et d'un cœur honnête ; aussi tu ne peux plus travailler pour Jean Malicorne.— Veux-tu entrer à mon service ?

—Ah ! monsieur !

—Je possède à cent mètres du port Michaud une maisonnette avec un bout de jardin ; tu iras l'habiter avec Marceline, que tu épouseras, bien entendu, et avec cela je te donnerai cent francs par mois. Tu t'occuperas de mon jardin ; soir et matin tu passeras ceux de mes ouvriers qui travaillent de l'autre côté de l'eau, et tu conduiras le bateau lorsque j'irai à la pêche. Cela vous va-t-il à tous les deux ?

Marceline embrassait les mains de M. Laroche.

—C'est le paradis que vous m'offrez là, monsieur ! s'écria Morisset.

—Eh bien, c'est dit. A dimanche. Bonsoir, Marceline ! bonsoir, Morisset.

Nous n'essayerons pas de décrire la surprise, la stupeur et même l'indignation qui régnaient le lendemain matin dans le village de Château Bernard ; il y avait un émoi général.

Les partisans de Malicorne n'étaient pas à leur aise, et quelques-uns, le boucher, l'épicier, le mercier Brunet et les époux Gendronneau notamment, éprouvaient des inquiétudes sur les conséquences que pouvaient amener les calomnies qu'ils avaient répandues. Il était évident que la moindre enquête suffirait pour faire découvrir les coupables.

Jean Malicorne et Prosper n'avaient pas encore paru dans le village.

Malicorne père, semblable au lion pris dans un piège, rugissait et écumaît ; furieux contre lui-même de ses succès, furieux contre son fils, contre Adrienne, contre Jacques Hervey, contre Morisset, qui l'avait trahi, disait-il, il se promenait dans sa chambre et roulait dans sa tête toutes sortes de projets de vengeance. Mais il fallait à cet homme, pour sortir des situations difficiles, l'air, l'espace, les flots. Il quitta sa maison, descendit, jusqu'au rivage, détacha son bateau, et d'une poussée violente se trouva au milieu de la rivière. Là, seulement, il était à son aise.

Pendant ce temps, Jacques Hervey et M. Laroche se rendaient à Vermanton.

Ils trouvèrent M. Fromentin dans sa cour, prêt à monter en voiture.

—Vous voilà, dit-il à ses amis, c'est bien. J'allais à Château Bernard. Rentrons.

—Vous savez...

—Tout. Mais causons de vos affaires, mon cher Hervey ; l'injure qui s'adresse à moi se lavera plus tard.

Ils rentrèrent dans la maison et là, après avoir entendu tous les détails connus du Docteur sur les relations entre Adrienne et Jean Malicorne et avoir vu le billet de la jeune fille qui autorisait l'action du médecin, le notaire prit l'engagement de faire toutes les démarches nécessaires pour délivrer Adrienne des mains de Malicorne.

—A six heures, finit-il, mademoiselle Adrienne sera au couvent d'Auxerre ; dans huit jours elle sera émancipée, et dans deux mois elle sera votre femme, mon cher Hervey. Êtes-vous satisfait ?

—Puis-je ne pas l'être quand vous faites luire à mes yeux de semblables espérances ? Et ce bonheur, je le devrai à votre inépuisable bonté pour moi, mon cher Fromentin, à votre amitié, mon cher Laroche.

Il serra les mains de ses amis.

—Ne parlons plus de ça, dirent les deux hommes, et, ajouta le notaire, votre tour d'amitié et de dévouement viendra aussi. Nous en causerons tantôt.

Jacques Hervey et M. Laroche revinrent à Château-Bernard, et M. Fromentin partit pour Auxerre.

A l'heure où le médecin rentrait chez lui, Jean Malicorne, le front soucieux, le regard plus atone, plus concentré encore que d'habitude, regagnait sa maison. Ce vieillard, que le crime n'épouvantait pas, avait résolu la mort de Jacques Hervey et en avait arrêté les moyens.

Les trois Malicorne étaient anxieux, inquiets, préoccupés. Il semblait qu'une appréhension pesât sur ces trois têtes. Assis autour de la table commune, dans la cuisine, ils mangeaient silencieusement. Adrienne, debout depuis le matin, avait refusé de se joindre à la famille.

— A moins d'y être contrainte par la force, avait-elle dit à Julienne, jamais je ne consentirai à me trouver en présence de voire fils.

Elle était décidée à rester recluse chez elle jusqu'au jour où Malicorne consentirait à la mener au couvent. Cette énergie, qui s'exprimait froidement, mais avec une résolution que madame Malicorne n'avait jamais vue, laissa la femme du paysan sans force pour essayer de justifier Prosper. Elle apporta le déjeuner d'Adrienne et se retira, muette, ne trouvant pas dans son cœur, racorni par l'égoïsme, l'avarice et la cupidité, un mot de tendresse, une parole de consolation pour la malheureuse jeune fille. Ni Malicorne ni Prosper ne demandèrent la cause de l'absence d'Adrienne. L'un et l'autre ne songèrent même pas à s'inquiéter de sa santé. Le père comptait sur son énergique volonté pour mater Adrienne, le fils espérait du temps l'oubli des griefs qu'elle pouvait avoir contre lui. Cependant, la situation était tellement tendue, qu'il était impossible d'en prolonger le cours pendant un long délai.

Après déjeuner, Jean et Prosper, qui n'osaient point se communiquer leurs impressions et leurs pensées, se retirèrent, et madame Malicorne vauqua seule aux soins du ménage. A l'heure qu'avait indiquée M. Fromentin à ses amis, deux personnages cravatés de blanc et habillés de noir se présentèrent chez Jean Malicorne. Julienne vint leur ouvrir et les fit entrer dans la maison. Elle appela son mari.

— Jean ! deux messieurs veulent te parler.

Jean Malicorne se montra aussitôt.

— Eh ! bonjour, monsieur Malicorne, s'écria l'un des deux personnages, qui n'était autre que le subrogé tuteur d'Adrienne ; je viens voir notre chère pupille, mademoiselle Debray ; vous plairait-il de me mettre en sa présence ?

— Très flatté de votre visite, monsieur, répondit Jean en dissimulant du mieux qu'il put l'inquiétude que faisaient naître cette démarche et la présence d'un tiers.

— Que je vous présente mon compagnon, reprit le subrogé tuteur, maître Firmin Derouet, huissier près le tribunal civil d'Auxerre.

La présence d'un huissier interloqua complètement Jean Malicorne. Cependant il dit :

— J'espère que ce n'est pas à titre d'huissier que monsieur se présente chez moi ?

— Eh ! eh ! cher monsieur, s'écria le subrogé tuteur qui était d'une nature joviale, il est bon dans la vie de ne jamais oublier ce vers d'un de nos poètes :

~ A tous événements le sage est préparé.

Mais où donc est cette chère pupille ? Je brûle d'impatience de faire connaissance avec elle ; on la dit fort jolie.

Malicorne n'avait pas compris.

— Julienne, dit-il, appelle Adrienne.

— Oh ! c'est inutile, ne dérangez pas cette chère enfant. Veuillez, madame, nous conduire près d'elle.

Julienne Malicorne ouvrit l'appartement de la jeune fille.

— Entrez, messieurs.

Les deux personnages entrèrent, et Malicorne après eux.

— Pardon, monsieur, dit le subrogé tuteur, ce que j'ai à dire à mademoiselle ne doit être entendu que d'elle et de maître Firmin Derouet.

Et, fort poliment, il poussa Jean Malicorne dehors.

Celui-ci était tellement ahuri qu'il n'eut point la pensée de résister.

Adrienne, debout au milieu de la chambre, contemplait, toute surprise, cette scène bizarre.

—Mademoiselle, dit le principal personnage, je suis votre subrogé tuteur. Asseyez-vous et causons.

La conversation dura une heure.

—Faites un paquet des objets qui vous sont indispensables, ma chère demoiselle, dit le greffier, nous partons à l'instant.

—Pour le couvent ?

—Pour le couvent !

—Ah ! quel bonheur !

Le subrogé tuteur ouvrit la porte et appela Jean Malicorne.

—Vous plairait-il d'entrer, cher monsieur ? dit-il.

Malicorne entra.

—Maître Derouet, instrumentez, reprit le subrogé tuteur.

L'huissier tira une feuille de papier de sa poche et prit la parole en s'adressant à Malicorne.

—“ Moi, Firmin Derouet, huissier assermenté près le tribunal d'Auxerre, parlant à votre personne, je vous signifie copie d'une ordonnance rendue à la date de ce jour par M. le président du tribunal civil d'Auxerre, ensemble de la requête qui la motive, laquelle autorise mademoiselle Adrienne Debray, assistée de son subrogé tuteur, à quitter votre maison et à se retirer au couvent de ***, situé à Auxerre.”

La foudre tombant aux pieds de Jean Malicorne ne l'eût pas anéanti davantage.

Cependant il se remit bientôt, tout ce qu'il y avait en lui de retors se réveilla subitement.

—Je m'oppose à l'exécution de cette ordonnance ! s'écria-t-il ; j'ai trois jours pour en appeler ; j'en appelle à l'instant. Ecrivez ma protestation et mon appel.

Le subrogé tuteur sourit.

—Continuez donc, maître Firmin Derouet, dit-il à l'huissier.

L'huissier reprit :

—“ La présente ordonnance est exécutoire sur minute, nonobstant opposition ou appel. Maître Firmin Derouet, huissier, est commis pour en faire la signification. Nous l'autorisons, en outre, à requérir les agents de la force publique, en cas de résistance du sieur Jean Malicorne.”

—Très bien, dit le subrogé tuteur.

Et, s'adressant à l'usurier.

—Est-il nécessaire, cher monsieur, que maître Derouet aille requérir le maire et le garde champêtre, au besoin même les gendarmes de Vermanton ? Je vous avise qu'une voiture est à sa disposition dans ce but.

Jean Malicorne avait enfin trouvé son maître, et ce maître était la loi !

Adrienne s'avança vers son tuteur.

—Je vous remercie, monsieur, des bontés que vous et madame Julienne avez eues pour moi ; il ne tenait qu'à vous que je quittasse votre maison avec regret, vous ne l'avez pas voulu ; j'ai le chagrin de vous dire que je l'abandonne avec joie.

Adrienne prit le bras de son subrogé tuteur et sortit. Jean Malicorne n'avait pas levé la tête, pas ouvert la bouche, pas fait un geste, un mouvement. Il semblait pétrifié ! Maître Derouet était resté en arrière ; il tira de sa poche un second papier timbré et le remit silencieusement à Malicorne. Puis il sortit.

Machinalement, Jean Malicorne lut des yeux ce grimoire. C'était une sommation d'avoir à se trouver le samedi suivant dans le cabinet du juge de paix, pour assister à la réunion du conseil de famille qui avait à statuer sur la demande en émancipation de mademoiselle Debray, formée par son subrogé tuteur. La conscience de son être, qui semblait l'avoir abandonné, lui revint peu à peu, il se leva, passa la main sur son front comme pour en chasser une idée importune, et s'écria :

—Elle est perdue pour Prosper, mais Jacques Hervey ne l'aura pas !

Adrienne traversa le village au bras de son subrogé tuteur. A l'auberge du Cheval-Blanc, elle monta en voiture au grand ébahissement des curieux, et le véhicule, conduit par un domestique de M. Laroche, prit la route d'Auxerre. A la sortie du village, les voyageurs rencontrèrent madame Laroche.

—A bientôt, ma chère Adrienne, lui dit l'excellente femme ; si votre subrogé tuteur veut bien me le permettre, j'irai jeudi vous voir au couvent.

Elle l'embrassa et ajouta à l'oreille de la jeune fille :

—Aimez-le toujours ; il est digne de vous !

XXII

Pour laver l'injure que lui avait faite Prosper Malicorne, le notaire le provoqua en duel, les conditions du combat furent réglées par les témoins et à l'heure dite M. Lamentin accompagné de M. Laroche et du docteur Hervey arrivèrent sur le terrain, où ils trouvèrent les témoins de celui-ci.

Six heures sonnent, puis le quart, puis la demie, Prosper Malicorne n'était point arrivé.

On partit à sa recherche, et on apprit qu'il avait quitté sa maison à minuit en laissant une lettre annonçant son départ pour Paris.

Les témoins dressèrent un procès-verbal de l'affaire et tous se quittèrent en se serrant la main.

Tous ces événements avaient fait grand bruit dans le village ; de sourdes rumeurs circulaient contre Jean Malicorne ; c'était désormais une royauté déchuë, un tyran dont on secouait le joug. Ses ennemis parlaient haut et fort. Les gens qu'il avait ruinés et dépouillés rappelaient toutes les turpitudes de sa vie ; ses obligés même se réunissaient aux mécontents. Mais lui, froid, impassible, les mains croisées derrière le dos, continuait ses promenades sur le port. Peu lui importaient les aboiements des roquets du village, — impuissants dont il n'avait rien à redouter. Une pensée fixe occupait son cerveau : la vengeance !

Et il était à la veille de l'accomplir. Disons cependant que le moral de Jean Malicorne était sérieusement atteint par la non-réalisation d'espérances qu'il caressait depuis de longues années, par la perte de son autorité sur Adrienne et par le départ de son fils. Le cœur et le cerveau étaient attaqués. Un seul désir soutenait cette existence brisée ; son désir se résumait en ceci : La mort de Jacques Hervey !

Il n'est pas un riverain des rivières navigables qui ne sache qu'à certains jours de la semaine, la hauteur de l'eau atteint des proportions considérables. Les riverains de la Seine appellent cela la *lâchure* ; les riverains de l'Yonne, l'*éclusée*.

Sur cette dernière rivière, l'éclusée a lieu deux fois par semaine, le mercredi et le dimanche, à des heures à peu près fixes. Alors on voit descendre sur l'Yonne, venant du département de la Nièvre, ces immenses trains de bois flotté qui alimentent le chauffage parisien, et une grande quantité de bateaux plats faisant pour les transports une rude concurrence aux chemins de fer. En sens contraire, ce sont des bateaux qui remontent à vide, remorqués par des chevaux. Pendant une demi-journée, les rives de l'Yonne présentent l'aspect et le mouvement d'une rivière voisine d'un port de mer, puis les eaux reprennent leur niveau, les retardataires restent échoués le long du rivage jusqu'à l'éclusée prochaine, l'animation disparaît, le silence se fait, et la rivière redevient tranquille et solitaire.

A l'époque où se passent les faits de notre récit, l'éclusée s'obtenait au moyen de la levée des aiguilles qui retiennent les eaux de la Cure.

La Cure est une petite rivière qui prend sa source aux confins de l'Yonne, de la Nièvre et de la Côte d'Or. A partir de Domecy, elle suit l'encaissement d'une longue vallée et s'augmente de l'énorme volume d'eau qui descend des coteaux et des montagnes, en formant ainsi un réservoir naturel, dont les eaux sont retenues à l'endroit où la Cure se mélange avec l'Yonne, c'est-à-dire entre Accoley et Cravant. Au signal donné, les aiguilles se levaient, et l'eau, trouvant une issue, se précipitait avec un vitesse vraiment vertigineuse ; en quelques minutes elle arrivait, grondeuse et menaçante, à une très grande distance.

Ces courtes explications étaient nécessaires pour bien faire comprendre ce qui va suivre.

Le mardi soir, vers neuf heures, Jean Malicorne, qui, sous prétexte de régler ses comptes avec Andoche Morisset, l'avait fait venir dans sa maison, se mit au lit en sa présence, se prétendant indisposé. Mais à peine le passeur fut-il sorti que Malicorne se jeta à bas du lit et s'habilla. Il mit pardessus ses vêtements un de ces manteaux qu'on appelle limousines et dont le collet droit cache tout le bas de la figure. Il couvrit sa tête d'un feutre mou et en rabattit les ailes sur ses yeux. Ainsi affublé, Jean Malicorne était complètement méconnaissable. Il sortit de chez lui, sans bruit, par la porte qui donnait dans les écuries, et se trouva sur le port.

La nuit était très noire ; l'obscurité s'augmentait encore d'un épais brouillard qui s'élevait au-dessus des eaux et d'une pluie fine, mais continue.

Jean Malicorne descendit sur la berge, détacha son bateau et traversa la rivière sans qu'aucun bruit trahit sa présence. Il fit sonner sa montre et s'assura de l'heure ; il était neuf heures et demie. Jean Malicorne se dirigea lentement vers le hameau qui était situé à environ un kilomètre de là. Quand il eut atteint les premières maisons, il prit par les champs et contourna le hameau afin de se trouver à son extrémité. Puis il revint sur ses pas tout doucement, guettant l'occasion qu'il cherchait. Un jeune garçon d'une dizaine d'années sortit d'une grange.

—Eh ! mon gars, dit Jean Malicorne d'une voix traînante et nasillarde, veux-tu bien me rendre un service et gagner un écu de cinq francs ?

Cinq francs ! c'était une somme pour l'enfant.

—Je le veux bien, dit-il, si ce n'est pas trop difficile.

—Ce n'est pas difficile du tout. Il s'agit d'aller à Château-Bernard, chez Prosper Malicorne, le médecin ; tu lui diras qu'il vienne en toute hâte aux Moustiers, —c'était une grosse ferme voisine du hameau ; —il y a un blessé à soigner. Moi, faut que je rentre à la ferme tout de suite.

—Ah ! je veux bien, dit le jeune garçon ; je vas courir tout le long du chemin.

—Tiens, voilà ton écu.

Le petit paysan, enchanté de l'aubaine, avait déjà fait quelques pas vers le village. Jean Malicorne l'arrêta.

—Faut tout prévoir, dit-il. Comme c'est pressé, si tu ne trouves pas M. Malicorne chez lui, tu iras chez M. Hervey, et tu lui feras la commission. Sais-tu où demeure M. Hervey ?

—Oh ! oui, dit l'enfant.

—Eh bien, pars, mon gars, et merci !

Cette fois l'enfant partit en courant. Quand à Malicorne, il disparut au milieu des ténèbres, et se dirigea vers l'endroit où la Cure se jette dans l'Yonne. On sait pourquoi le jeune garçon ne devait pas trouver Prosper Malicorne dans la maison de son père. C'était une habile tactique de celui-ci d'y avoir envoyé l'enfant. Le petit paysan, après avoir frappé inutilement à la porte de l'officier de santé, se rendit chez le docteur Hervey et lui fit la commission dont on l'avait chargé.

—Qui t'envoie vers moi, mon ami ? demanda Hervey.

—Un domestique des Moustiers que j'ai rencontré au hameau.

—Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

—Il était pressé de rentrer à la ferme.

—Hervey faisait ces questions parce qu'il n'était pas le médecin du fermier.

—C'est bien. Je vais prendre ma voiture et me rendre aux Moustiers. Veux-tu que je te mène au hameau ?

—Tout de même, monsieur.

Le médecin attela lui-même son cheval, fit monter l'enfant en voiture et se dirigea vers le port. La maisonnette de Morisset ne laissait filtrer aucune lumière ; Andoche était sans doute couché et dormait ; il était inutile de songer à prendre le bac. Il se rendit au gué et poussa son cheval dans la rivière ; l'eau n'avait pas plus d'un pied d'élévation. Le cheval parcourut la courbe assez étendue que décrivait le gué et arriva sur la rive gauche. Au moment où onze heures sonnaient, le médecin arriva à la ferme des Moustiers. Toutes les issues étaient closes.

Il frappa à la porte principale.

Une voix cria du dedans :

—Qui va là ?

—C'est le docteur Hervey, de Château-Bernard.

—Que voulez-vous ?

—On est venu me chercher de la part du fermier pour soigner le blessé, et j'arrive.

—C'est une mauvaise plaisanterie, monsieur le médecin ; il n'y a ici aucune personne ayant besoin de votre aide.

—Sérieusement ?

—Très sérieusement. Bonne nuit !

La pluie avait redoublé d'intensité ; Jacques Hervey s'empressa de remonter en voiture.

—C'est étrange ! pensa-t-il. Qui donc avait intérêt à me faire cette plaisanterie de mauvais goût ? Peut être l'enfant s'est-il trompé ?

Mais dans l'impossibilité où il était de le retrouver à pareille heure, il reprit le chemin qu'il venait de parcourir. Juste à ce moment, une ombre noire apparut au-dessus de l'écluse qui contenait les eaux de la Cure : c'était Jean Malicorne. L'ancien conducteur de trains de bois connaissait le mécanisme de la levée des aiguilles ; c'était pour lui un jeu d'enfant. Il s'assit sur la passerelle et ne bougea plus. Hésitait-il devant le crime qu'il allait commettre ? Avait-il des remords ? Non !

Il calculait le temps qu'avaient dû employer l'enfant et Jacques Hervey, et attendait, froidement, l'heure favorable pour l'accomplissement de sa vengeance. Tout-à-coup, il gagna l'extrémité de la passerelle et leva une aiguille, puis deux, puis trois, et ainsi de suite jusqu'à dix. Un bruit sourd se fit entendre. L'eau bouillonna, et des ondes écumantes jaillirent. Des masses énormes d'eau, ne trouvant plus d'obstacle, se répandirent dans l'Yonne et coururent avec une telle rapidité, qu'elles eussent avancé une locomotive lancée à toute vapeur. Malicorne avait disparu, se perdant dans les ombres de la nuit.

Jacques Hervey arriva au gué qu'il venait de traverser, et absorbé par ses réflexions, il engagea machinalement son cheval dans la rivière.

Mais à peine celui-ci eût-il fait quelques pas, qu'il renifla bruyamment et se cabra. Le médecin crut qu'un obstacle se dressait devant la bête, — un bateau remontant, par exemple. Il obliqua un peu vers la gauche et encouragea son cheval de la voix. La nuit était tellement noire qu'il ne voyait pas la tête de l'animal. Le cheval suivit l'impulsion que lui donnait son maître. Tout à coup le sol manqua sous ses pieds : Jacques Hervey entendit un clapotement, un cri rauque, quelque chose comme un hennissement de peur, un râle étrange ; l'eau gagna la voiture, et il sentit que le véhicule était entraîné par les flots. Il essaya de se dégager et de se jeter à la nage, mais le tablier était fermé, et la capote du cabriolet touchait presque déjà l'onde frémissante. Cependant il fit un dernier effort et put sortir de la voiture ; mais ses forces étaient épuisées ; il battit l'eau un instant, poussa un cri de suprême appel et disparut engouffré dans le tourbillon liquide.

XXIII

L'aube naissante se montre au dessus des coteaux : ce n'est plus la nuit, mais ce n'est pas encore le jour. Les petits oiseaux se couent l'humidité de leurs ailes et volètent sur les branches des peupliers. L'eau de l'Yonne, bourbeuse et jaune, emportant avec elle des branchages, des morceaux de bois, des tas de paille et tous les détritrus du rivage, fuit avec une rapidité que l'œil a peine à suivre.

Le jour arrive enfin, et le regard peut parcourir une immense étendue de la rivière. Les rives sont désertes encore. Les travaux des champs sont terminés, la vigne se repose, et laboureurs et vigneron, enfouis sous leurs couvertures, ne sont pas pressés d'abandonner le lit conjugal. Seule, une tête pâle, effarée, se montre entre les osiers. C'est toujours Jean Malicorne ! Il contemple la rivière. A cinq cents mètres de lui, quelque chose de noir flotte au dessus des eaux. C'est la voiture de Jacques Hervey ! Prise dans un remous, elle a été entraînée dans le petit courant poussée le long des javelines, et est restée accrochée à des racines émergeant hors de l'eau.

—Je suis vengé ! murmura Jean Malicorne.

Et tout transi, grelottant, il jette dans les flots sa limousine et son chapeau, et rentre dans sa maison. Sur la rive gauche, à travers les volets mal clos de la petite maison d'Andoche Morisset, si tre une lumière à peine perceptible. Si le lecteur veut bien le permettre, c'est dans cette maison que nous le conduirons. Andoche Morisset et Marceline sont assis au pied d'un misérable grabat, sur lequel repose Jacques Hervey ; la figure du médecin est pâle, ses cheveux sont encore humides, ses yeux sont fermés ; il dort. Dans la cheminée brille un feu de sarments, — c'est ce qui éclaire la pièce. Des habits tout maculés de boue, placés sur une chaise, devant la cheminée, conservent cette roideur propre aux étoffes de laine qui ont séjourné dans l'eau.

—Il dort, il est sauvé ! dit bien bas Marceline.

—Dieu l'entende ! répond Andoche. Ah ! quelle nuit !

—Quelle cause a pu produire cette éclusee inattendue ?

—Que sais-je ? un accident, sans doute !

—Cependant les pluies sont rares depuis plusieurs mois, et les eaux de la Cure n'ont pu forcer le barrage.

—C'est vrai. Il y a dans l'élévation de la rivière quelque chose d'extraordinaire : les mariniers n'ont pas été avertis, et aucun bateau, aucun train de bois n'apparaît sur l'Yonne.

La figure d'Andoche est soucieuse. Une pensée terrible semble assaillir son cerveau.

—Qu'as-tu ? lui demande Marceline.

—Oh ! s'écrie Morisset, si je n'avais pas quitté hier, à huit heures du soir, Jean Malicorne au lit et malade, je dirais que c'est lui, qui, cette nuit, a levé les aiguilles de l'écluse.

—Tu me fais peur ! dit la jeune paysanne.

Et son regard effaré se dirige vers la porte, comme si elle eût redouté de voir surgir le terrible maître.

—Ne m'a-t-il pas demandé d'assassiner M. Hervey ? reprit Andoche frissonnant malgré lui.

—Silence, dit Marceline, il se réveille.

En effet, Jacques Hervey ouvrait les yeux.

—Eh bien, monsieur le docteur, comment vous trouvez-vous ?

—Bien, répondit le médecin en se levant sur son séant. Mais comment me trouvez-vous couché ici dans ce lit ?

Andoche voulut lui répondre.

—Ah ! je me souviens... s'écria Jacques Hervey. J'allais mourir, englouti par les flots... Mais que s'est-il passé après ?

—Je vais vous le dire, reprit Andoche : j'étais dans la cabane qui est à mi-côte, avec Marceline. Nous nous étions abrités là contre la pluie et nous causions. Tout à coup nous avons entendu un cri, un seul, puis rien ! Mais ce cri m'avait été aux entrailles. Avant qu'il se fût écoulé quelques secondes, j'étais sur le rivage. Au clapotement de l'eau, je reconnus que la rivière *marchait* comme les jours d'éclusee. Devant moi il me semblait de voir quelque chose de plus sombre que la nuit, qui surnageait. Je me jetai à l'eau, et en quelques brassées poussé par le courant, j'arrivai à ce quelque chose ; c'était une voiture. Je plongeai aussitôt, mais la voiture était vide. Cependant le noyé n'avait pu aller au fond de l'eau à cause de la rapidité du courant ; je nageai en avant ; un corps flottait entre deux eaux ; je le pris dans mes bras, et, le poussant devant moi, je parvins à atteindre le rivage. Marceline était là, m'attendant tout en peine ; à nous deux, nous transportâmes le corps ici. C'était vous, monsieur ! Je ne vous dirai pas ce que j'ai éprouvé en vous reconnaissant... Ça m'étranglait !... Nous vous avons déshabillé frictionné, enveloppé dans la couverture, et sous nos efforts la chaleur est revenue, puis la vie, puis vous vous êtes endormi. Enfin vous êtes sauvé ! Qui est content ? Qui est heureux ? C'est Andoche, parce qu'il a pu, enfin, payer une vieille dette qu'il vous devait.

Et le brave Morisset riait et pleurait en même temps. Jacques Hervey prit dans ses mains les mains réunies d'Andoche et de Marceline.

—Merci, mes bons amis leur dit-il. Je me garderai bien d'oublier jamais que si je suis vivant à cette heure, c'est à vous que je le dois.

Jacques Hervey s'habilla aussitôt.

—Comment expliquez-vous, demanda-t-il à Morisset, la crue subite de l'Yonne ?

—Elle est d'autant plus incompréhensible, répondit le passeur, qu'à la couleur de l'eau je reconnais qu'elle vient de la Cure. Sans doute le barrage a été rompu. Nous saurons cela par les premiers bateaux qui descendront.

—Passez-moi de l'autre côté, mon cher Morisset.

—Oui, monsieur.

—A bientôt, Marceline. Je veux être témoin à votre mariage.

—Ce sera bien de l'honneur pour moi : merci, monsieur.

Jacques Hervey débarqua sur la rive droite, et prit les chemins détournés pour arriver chez lui. Le village était éveillé. Les hommes de peine auxquels l'éclusee appor-

taient toujours un travail supplémentaire pour le chargement des bateaux qui prenaient des marchandises à Château Bernard, arrivèrent sur le port, et avec eux quelques curieux, flâneurs en quête d'une distraction, et ceux des ouvriers de M. Laroche qui demeuraient au village. Tout le monde fut surpris de l'élévation de la rivière.

—Qu'est-ce qui flotte donc là-bas ? demanda un des assistants.

Mille suppositions contradictoires furent émises.

—Allons voir ce que c'est.

Deux personnes prirent un bateau et se rendirent vers l'épave flottante.

—Mais c'est une voiture !

—Peut être y a-t-il quelqu'un dedans.

On coupa les traits qui retenaient le cadavre du cheval à la voiture, et celle-ci, soutenue par un croc, surnagea à demi.

—Tirons-la à terre, dit l'un des bateliers.

Cette manœuvre fut exécutée immédiatement.

—C'est le cabriolet de M. Hervey ! je le reconnais.

—Et moi aussi.

—Mais alors le médecin se sera noyé en voulant passer le gué !

—Faut croire ! Cependant l'éclusée n'a pu arriver cette nuit, et au jour M. Hervey ne se serait jamais aventuré à l'eau.

—Au jour, il aurait eu le bac.

—C'est vrai. Si nous cherchions le cadavre ?

—Ce serait peine perdue ; il a dû être emporté par les eaux. On le trouvera demain matin.

—C'est un grand malheur, sais-tu ? Un si brave homme !

—Oui. Si nous allions prévenir tout de suite M. Laroche, son ami ?

—Allons.

En ce moment, les premiers bateaux descendant la rivière se présentèrent.

—Eh ! Michel ! cria l'un des bateliers en s'adressant au marinier qui était en tête, qu'est-ce qu'il y a donc eu au barrage de la Cure ?

—Quelque scélérat a levé les aiguilles cette nuit. Les gendarmes sont à sa recherche, répondit le marinier.

Les deux bateliers poussèrent au large, et la toue, entraînée par le courant, arriva en quelques minutes au port Michaud.

Les deux hommes firent part à M. Laroche de la découverte qu'ils venaient de faire dans la rivière, et de ce que leur avait dit le marinier Michel.

M. Laroche très ému, appela son domestique.

—Pierre ! Pierre ! cria-t-il, attelle tout de suite.

Un quart d'heure plus tard, la voiture de M. Laroche s'arrêtait à la porte du médecin. Le marchand de bois se jeta sur la sonnette.

—Le docteur Hervey ? demanda-t-il d'une voix haletante à Suzanne.

—Il est chez lui, monsieur, entrez.

Il se précipita chez le médecin.

—Dieu soit béni ! vous êtes vivant ! s'écria-t-il.

—Oui, dit Hervey, grâce à Morisset et à Marceline.

—Expliquez vous, mon ami.

Jacques Hervey apprit à M. Laroche les incidents de la nuit précédente.

—Dans tout cela, je vois un guet apens abominable et un crime. Heureusement le coupable m'est connu.

—Qui supposez-vous donc ?

—Jean Malicorne ! Aucun autre que lui n'avait intérêt à vous attirer à onze heures de la nuit aux Moustiers ; aucun autre que lui n'a pu lever les aiguilles de la Cure !... Il faut mettre un terme à ces attentats.

—Où allez-vous, mon cher Laroche ? demanda Jacques Hervey au marchand de bois qui se dirigeait vers la porte.

—Faire mon devoir, dit celui-ci.

M. Laroche, sans plus s'expliquer se rendit chez le maire.

—Monsieur, dit-il à l'officier municipal, je viens vous dénoncer un crime et requérir l'arrestation du coupable.

—Un crime à Château-Bernard ! s'écria le maire ; c'est impossible !

—Écoutez-moi, monsieur, reprit Laroche. Il y a quatre jours, Jean Malicorne a demandé à Andoche Morisset d'assassiner M. le docteur Hervey. Je n'ai point à vous dire le mobile qui dirigeait l'assassin, vous le connaissez comme moi. Morisset a refusé d'obéir à son maître, et Morisset quitte samedi le service de Jean Malicorne, chassé par celui-ci. Interrogez Andoche, il vous confirmera ma déclaration. Cela n'est pas tout. Hier, à dix heures et demie du soir, un enfant du hameau, envoyé par quelqu'un qu'il croyait être un domestique de la ferme des Moustiers, s'est présenté chez le docteur Hervey, et l'a prié de se rendre en toute hâte à la ferme pour soigner un homme blessé. C'était un mensonge et un piège. Nulle personne à la ferme n'avait besoin de l'aide du médecin. M. Hervey est revenu vers le village, et, certain de l'état de la rivière, qu'il avait traversée une heure auparavant, il a lancé son cheval dans le gué. A la même heure, un scélérat levait les aiguilles du barrage, une éclusée formidable se déclarait, et la voiture du docteur Hervey était entraînée par les eaux, emportant le cheval et mon ami.

—Le médecin est noyé ? s'écria le maire.

—Non, grâce au courage et au dévouement de Morisset, qui, ayant entendu son cri de détresse, est venu à son secours.

—Mais quel est le coupable ?

—Le même qui avait commandé à Morisset d'assassiner M. Hervey : Jean Malicorne !

—C'est bien grave ! Et les preuves ?

—Vous les trouverez sans doute chez lui. Qui donc avait intérêt à commettre un pareil crime ? Qui donc était l'ennemi de M. Hervey ? Qui donc l'a constamment persécuté et calomnié ? Un seul homme : Jean Malicorne !

Depuis longtemps M. le maire de Château Bernard était revenu de la haute opinion qu'il avait eue jusqu'alors de son riche voisin.

—Il y a des présomptions assez graves pour commencer une instruction, dit-il. Je me rends immédiatement chez M. Malicorne. Envoyez-moi Andoche Morisset, je vais l'interroger.

—Dans une heure il sera ici.

Lorsque le maire arriva dans la maison de l'usurier, celui-ci était au lit et en proie à une fièvre violente. Sa femme était à ses côtés.

—Monsieur Jean Malicorne, dit le maire, la voix publique vous accuse d'avoir, cette nuit, levé les aiguilles de la Cure pour arriver à la mort de M. le docteur Hervey. Est-ce vrai ?

Malicorne semblait se débattre contre un fantôme dont la vue l'obsédait. Un râle sourd sortit de sa poitrine.

—Ah ! Seigneur ! s'écria madame Julienne, mon pauvre Jean n'a point quitté le lit depuis hier. Voyez dans quel état il est.

Le maire jeta un regard dans la chambre. Dans la ruelle du lit, il vit un pantalon tout humide encore, maculé de boue, souillé par la vase et l'eau ; à côté, une paire de gros souliers ferrés était dans le même état.

—Ah ! malheureux ! s'écria-t-il en secouant le bras de l'usurier, regardez !

Jean Malicorne se dressa sur son séant ; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux disparaissaient dans leur orbite, ses traits, fortement contractés, avaient cette teinte de cire, précurseur de la mort.

—Eh bien, oui ! dit-il, oui ; je me suis vengé ! Le Parisien est mort, il n'épousera pas Adrienne !

—Vous vous trompez, Jean Malicorne, dit le maire d'une voix grave, M. Hervey est vivant.

Malicorne poussa une exclamation de rage et de désespoir. Le sang afflua au cerveau, et la congestion se déclara. Jean Malicorne était perdu ! Il retomba sur son lit, et son agonie commença. Elle dura deux jours. Il mourut dans la soirée du vendredi sans avoir repris connaissance. Dieu s'était chargé de la punition du vieux pécheur !

Deux mois plus tard, mademoiselle Adrienne Debray se nommait madame Jacques Hervey.

Quant à Prosper Malicorne, il changea de nom et se fit appeler le comte de Château-Bernard. Aidé de quelques amis, il dévora en peu de temps la succession de son

père ; puis ne sachant que faire pour vivre, il s'est associé à une somnambule *extra lucide*, et à l'heure présente, il signe, comme officier de santé, les ordonnances de son *sujet*.

Julienne Malicorne n'est point encore morte : plus rapace, plus avare que jamais, on la trouve sur les bords de l'Yonne, faisait paître une vache étique, et, fidèle à ses anciennes habitudes, elle ne rentre dans sa maison qu'après avoir rapiné dans les champs de ses voisins.

Si l'un de nos lecteurs a jamais occasion de parcourir la route de Vermanton à Courson, qu'il s'arrête à la seconde borne kilométrique, après avoir quitté le premier de ces deux bourgs ; il verra à mi-côte, sur la droite, une maison coquette, construite en pierres et en briques rouges, et tout entourée de grands bois. Une longue avenue, plantée d'arbres, conduit de la maison à la rivière. Devant elle sont de vastes horizons. Rien n'est plus charmant et plus pittoresque que cette habitation.

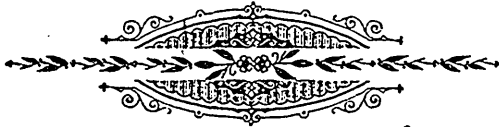
C'est là que demeurent M. et madame Jacques Hervey, à égale distance à peu près des deux amitiés qui les ont protégés et ont aidé à leur bonheur. Madame Jacques Hervey à aujourd'hui un peu plus de quarante ans ; elle est encore belle et adorée de tout le monde. Jacques Hervey vit en philosophe et en sage, entre ses amis, sa femme et deux beaux garçons dont ils espèrent faire des citoyens utiles.

Tout est bien qui finit bien !

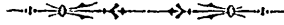
FIN

Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS à la première page de ce volume.

Demandez notre catalogue DE ROMANS ET DE MUSIQUE envoyé gratis sur demande.



JUILLET



Le ciel flambe et la terre fume,
La caille frémit dans le blé ;
Et, par un spleen lourd accablé,
Je dévore mon amertume.

Sous l'implacable Thermidor
Souffre la nature immobile ;
Et dans le regret et la bile
Mon chagrin s'aigrit plus encore.

Crève donc, cœur trop gonflé, crève,
Cœur sans courage et sans raison,
Qui ne peux vomir ton poison
Et ne peux oublier ton rêve !

Par cet insultant jour d'été,
Cœur torturé d'amour, éclate !
Et que, de ta fange écarlate,
Me voyant tout ensanglanté,

Ainsi que l'apostat antique,
Avec un blasphème impuissant,
Je jette à pleines mains mon sang
A ce grand soleil ironique !

Épithes

L'aimable épicurien que fut le marquis de Boufflers avait simplement demandé qu'on gravât ces mots sur sa tombe :
" Mes amis, je crois que je dors,"

Méry, le poète marseillais, avait lui-même préparé son inscription funéraire, et il s'était contenté de faire en quatre petits vers le tableau de l'existence humaine :

Un jour de fête,
Un jour de deuil,
La vie est faite
En un clin d'œil.

C'est aussi laconique que cette autre inscription composée par Edmond Texier ;

On entre, on crie,
Et c'est la vie ;
On entre, on sort,
Et c'est la mort.

Une épithèse qui mérite d'être citée pour son originalité guerrière, c'est celle-ci, qu'on lit sur la tombe d'un officier :

PORTEZ ARME ! PRESENTEZ
ARME ! EN PLACE, REPOS !

On connaît l'histoire de cette brave femme qui avait demandé qu'on inscrivent sur sa tombe les mots suivants, à l'adresse de son mari : " Adolphe, je t'attends !" avec la date : 1832 : plus tard, on put lire une autre inscription ainsi conçue : " Valérie, me voilà !" et comme date : 1866. Adolphe s'était fait attendre trente quatre ans ! Le cher homme ne s'était pas pressé.

DURÉE MOYENNE DE LA VIE.

La durée moyenne de la vie humaine est d'environ 33 ans. Un quart de la population du globe meurt avant l'âge de 6 ans, la moitié avant seize ans, et il n'y a environ qu'une personne sur cent qui atteint l'âge de 65 ans. On calcule qu'il y a 67 décès par minute, 97,790 par jour, 85,639,825 par an ; et 70 naissances par minute, 100,800 par jour, 86,972,000 par an.

POUR BIEN SE PORTER.

Eloignez les soucis.
Mangez avec modération, ni trop, ni trop peu.

Prenez l'air frais matin et soir.
Dormez sur les deux oreilles.
Soyez gai ; "cœur léger vit longtemps."
Ne pensez qu'à des choses bonnes et agréables.

Recherchez la paix.
Évitez la passion et l'excitation ; la colère est souvent fatale.
Ne désespérez jamais.

Pensées

Quand tu es seul, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

Proverbe oriental.

Je ne sais si c'est un goût particulier, mais on ne me paraît jamais grand quand on me fait sentir que je suis petit.

GONIA DE PALAJOS.

Promettez longtemps, car l'espérance est plus vive que la reconnaissance.

DE LA ROCHE.

Les lettres n'aident pas seulement à passer doucement la vie, elles aident à bien vivre. L'histoire, en particulier, a une vertu d'apaisement qui mène à la justice.

VICTOR DUBUY.

Celui qui souffle le feu s'expose à être brûlé par les étincelles.

GUY DE MAUPASSANT.

Le remords, c'est l'état de la conscience en guerre avec les fautes ; le repentir, c'est l'état de paix.

PHILIPPE GERFAUT.

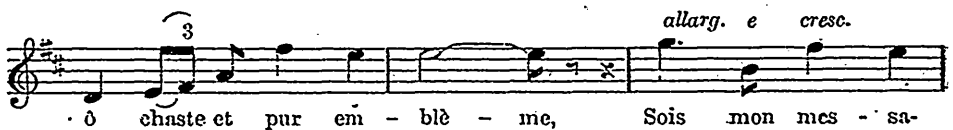
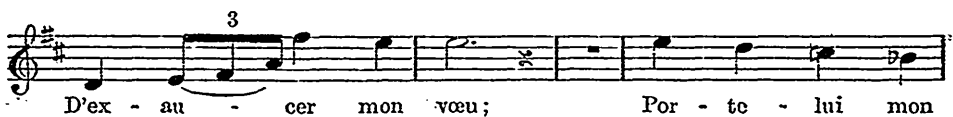
SIMPLE AVEU

Paroles de
STÉPHAN BORDESE

Musique de
FRANCIS THOMÉ

Bel - le ro - se blan - che,
ô chaste et pur em - blè - me, Sois mon mes - sa -
ger, va lui di - re que je l'ai - mé,
Re - çois ma pen - sé - e, en t's plus en - hau -
més. Por - te - lui mes ser - ments, mes doux ser -
ments, dans ton cœur en - fer - més. Mêle à ton par -

La même, avec accompagnement pour Piano, 35 cents,
chez Leprohon & Leprohon.



Typ. J. E. Bélier, Montréal.

Prenez le "MENTHOL COUGH SYRUP" pour la toux.
Il guérit tout autre, il vous guérira.

DE LA MÉDISANCE



La médisance est la source empoisonnée de presque tous nos chagrins. Il n'est personne qui ne blâme la médisance, et cependant il n'est peut être pas un seul homme qui soit entièrement exempt de ce vice. La médisance naît quelquefois d'une espèce de haine contre le genre humain ; mais elle est plus souvent l'effet de la vanité, du désir de l'emporter sur les autres, de s'attirer à soi seul l'estime, de se faire une réputation d'homme d'esprit, ou de plaire à ceux qui sont enclins à ce vice, et qu'on a intérêt de ménager : médire, c'est se vanter tacitement. On doit d'autant plus chercher à se corriger de la médisance, que presque toujours elle conduit à la calomnie. Quand on est parvenu à attirer l'attention par le récit d'une anecdote vraie, mais qu'il eût été bien de taire, on se plaît à en inventer, et, pour y donner plus de piquant, on ne rougit pas d'y attacher un nom. Le médisant ou le calomniateur, ce n'est que trop souvent le même homme, est plus ou moins odieux ou criminel, suivant le motif qui l'anime.

Comme chacun n'est que trop porté à l'indulgence, lorsqu'il juge ses pensées ou les actions, mais aussi comme très-peu d'hommes voudraient paraître médisants, que chacun considère bien, dans l'examen de lui même, s'il ne prend pas plaisir à entendre parler des fautes des autres ; s'il n'est pas trop disposé à croire les bruits qui tendent à noircir leur réputation, et s'il n'a pas plus de penchant à accueillir des méchancetés qu'à être indulgent ; enfin s'il n'est pas lui-même trop prompt à répandre de faux bruits et à leur donner cours dans tout le monde. Tels sont, en effet, les différents degrés par lesquels la médisance monte et s'élève jusqu'à la calomnie. C'est ainsi que celui qui prend plaisir à entendre dire du mal des autres montre de l'inclination pour la malignité et par conséquent qu'il a lui-même les semences du vice que nous signalons. Peut-on se plaire au mal qu'on dit des autres, sans trouver le même plaisir à en débiter soi-même ; et n'est-on pas plus disposé à le faire, qu'on s'imagine naturellement que tous ceux avec lesquels on converse goûtent la même satisfaction que soi ? Il serait bon que chacun travaillât à bannir de son esprit cette criminelle curiosité qui s'alimente et est toujours excitée à apprendre des secrets qui tendent à flétrir la réputation des autres ; de là cette crédulité vicieuse qui vient d'ordinaire du sentiment qu'on a de sa propre malignité. Thalès disait : *Le mensonge est aussi éloigné de la vérité, que les oreilles le sont des yeux*, voulant insinuer qu'on ne doit pas facilement ajouter foi à ce qu'on rapporte des choses que l'on n'a pas vues.

Ne doit-on pas, disent quelques personnes, ne prêter jamais l'oreille aux rapports qu'on fera de quelque action indigne ou criminelle ? Faudra-t-il interpréter d'une autre manière, s'il est possible, tous discours de cette nature ; et supposer enfin que le crime peut venir d'une bonne intention dans celui auquel on l'attribue, toutes les fois qu'on ne peut le révoquer en doute ? Ce serait pousser l'indulgence jusques à l'excès ; néanmoins cet excès serait plus louable, que de soutenir avec les mauvais esprits que des actions indifférentes ou même bonnes, viennent d'un mauvais principe ou d'une intention criminelle.

Aussi, lorsque cette maladie de l'esprit ou de cœur est arrivée à ce point de malignité, dont elle est le plus fâcheux symptôme, il est à craindre qu'elle ne soit devenu incurable. Sans énumérer tout ce que ce penchant a de criminel, puisqu'il n'y a personne qui ne le condamne, à moins d'avoir renoncé à tout principe d'humanité, et à la discrétion la plus commune, qu'il suffise de savoir que quelque plaisir qu'un homme puisse trouver à répandre des bruits sourds, il en goûtera beaucoup plus à vaincre la tentation qui l'y engage, et à laisser mourir dans son sein tous ses prétendus secrets de la chronique scandaleuse. Qu'on ne perde pas de vue ce portrait qu'un sage de l'antiquité, Théophraste, a fait du médisant.

Prenez le "SIROP MENTHOL" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé.

“ Je définis ainsi la médisance : une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles ; et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs. Si on l'interroge sur quelqu'autre, et qu'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie : son père, dit-il, s'appelait Sosie qu'on a connu dans le service et parmi les troupes, sous le nom de Sosistrâte ; il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville. Pour sa mère, c'était une noble Thracienne, car les femmes de Thrace, ajoute-t-il se piquent la plupart d'une ancienne noblesse : celui ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat qui ne mérite que le gibet. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation. Je suis, dit-il, de votre sentiment, cet homme m'est odieux, et ne puis le souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie ! Y a-t-il un plus grand fripon et des manières plus extravagantes ? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas ? Trois boves, et rien d'avantage ; et croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver, au mois de décembre, il l'oblige de se laver avec l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes. Nul de ses plus familiers n'est épargné. Les morts mêmes, dans le tombeau, ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue. ”

Les Aïeux ou le Merite personnel



CONTE

Il y avait jadis à la cour de Perse un usage singulier sur la manière de briguer et d'obtenir les grandes places. Lorsqu'il s'en trouvait une à remplir, tous ceux qui pouvaient y prétendre se présentaient en même temps devant le souverain. Là, sur un talisman composé par les génies, ils gravaient avec un diamant les titres qui leur donnaient lieu d'espérer la préférence : et tel était le pouvoir du talisman, que si pour se faire valoir on y traçait quelques faits, quelques éloges de soi-même qui blessassent la vérité, les caractères en cet endroit changeaient de couleur, lorsque le talisman passait entre les mains du monarque. Ce prince, le plus équitable des rois, n'avait trouvé cet expédient que pour n'être jamais trompé par la vraisemblance.

Un jour que la province la plus considérable de l'empire se trouva sans gouverneur (c'était le Khorassan) ; comme il fallait, pour remplir cette place avec dignité, avoir des richesses immenses, deux hommes seuls vinrent se prosterner devant le roi : l'un des concurrents qui s'appelait Kosroun, descendait des Giamites, cette race si ancienne et si illustre dans la Perse, que peu d'autres osaient lui disputer la prééminence. Outre un avantage si favorable pour être traité avec distinction par le souverain, Kosroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fut attaché que par vanité, joignait encore à une belle figure beaucoup d'esprit ; mais il était né farouche et impétueux, son sérieux désignait la fierté, son sourire marquait une ironie méprisante. Occupé sans cesse de ses aïeux, il s'appropriait en idée, comme si c'eût été une partie de leur succession, tout ce qui avait fait leur gloire. Son concurrent qui se nommait Tharzis, descendant d'une ancienne famille, mais peu connue, s'était acquis une considération telle, qu'une plus haute naissance que la sienne n'aurait pu y rien ajouter. Ayant les vertus et les talents qui rendent dignes de grandes places, il pensait si modestement sur tout ce qui pouvait être à sa gloire ; il paraissait si peu occupé de son esprit, dans les moments où

Si vous toussiez demandez le "MENTHOL COUGH SYRUP".

il réussissait davantage, qu'on lui pardonnait sans peine une supériorité qui ne servait qu'à rendre son commerce plus aimable.

Kosroun, d'un air où la confiance était peinte, s'approcha du trône. S'étant prosterné avec affectation (comme si la cour avait eu besoin de son exemple pour rendre au souverain ce devoir indispensable), il reçut le talisman, et persuadé que son mérite seul décidait suffisamment en sa faveur, voici ce qu'il se contenta de tracer :

MES AÏEUX ET MOI.

Le talisman passa ensuite dans les mains de Tharzis, qui, pensant que la grâce la mieux méritée est toujours une grâce pour qui la reçoit, grava, pour motifs de celle qu'il attendait du monarque, ce peu de mots :

VOS BONTÉS ET MON ZÈLE.

Le roi resta quelques moments dans le silence, observant le talisman. Il se retourna ensuite vers les portiques d'un salon intérieur, dont l'accès était interdit à tous ses courtisans. A l'instant les portiques s'ouvrirent ; on entendit un bruit mêlé du son des instruments et des acclamations qui accompagnent un triomphe, et l'on vit paraître soixante vieillards vénérables. Ces vieillards, après s'être inclinés avec respect, se placèrent aux deux côtés du trône, chacun sur un trophée qui venait de s'élever. Kosroun, étonné, demanda avec un air de curiosité dédaigneuse quelles étaient ces figures bizarres qui osaient se placer si près du souverain ? Tout garda le silence.

Voyez, dit le roi aux deux prétendants, ces sages qui m'environnent, plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun, blessé de cette loi, repréenta qu'il s'avilirait à reconnaître d'autre juge que son souverain, et loin de chercher à se rendre favorables ces mêmes vieillards, dont sa destinée pouvait dépendre, il les récusa avec hauteur. Il exposa sans ménagement que l'âge pouvait avoir altéré leur raison ; qu'attachés à des préjugés, à des usages qui avaient vécu avec eux, ils seraient peut être injustes, avec le dessein d'être équitables. Enfin son caractère présomptueux et altier, son mépris pour le reste des hommes, parurent à découvert ; et quelques-uns des vieillards voulant lui remontrer l'indécence des discours qu'il osait se permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla jusqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devaient au seul homme qui restât de l'illustre race des Giamites. A ce nom les vieillards firent un cri d'indignation : Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche ; c'est aux Giamites mêmes que vous parlez : c'était eux effectivement. Le roi, pour confondre le présomptueux, par les motifs mêmes qui faisaient naître sa confiance, avait, avec le secours du talisman, évoqué ces sages ombres. Kosroun alors, dépouillé subitement de tout ce qui fondait sa considération, ne fut plus aperçu que par ses défauts ; il ne vit plus pour lui dans tous les yeux que le mépris, ou une sorte de pitié presque aussi humiliante. Apprenez, malheureux Kosroun, continua le vieillard, que celui à qui les vertus de ses ancêtres n'inspirent qu'un sentiment d'orgueil qui le fait haïr est désavoué d'eux. Eprouvez que, loin d'avoir part à leur gloire, il est condamné à l'oubli et à la honte d'être inutile à ces mêmes concitoyens dont il dédaigne d'être aimé. Le roi alors nomma Tharzis, et les vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse sur l'esprit de ceux qui avaient d'illustres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout à coup, on ne songea qu'à se rendre digne d'eux ; mais malheureusement le secret de les évoquer s'est perdu, et voici le seul effet qui reste du pouvoir du charme. Quand on marque aux grands qui ne méritent rien par eux mêmes des déférences ou du respect, une voix qu'eux seuls n'entendent pas, leur crie : " Ce n'est pas à vous, c'est à vos aïeux, que les égards dont vous jouissez s'adressent. "

MONTCRIF.

Si vous toussiez demandez le " MENTHOL COUGH SYRUP ".

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours Bon
LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Coupez cette Feuille en suivant le pointillé.

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc, à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

“**PERE et FILS**,” par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

“**LA MAYERX**,” par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 40,800 lignes de matière à lire.

“**LA MALEDICTION D'UN PERE**,” par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20,800 lignes de matière à lire.

“**AMOUR et HAINE**,” ou le “**DRAME DE BICETRE**,” grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.

“**L'ENFANT MYSTERIEUX**,” (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par DR V. EUGÈNE DICK.

“**VENGEANCE FATALE**,” par L. C. W. DORION.

JUILLET 1896

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON, *Editeurs*,
25, Rue St Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .

Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer..... comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

EDITION CANADIENNE A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Ces ouvrages sont des reproductions dans un nouveau format de livres français très intéressants. Nous épargnons au lecteur une forte dépense en leur présentant les histoires mentionnées ci-dessous aux prix indiqués.

" La Malédiction d'un Père," par Emile Richebourg.....	35
" Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50
" Le Médecin des Pauvres," par X. de Montépin.....	50
" La Mayeux," par X. de Montépin.....	50
" L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25
" Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	25
" Le Drame de Bicêtre," ou Amour et Haine.....	25
" Fleur des Neiges," grand roman à sensation par Paul d'Aigremont.....	50
" L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....	35
" Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....	70
" François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....	50
" Le Pèlerin de Ste-Anne," par P. Lemay.....	50
" Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de " Gustave ".....	50
" Le Manoir de Villerai, roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol in-12.....	30
" Armand Durand ou la Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....	30
" La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....	25
" Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....	25
" Echappé de la Potence," Memoires de Felix Poutré, prisonnier d'état en 1838.....	25
" Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....50 cts. Par poste.....	55
" Gabrielle," par Emile Richebourg.....par poste.....	50
" Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....	15
" Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....	15
" Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....	15
" Prima Vera," par M. Maryan.....	10
" Les Diabes Rouges," par Chs. des Lys.....	10
" Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....	50
" Charge d'Âme," par Jeanne Mairé, auteur d'une Folie, un beau vol. de 168 p.....	15
" Mille et une Nuits,".....	50
" Secrétaire Universel,".....	25
" Vies brisées," par J. Mary, auteur de " Cœur de Femme," " Blessée au cœur," " La fée printemps," etc.....35 cts. Par poste.....	40
" Vengeance fatale," roman canadien par L. C. W. Dorion.....	25
" L'Enfant Mystérieux," 2 vols. par Eug. Dick.....	50
" La Maçonnerie canadienne française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée.....	15
" Le Secrétaire Canadien," Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....	25
" La seule et vraie Clef des Songes,".....	6
" La Clef des Songes".....	15
LE VÉRITABLE GUIDE DES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc.....	10
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier.....	15
" L'Enfant du Forcat," par Louis Létang, grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....	50
LE CATACLYSME DE LA RIVIÈRE STE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laflamme au gouvernement.....	10
ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS.—Douze types québécois par Louis Fréchette.....	50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle, contenant 49,140 lignes de matière à lire.....	50
" Les Perce-Neige," poèmes de Pierre Legendre.....	35
DÉBACLE, histoire de la guerre 1870-71.....	25
" Dix années de Torture ".....	25
" L'Épouse enchaînée,".....	25
" Noces d'Or de la St-Jean-Baptiste 1824 à 1834,".....	50
" Une de perdue deux de retrouvées," par F. de Boucherville (2 vols).....	2 00
" Chroniques canadiennes," par Arthur Buies.....	75
" Mes Rimes," par Elzéar Labelle.....	25
" Le Fratricide," roman canadien par J. Fred. Morrisette.....	15
" Causons du Pays et de la Colonisation," par Joseph Amusant.....	50
" Souvenirs d'un voyage en Terre-Sainte," par l'abbé J. M. Emard.....	50
" L'Hon. J. A. Chapleau," (biographie) fort vol. gd in-18.....	2 50
" Feuilles volantes," (poésies nouvelles) par Louis Fréchette.....	1 00

La Societe Nationale de Sculpture

Incorporée par Lettres Patentes,
le 18 juin 1895.

FONDÉE DANS LE BUT DE RÉPANDRE ET DE
DÉVELOPPER L'ART DE LA SCULPTURE.....

Capital Actions - \$50,000.

DISTRIBUTION DES PRIX

1 Lot valant	-	-	-	-	-	\$1,500	\$1,500
1	"	-	-	-	-	400	400
8	"	-	-	-	-	25	200
10	"	-	-	-	-	10	100
40	"	-	-	-	-	5	200
100	"	-	-	-	-	2	200
300	"	-	-	-	-	1	300

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	-	-	-	-	-	1	100
100	"	-	-	-	-	1	100
999	"	-	-	-	-	1	999
999	"	-	-	-	-	1	999
<hr/>							
2658							\$5098

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance.

PRIX DU BILLET - 10 CENTS

TIRAGE TOUS LES MERCREDIS

Dans le bureau de la Societe, Rue St-Laurent

J. ED. CLEMENT,
Secrétaire-Gérant.

BUREAU PRINCIPAL: 104, St-Laurent, Montreal

On demande des agents responsables pour la Compagnie.

Mentionnez LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE chaque fois que vous écrirez à la Compagnie.

Dr J. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST - LAURENT, MONTREAL,

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de Bureau de 9 a.m., à 6 hrs p.m.
TELEPHONE 2818.

VIENT DE PARAITRE

LA MARCHÉ "LAURIER"

Par Mme MEDERIC LANCTOT

PROFESSEUR DE MUSIQUE

Bien connu dans le monde musical sous le nom de Madame de Ste-Julie

Cette magnifique Marche pour Piano se compose de cinq grandes pages sur magnifique papier, sera expédiée à toutes personnes qui nous feront parvenir la somme de 25cts.

LEPROHON & LEPROHON

— LIBRAIRES —

25, RUE ST-GABRIEL, - MONTREAL



UN

Bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

SANTÉ ET BEAUTÉ

Une boîte avec notice \$1.00
6 boîtes \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la puissance :

L. A. BERNARD, 1382, Rue Ste-Catherine

MONTREAL.

T. l. Bell 6512.

DOMINION TOILET SUPPLY Co'y

AGENCE PRINCIPALE :

Dominion Steam Laundry, 623 rue St-Laurent

(TELEPHONE BELL : 6184)

Abonnez vous à cette maison de confiance. Nécessaire de toilette avec horloge. Service 25c par semaine. Faites enregistrer votre abonnement sans retard.

N. LEVEILLEE, MARCHAND
TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montreal.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

A TOUT AMATEUR DE BONS CIGARES

... NOUS RECOMMANDONS LES CIGARES ...

BLACKSTONE & 

 LITTLE BUCK

Les marques les plus populaires à 5 cents

Fabriques par la Manufacture Cigares Blackstone
20 AOUT 1976
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC
— MONTREAL.